

MA PUANTEUR

NOUVELLES

PREMIERE PARTIE : JEUNES FILLES DANS LA NUIT

DEUXIEME PARTIE : FEMMES DANS LA NUIT

EXTRA-BALLE

Camille Brune

JEUNES FILLES DANS LA NUIT

MA PUANTEUR

La plupart était des enfants, accroupis sur la grève, formant un demi-cercle, comme le bas d'une mâchoire. Vêtus de haillons, pieds-nus, mordant de leurs yeux les allers et venues du hachoir.

Le poissonnier leur tournait le dos, à moins de dix pas, son bras montait, puis le bruit claquait contre le bois poisseux et la tête d'un poisson glissait au fond d'un tonneau. Ils le voyaient s'affairer, entendaient un bruit de sussions flasque, l'homme jetait ensuite les tripes vers l'arrière, dans une grosse flaque devant les gosses.

Une vieille se serrait parmi eux, Madeleine la surveillait. La mère le lui avait confié ; méfie-toi des anciens. L'ancêtre se fondait dans le groupe, maigre et tassée telle une momie, de l'herbe sèche et jaunie en place de cheveux sur le crâne, le nez

cassé, les yeux laiteux, la bouche serrée d'où suintait une bave noire. Il y eut un frémissement, le poissonnier avait retenu son geste, la grosse lame de son hachoir couverte de viscères levée contre le ciel de plomb. Il grogna et, sans se retourner, jeta une grande anguille vers l'arrière. Madeleine plongea en coupant la route à la vieille, sa main serra la gorge du poisson quand elle reçut un coup sur la tempe. Elle n'avait pas pris garde à ce garçon qui faisait mine de dormir dans son dos.

Un voile noir l'enveloppa, un brodequin lui écrasa les doigts et l'anguille s'échappa.

La fillette de sept ans venait de passer devant l'enclos de l'éléphant de la Bastille, elle remontait la rue Saint Vincent en se massant la tempe, ses yeux traînaient sur le caniveau au milieu de la rue. Madeleine regrettait de ne pas avoir attrapé l'anguille. Elle savait déjà le regard que la mère allait porter sur elle. Dur et blessant, un pavé sur les yeux.

Des pas précipités la firent sursauter, elle se plaqua dans une entrée pour voir passer des soldats débraillés et suants, une main rentrant leur chemise sous leurs culotte, la botte déboutonnée, le harnais de travers, essayant de ne pas s'embrocher de leur grand fusil à la baïonnette emboutie. Ils filaient sous les ordres paniqués d'un sergent, une plume d'autruche s'échappa d'un bicorne, Madeleine se précipita pour l'attraper, avant qu'elle ne tombe dans la fange du caniveau. Bleu, blanc, rouge. Elle la glissa dans sa robe et courut derrière eux.

Au carrefour, la foule hurlait, des femmes, des anciens, les hommes brandissaient des massues de bois, des tranchoirs et des fourches à trois piques. Ils marchaient sur la butte, vers chez eux. Ils entrèrent dans la première rue en répétant « Les Piémontais ont trahi l'Empereur », cassèrent une porte de maison, s'ensuivirent des cris d'enfants, de mères, des râles, des grognements dans le fracas de vaisselle. On tuait et on volait, la meute devenait folle. « Morts aux traitres ! » Madeleine courut à perdre haleine, coupant par les raccourcis, faisant fuir les rats, claquant de ses pieds

nus dans les flaques, escaladant les palissades, elle arriva sur l'autre versant de la butte. Une troupe d'enragés venait du Calvaire, certains couraient pour passer les premiers. Devant son logis, le père, son frère et d'autres hommes les attendaient avec l'intention de discuter, fébriles, cachant des planches, un marteau de tapissier, dans leur dos. Elle essaya de capter l'attention du père, il avait trente-huit ans, de beaux habits brodés, le regard égaré derrière ses lunettes. Il n'aimait pas les troubles, le bruit, même si chez eux, de l'aube au crépuscule, une tempête vociférait et grondait. Au milieu des hommes, sur le pas savonné de leur foyer, comme une brume de banquise, flottait une peur blanche.

Elle se faufila dans leur dos, escalada les immenses marches, glissant sur la pierre noire, jusqu'au troisième, poussa le rideau et vit la mère, de dos, face à la fenêtre. Madeleine se recroquevilla, Maria Dolore avait senti son odeur et tourna le visage, le temps de lui jeter un regard à la fois inquiet et heureux de la retrouver, qui, très vite, se mua en un ordre dur. Madeleine fit oui de la tête et s'accroupit contre le mur près du rideau.

Elle ne s'était pas pris un pavé mais sa poitrine chauffait, une vraie forge avec son cœur comme un pain chaud en train de cuire, crépitant et fumant, la mie fondante et mielleuse à l'intérieur, brûlante, salée et sucrée à la fois, exacerbant et comblant sa faim.

D'en bas, la rumeur enflait, vitres brisées, bruits de luttes, on entendit le frère pousser un cri qui se termina en un glossement liquide. La femme à la fenêtre lâcha dans un souffle : « Jésus Marie Joseph. ».

Tout était immobile. La grande pièce sentait le savon noir acheté sur les quais, une odeur à la fois écœurante et douce, une sorte de charogne aromatisée au citron. Le sol de bois ciré avait l'aspect de l'eau sombre. Contre la table recouverte d'un napperon immaculé se tenait Davide, neuf ans, son carnet de croquis étalé, sa boîte de craies ouverte, habillé comme un petit lord, il regardait sa mère qui lui tournait le dos, respirant fort par le nez, la bouche écrasée par sa main droite comme s'il y avait des loups dans la pièce et qu'il ne fallait pas les réveiller. Les yeux de l'enfant

scintillaient d'effroi. Geneviève apparut de la chambre, faisant tinter le rideau de perles et sursauter Davide.

Elle ne disait rien, son regard de passionnara vibrat de colère et de peur, son attitude rigide et fière, elle aussi portait une belle robe noire. Son poing fermé contre son menton, sur lequel brillait un Lapis Lazuli ramené d'Égypte.

Dix-sept ans et tout juste fiancée, on lui avait trouvé un sous-lieutenant de vingt-huit ans. Il se battait dans les Alpes, auprès de l'Empereur...

La mère se nommait Maria Dolore Castagnole, du nom de famille de son mari. Couturière chevronnée elle travaillait pour l'Opéra, tout comme son homme qui dessinait de somptueux décors. Il avait métier d'architecte mais, de par sa nationalité Piémontaise, n'était pas reconnu en tant que compagnon et devait tout faire dans l'ombre comme un apprenti. Sa femme l'avait trainé de Turin à Paris tout de suite après la naissance de Davide. Ils gagnaient peu mais elle ramenait des chutes de tissus des coulisses pour en faire des habits et des robes qu'elle vendait, persuadée de pouvoir un jour fournir les dames de l'Empire.

De toutes façons, et cela, seule Madeleine le savait, Maria Dolore avait Turin en horreur. Elle était née sous les arcades de la Place du Roi, sa mère toussant contre un paquet de neige grise, pour se trouver rapidement orpheline. Les pavés pour foyer, la misère pour famille, elle avait vécu en mordant, griffant, en se faisant frapper et humilier, mais elle avait appris. Et tout cela, elle le transmettait à Madeleine.

La petite avait trois, peut-être quatre ans et errait, couverte de crasse et de purin dans les travées du cimetière Montmartre. Maria Dolore s'y rendait avec Geneviève pour ramasser du raisin sauvage. Elle avait ramené l'enfant pour la frotter à l'huile de lavande, la couvrir d'une petite robe de velours bleu nuit et lui assigner une place près de l'entrée sur une couverture de selle. Madeleine était logée-nourrie en échange de travaux, ménage, couture, rapines et courses.

Elle mangeait à part, dormait près de la porte, se levait la première et se couchait la dernière. En présence de la famille, elle devait être invisible, elle sentait trop mauvais, disait les enfants, mais il y avait une autre raison. Maria Dolore l'entraînait. Elle seule connaissait la perfidie du monde et elle avait fait le pari de créer une famille, prendre le risque inouï de souffrir à cause d'elle ! Maria savait que la trappe qui allait d'un toit et d'un repas journalier à un bout de trottoir et des coups pouvait s'ouvrir à tout moment. Pour cela, chaque nuit, elle prenait une ou deux heures et s'asseyait près de Madeleine dans l'entrée. Elle lui chuchotait des ordres, des conseils, lui donnait de la confiance et du courage.

Ces moments, où, dans l'obscurité soufflait la voix chaude de la mère contre sa tempe, étaient pour Madeleine les plus beaux des rêves. Maria Dolore était sa mentor, mieux que sa propre mère : sa déesse, sa maitresse, l'extension de son ventre et de son cœur, elle se serait tuée pour elle.

Les murs vibrèrent, Madeleine se redressa sur son séant, à l'affut, ses yeux braqués sur la mère et sa fille.

Geneviève souffla, la voix déformée par la peur et son lourd accent du Piémont :

- Tu crois que c'est père ?

- *Magari...*

Si seulement...

Les deux femmes ne se quittaient plus du regard. Sur leur visage, à travers les fines larmes, les souffles saccadés, dans la chanson de leurs yeux, leur sang se mêlait à nouveau, leur ventre se complétait, il n'y avait nul besoin de parler, même Madeleine pouvait entendre leur farouche plainte. Comme c'est injuste, comme je t'aime de tout mon cœur, comme je t'ai aimée, tu sais que je vais souffrir encore plus que toi. Maria Dolore ordonna ;

- Va chercher le grand couteau.

Elle poussa un soupir rageur et se rua sur Davide pour le frapper derrière la tête. Ce fut un déchainement de violence, elle empoigna les cheveux sur sa nuque et

abattit plusieurs fois son visage contre la table. Le garçon mettait les mains sur son nez pour le protéger, elle le gifla et recogna de toutes ses forces en pleurant ;

- Perdonami me figlio, perdonami.

Elle le redressa, Davide tourna son visage couvert d'incompréhension et de sang, elle cogna sa tempe encore plus fort sur le bord de table. L'enfant s'écroula, inanimé, sur le sol noir.

Les yeux emplis de mitraille, Maria pointa son doigt vers Madeleine qui bondit sur ses deux pieds-nus.

- Toi !

- Oui ma mère.

- Tu te souviens de ce dont nous avons parlé, à propos de Davide ?

- « C'est trop incertain, nous devons être deux à veiller sur lui ».

- Oui...

- Vous saviez que cela arriverait...

Maria Dolore esquissa un semblant de sourire. Geneviève revenait avec le grand couteau, les cris montaient, des râles de bêtes, les males se disputaient pour être les premiers.

Les deux femmes et la petite fille frémirent dans un même ensemble. Maria prit délicatement le couteau des mains de sa fille. Son autre main se posa en coupelle sur le côté de sa gorge, elle pivota son visage vers Madeleine.

- Madeleine mia, écoute bien ! Emmène Davide sous le lit. Ne faites pas de bruit, ferme lui les oreilles s'il se réveille. Lorsque tout sera fini, ne t'occupes pas de moi, tu m'entends ! Tu obéis ! Ne cherche pas à savoir, tu prendras le pain et l'argent dans la cachette et tu traverseras Paris jusqu'à l'arche des victoires, puis la forêt de Boulogne, ma sœur travaille dans une ferme près du village de Neuilly ; je vous y retrouverai.

- Mais...

Maria fit un non vigoureux de la tête, envoyant voler ses larmes. Du couteau, elle désignait la chambre.

Geneviève serra le poignet de sa mère qui tenait l'arme et la rapprocha de sa gorge en chuchotant d'une voix tremblante ;

- Mère, ils sont là.

Les deux éclatèrent en sanglot, Madeleine avait l'impression de s'enfoncer dans le sol, qu'une peau faite d'eau glacée recouvrait ses bras et noyait son cœur. Elle se saisit de Davide par le col et le traina jusque dans la chambre, le poussa sous le lit, se glissa à ses côtés pour regarder vers la pièce. Les hommes déboulèrent, leurs halètements débordants de brames.

Elle voyait les souliers à talons plats de la mère et de Geneviève, face à face, il y eut un petit « ah », comme une surprise teintée de soulagement, et le corps de la jeune fille fut pris d'un grand frémissement, avant qu'elle ne s'affale dans sa robe de tulle noire. Le sang coulait de sa gorge et son regard exprimait une grande lassitude.

Madeleine rêvait de mourir avec autant de noblesse.

Les godillots se saisirent de la mère, la frappèrent, il y avait cinq, dix, quinze hommes qui écumaient, grognaient, juraient. L'un d'eux se pencha pour relever le visage de Geneviève, déçu. Madeleine cracha sur le sol devant elle. Elle était dans l'obscurité de la chambre au rideau tiré, et sentit soudainement le lit grincer au-dessus d'elle. Affolée, elle se tourna vers Davide. Il demeurait inconscient et, même si Madeleine se doutait que la mère faisait tout pour ne pas crier, la petite fille percevait ses gémissements et ses plaintes.

Madeleine pleura et se boucha les oreilles. Les planches sous le matelas craquaient du poids de trois ou quatre hommes, les chaussures puantes de rues se pressaient tout autour, chaque bête voulait sa part, grognait et cognait. Davide s'anima, et Madeleine se ramassa contre lui pour lui boucher les oreilles. Ainsi, elle était obligée de subir. Il lui semblait que son visage s'enflammait, se ridait, vieillissait, qu'elle se desséchait, serrant si fort ses mains sur la tête du garçon que ses jointures étaient pâles.

La mère poussait des cris à présent, appelait à la pitié, à la Madonne et à la mort.

Pour Madeleine, cela dura des jours. Davide, terrifié par le regard enragé de la petite fille, la pression de ses mains contre ses tempes, n'osait plus bouger, il ferma ses paupières pour s'enfuir dans ses mondes de couleurs.

Il rêvait de peindre la mer mais pas en bleu, plus jamais en bleu. Rouge, violet, barrée de vert foncé ou, à la limite, noire, entièrement noire.

Madeleine était dans un état catalytique. Ce n'est qu'en entendant le croassement d'un corbeau contre la fenêtre qu'elle réalisa qu'il faisait nuit. Nuit et silence. Il n'y avait plus de bêtes autour du lit, ni dans la pièce attenante. Elle rampa et leva son visage sur le bord du matelas. La mère était nue, le corps marqué de taches noires, d'un mélange de sang, de liquide poisseux, de griffures et de morsures. Sous les cheveux défaits, le nez se perdait dans les boursoufflures, comme si une nuée de frelons étaient venue dévorer son visage. Était-elle morte ? Madeleine tremblait, Davide commençait à s'agiter, elle fut prise de panique et lui boucha les yeux en se répétant : « Tu obéis ! »

Il était là, le moment dont la mère lui avait tant parlé, celui des actes, celui du courage, celui du déchirement. Elle emmena Davide dans l'autre pièce. Dévastée, fouillée, dévalisée, cette partie du logis était vide. Geneviève avait disparu. Davide regardait le rideau donnant sur la chambre en reniflant, comme s'il sentait l'odeur de la mère, mais il n'y avait que puanteur de merde, de foutre, de sang et de sueur animale. Il demanda :

- Madeleine, ils sont tous...

Elle était en train de disjoindre une planche de parquet, à l'endroit même où elle dormait, sous la couverture de selle.

- Davide, écoute-moi bien, ta mère m'a dit qu'elle nous rejoignait à Neuilly. Je dois t'y emmener.

- Toi ? Tu es petite et tu pues, pourquoi je te suivrais ?

- Ta tante habite après les remparts de la Porte Maillot, tu sais t'y rendre ?

- Je veux aller voir les parents d'oncle François, il me protégera.

Il l'avait dit sur un ton hautain, ce qui exaspéra Madeleine. Elle récupéra un petit sac de tissus noir, puis alla fouiller dans le poêle de fonte et trouva la boule de pain qui y était cachée.

- Oncle François ne se mariera plus avec Geneviève. C'est un soldat Français et les Français tuent les Piémontais. Nous devons quitter Paris, ta mère m'a ordonné de te sauver.

- Mais, comment ils sauront que nous... Que je suis du Piémont ?

-Tu ouvres la bouche et tu es mort. Tu ne dis pas tu, tu dis tou, tu ne dis pas mais, tu dis ma, et quand tu prononces tes phrases, on dirait un accordéon qui chante. A partir de maintenant, c'est moi qui parlerai. Toi, tu es muet, comprends ? Et tu ne t'appelles plus Davide mais David.

Elle se pinça les lèvres, émue par le regard perdu du garçon, le visage marqué par les coups de sa propre mère. Il se mit à pleurer, demandant :

- Est-ce que maman dort dans la chambre ?

- Elle nous rejoindra, elle l'a promis. Il faut qu'on parte.

Elle regarda vers le rideau une dernière fois, ajusta le baluchon à une ficelle sur sa robe et attrapa la main de Davide pour l'emmener dans les escaliers.

Il résista, regardant de tous côtés, faisant non de la tête, comme s'il ne respirait plus. Madeleine avait compris, elle retourna fouiller dans les débris et trouva la boîte de couleur encore fermée, ainsi que deux feuilles froissées qu'elle lui fourra dans les mains. Davide poussa un soupir de soulagement et ils sortirent du logis.

Au deuxième étage, ils butèrent sur le corps de Geneviève. On lui avait arraché les vêtements, son visage se couvrait de sang, ils durent marcher par-dessus. Madeleine tremblait et Davide s'affaissa lourdement. Elle le traina jusqu'à la rue, lui mit des gifles pour le réveiller. Il ouvrit les yeux, fit non du visage, les referma. Madeleine surveillait les alentours, inquiète, mais patiente. Enfin, elle entendit les pleurs sortir. Davide la regardait, empli d'effroi et de douleur. Elle tira sur ses doigts pour le redresser, désigna le bas de la butte du menton et le supplia :

- Davide, nous devons partir.

Ella avait repéré des braséros allumés plus haut, soldats, miliciens, survivants Piémontais ? Comment deviner ? Tout ce qu'elle savait, à présent, c'était que les hommes pouvaient être pire que des loups. La mère le lui avait dit, rajoutant ; « Et nous, nous devons être pire que des hommes ! »

Mais c'était trop difficile, Madeleine n'avait pas la recette. Ces hommes, comment faisaient-ils pour être si mauvais ?

LOUVE YOU

CHAPITRE

Je me souviens, à ce moment-là, je n'avais pas les mots dans la tête mais je pensais quand même, j'observais et j'essayais de comprendre.

Il y a bien longtemps, les autres loups m'avaient mise à l'écart avec les vieux, les femelles qui ne pouvaient avoir de louveteaux, ceux qui n'avaient que trois pattes, les galeux et les mourants. Nous devions rester près de cette grotte dans le coin le plus haut de la forêt. Ils nous amenaient de la nourriture, même si certains d'entre nous essayaient de chasser et de pêcher de leur côté. Un ancien m'avait indiqué que cela faisait presque treize neiges que je vivais dans la forêt et j'avais quitté ma mère louve huit neiges plus tôt pour me retrouver dans cette grotte.

Je souffrais de la solitude et du manque des miens, de ma sœur adorée, Blanche qui, je le savais, été devenue chef de meute. Mais surtout, de ma mère louve même si elle m'avait rejetée. Il ne s'agissait pas seulement d'avoir été plus ou moins bannie mais d'être séparée de ma mère alors que mon corps semblait s'y être soudée pour encore de nombreux hivers. J'avais froid à l'intérieur de moi et souvent, mes yeux pleuraient comme lorsque le pollen nous brûlait le museau. Je ressentais comme une faim dans mon cœur, une douleur, mais j'étais une louve, fille de Maraé, sœur de Blanche la combattante, je devais me battre et trouver ma place dans ce monde ; auprès de mes frères et sœurs de meute.

Je m'étais liée avec un jeune trois-pattes, il m'avait montré le piège qui lui avait brisé l'os, un de ceux posé par les hommes de fer. Il avait dû s'arracher lui-même les tendons et les muscles avec ses crocs afin de pouvoir s'échapper.

Il y avait un autre Loup de Peau, comme moi. Il était plus âgé, fort et hargneux, il avait voulu imposer sa loi sur notre troupe, notamment en essayant d'avoir les meilleurs morceaux de viande que nous rapportaient les autres. Mais j'avais compris que l'esprit de groupe pouvait vaincre la force et, avec Trois-pattes et les autres, en l'encerclant et en le mordant par derrière et devant, nous arrivions à prendre notre part.

Ce Loup de Peau ne m'aimait pas, parce que je lui ressemblais.

Mais ce n'était pas à cause de notre fourrure mal pourvue que les autres nous mettaient à l'écart, c'était pour nous protéger. Nous n'arrivions pas à chasser, nous battre, à mordre et à déchirer avec nos crocs. Nos mâchoires de loups étaient plus petites et moins puissantes que celles de nos frères. Pire encore, nous étions incapables de tuer des hommes de fer. Ceux que nous chassions et qui nous chassaient avec leurs épées, leurs lances et leurs flèches.

L'autre loup de peau, que je nommais Haine, avait pris le meilleur coin de la grotte et avec Trois-pattes, nous nous serrions dans des tapis de feuilles, sous des fourrures de loups morts, comme nos ancêtres nous avaient appris à le faire. Et lorsque le gel figeait les flaques et le givre argentait les feuilles au lever du jour, moi-même et l'autre Loup de Peau, nous recouvrons de fourrures supplémentaires que je collais sous mon flan en serrant avec mes dents. Dès le plus jeune âge, nos mères nous avaient montré comment entourer nos pattes de bandes de peau afin de cacher leur difformités (notamment celles de devant qui avaient de grandes griffes de chair nue) et surtout, de pouvoir courir comme les autres dans la forêt sans nous blesser.

Je voyais que, tout-comme moi, Haine ne se satisfaisait pas de cette vie de paria. Il tournait, cherchait, provoquait nos frères loups au combat, pour se faire mettre à terre, les crocs plantés dans la gorge. Une fois, lors d'un ces combats, une de ses pattes avaient frotté le sol pour soulever une pierre et la faire voler vers le ciel. Il l'avait refait plusieurs fois, réussissant à toucher son adversaire au museau, mais il perdit quand même le combat.

Intriguée, j'avais essayé de faire la même chose, et sans le faire exprès, j'avais blessé Trois-pattes. Je lui avais montré mon désarroi en léchant sa plaie puis nous avions joué dans la rivière, mais depuis ce jour, j'essayais de jeter toute chose, parfois-même, j'arrivais à serrer la pierre dans ma patte sans qu'elle ne tombe. Je me demandais comment Haine avait appris à faire cela.

Un matin, je décidais de le suivre.

Il se rendit au bord du grand fleuve derrière lequel vivaient les hommes tueurs de loups. Il avait repéré un endroit où le cours d'eau rétrécissait et il se juchait sur un arbre pour rester de longues heures à regarder de l'autre côté, comme passionné. J'avais observé comment il s'y prenait pour escalader les branches. C'était la toute première fois que je voyais un loup faire cela. J'attendais la fin de la journée qu'il s'en aille pour grimper de la même façon et je découvris ce qu'il observait avec tant d'intensité ; la vie des hommes.

De là où je me trouvais, je pouvais voir l'intérieur d'une ferme. Et, en plissant les yeux, m'apparut un de ces homme-enfants, il ramassa une pierre et la jeta vers un chien. Je me pris à mon tour de passion pour ce qu'ils faisaient. Notamment, lorsque je voyais le plus fort d'entre eux aller et venir avec une grande dent pointue dans sa patte, attraper un poulet et lui couper la gorge, comme le font nos frères Loups avec leurs mâchoires. Et cela me poussa à réfléchir.

Je m'y rendis à plusieurs reprises jusqu'au jour où un de ces hommes au bord du fleuve ne m'aperçut alors que je redescendais sur la rive. Je vis nettement son visage stupéfait, il poussa des cris, comme pour m'appeler. Terrorisée, je me fondis dans les sous-bois et ne retournais jamais sur cet arbre.

CHAPITRE

Cette douleur dans mon ventre était insupportable. Je ne pouvais m'empêcher d'aller roder près de notre ancienne tanière. Ma mère avait eu des nouveaux nés et, cachée derrière des feuilles humides alors qu'un crachin froid recouvrait la forêt, je les observais et les enviais. Que n'aurais-je donné pour pouvoir à nouveau me pelotonner contre son flanc ?

J'avais froid, je n'étais plus une louveteau mais je ne me sentais pas encore complètement louve. Quelque chose manquait dans mon cœur et me rendait triste... triste et furieuse. Parfois, je songeai à me jeter dans le grand fleuve et en finir. J'avais tant de douleur, mes yeux se mouillaient, ma gorge se serrait à me faire suffoquer, mais

les loups n'avaient pas le droit de se supprimer. Il fallait que je fasse quelque chose, que je me batte. Sauf que, quand je retournais à la grotte des bannis, je ne voyais pas le chemin à prendre. Cela m'enrageait et me meurtrissait encore plus.

Un matin, nous étions près d'une grande flaqué à tenter d'attraper des grenouilles avec Trois-pattes quand une cavalcade attira notre attention. De jeunes loups jouaient sur les sentiers, à quelques mètres au-dessus de nous. Je savais que nous étions en période d'amour, même si je ne comprenais pas trop ce dont il s'agissait, mais j'étais de nature curieuse. D'un geste du museau, j'invitais trois pattes à venir espionner avec moi.

Nous nous faufilâmes entre les buissons, suivant le bruits des branches qui cassent, des cailloux qui roulent et des jappements furieux. Je ressentais une certaine violence dans ces jeux et nous intimais à la prudence. Nous les vîmes enfin, un jeune blanc qui saignait du flanc, il avait réussi à coincer une louve de son âge et grognait en tentant de l'attaquer.

Elle était d'un blanc gris de saleté, nous la connaissions de réputation, son nom était Cendre. Une rebelle sur tout un tas de règles de nos clans mais une terrible combattante que ma sœur Blanche avait prise dans sa meute. Je sentis son odeur de femelle en chaleur, puissante, grisante, celle qui rendait fou les loups à cette époque de l'année, les poussant à se battre afin d'avoir le privilège d'approcher la femelle et de se soumettre à elle avant de s'accoupler. Mais ce n'était pas ce qu'il se passait.

Au contraire, elle montrait les crocs, je vis le sang sur ses gencives, celui du jeune loup enragé. Ce male avait tenté de la prendre et elle s'était rebellée. A présent, il voulait la punir. Il devait faire presque deux fois la taille de Cendre, mais il hésitait, le regard de la louve brillait d'une telle colère qu'il en était impressionné.

Plus je la regardais, plus j'étais fascinée et enivrée, comme si j'avais avalé une poignée de ces bourgeons sucrés qui nous font tituber et aboyer comme des chiots. D'un coup, sa gueule pointa vers nous et ses yeux plongèrent dans les miens. Je me sentis devenir toute molle, et elle aussi se détendit, comme frappée par la curiosité,

ce qui était normal, mais dans une sorte de surprise agréable. Le loup en profita pour bondir et j'eus très peur. L'image de la gorge ouverte de Cendre venait d'apparaître dans mon esprit et je sortis de sous mon buisson pour lui barrer la route. Sa mâchoire s'ouvrit sur moi, il frémit à mon odeur et plongea de côté pour ne pas me blesser, ou se salir, je vis la répulsion froncer son museau.

Cendre vint se coller à moi pour me protéger et se remettre à grogner. Le loup nous regarda avec dégoût, puis secoua ses babines en faisant voler sa bave avant de rebrousser chemin.

Aussitôt, Cendre se mit à me lécher le visage, à me tourner autour, faisant des petits bonds de joie. J'étais intimidée et restais aplatie sur le sol. Je la remerciais en frottant mon visage sur sa truffe, je fis signe à Trois-pattes de nous rejoindre et elle vint le flairer et le bousculer, le mordillant comme le font les jeunes mâles. Trois-pattes fut d'abord agacé mais je lui lançais un regard de reproche, qui le poussa à accepter de répondre à ses jeux.

Elle semblait vraiment soulagée et heureuse, elle revint vers moi de sa démarche virile, je me mis à quatre pattes pour recevoir le bout de son museau mais elle stoppa à une cinquantaine de centimètres et me fixa dans les yeux. Je remarquais encore cette folle curiosité à mon rencontre puis une énorme empathie, je voyais ses poils frémir sur son dos et ses pattes, sur sa nuque, et moi aussi, j'avais la peau qui devenait grumeleuse, la langue sèche. La forêt était immobile, il y avait une sorte de musique inaudible, les couleurs comme des sons dans l'air devenu trouble, empli d'une brume douce et chaude. Je sentis monter sa joie - elle fut forcée de japper et de ma bouche sortit cet aboiement clair et aigue que provoquait parfois les bêtises de Trois-pattes alors que mon visage se plissait de plaisir. Je m'approchais et la serrais avec mes pattes avant. Elle gigota, d'abord gênée de ce geste incongru, puis engloutit sa gueule sous les longs poils blonds qui tombaient de ma tête, entortillant le bout de son museau dedans, humant et me léchant le cou, me faisant fondre de frissons. C'était comme des boules de chaleur qui dévalait dans mes pattes, mon poitrail, mon ventre. Trois-pattes décala, comme effrayé, ce qui nous sortit de notre torpeur. Nous

reculâmes chacune d'un pas. Puis Cendre poussa un long soupir et pivota pour partir telle une flèche dans la forêt.

La nuit venue, je ne cessais de songer à elle, blottie contre Trois-pattes dans notre grotte humide où les puces ne me démangeaient plus. Les ronflements de nos vieux compagnons m'aidaient à rester éveillée afin que je puisse revivre les moments passés avec Cendre. J'étais pressée que le jour se lève pour partir à sa recherche.

CHAPITRE

Je sortis de l'abri et me secouais, puis partis en trottant afin d'aller faire mes besoins. J'avais cette souffrance qui continuait de me perforer le ventre. Cela m'était déjà arrivée, alors que j'avais voulu goûter un marcassin à l'état de charogne, mais, cette fois, la douleur était moins nauséuse, plus ciblée. Je m'étais mise entre deux rochers, la truffe en alerte. Le vent tournait parfois et quelque chose d'inquiétant avait frôlé mes naseaux. Je léchais l'intérieur de mes jambes et grimpais sur un rocher pour humer l'air quand une masse rageuse me bouscula pour me précipiter dans les feuilles mortes. Il s'agissait de Haine, il me frappa de ses pattes postérieures et me mordit la nuque pour me plaquer dans la terre humide. Il était trop lourd et me faisait couiner, je sentais qu'il essayait de me retourner. J'étais terrifiée et impressionnée par la force de ses pattes et de la façon dont il s'en servait pour me contraindre. J'avais compris, il voulait me prendre mais sans avoir d'abord fait sa danse d'amour et sa soumission, c'était incompréhensible ! Cela m'enragea et je réussis à le griffer au museau. Malheureusement, sa force s'accrut et j'étais de plus en plus paralysée, j'entendais son horrible souffle et ma rage se mélangea au désespoir et à la peur, mes yeux se mirent à couler comme lorsque je pensais à ma

mère louve. Haine allait me forcer et je sentais que cela me dégoutais puis je l'entendis hurler et son poids s'envola de moi.

Un amas de poils gris et de chair rosâtre se débattait à mes côtés. C'était Cendre, elle le serrait à la gorge et voulait l'immobiliser, elle aurait pu le tuer mais lui, continuait de se débattre et de la frapper, la saisissant de ses griffes de chair. Je me relevais, étourdie et tremblante et sentis quelque chose brûler entre mes cuisses pour dégouliner jusqu'à mes chevilles. Horrifiée, je me rendis compte que c'était du sang. Mais il y avait plus urgent, Cendre venait de gémir. Haine essayait de lui crever les yeux. Je me jetais sur eux et tapais de mon front sur la face du loup de peau, son ridicule (tout comme le mien) petit museau éclata, le faisant tousser et cracher. Cendre put enfoncer ses crocs plus profondément, je sentis l'urine de Haine éclabousser les feuilles et posais ma patte sur le front de mon amie louve, au-dessus de ses yeux brûlants de colère.

Elle se calma et retira son étreinte. Le gorge de Haine était marquée des trous de ses quatre canines, le sang glougloutait mais il respirait. Il se coucha sur le ventre, pattes sur la gueule et gémit un long moment, immobile sous les grognements de Cendre. Puis elle se détourna, lui signifiant qu'il pouvait partir. Il se mit à ramper en claudiquant, pour disparaître dans les sous-bois.

Aussitôt, Cendre vint me lécher la face, puis elle sentit le sang et s'alarma, fourrant sa truffe sous mon ventre, donnant un coup de langue et remontant jusqu'à mes yeux d'un air rasséréiné. Je ne comprenais pas pourquoi je saignais, je n'étais pas blessée. En tous, cas la douleur dans mon ventre était partie. J'étais si heureuse de voir ma nouvelle amie que j'en oubliais l'attaque de Haine et mes problèmes de saignements, je me mis à faire des bonds en jappant autour d'elle, à frotter mon museau dans sa fourrure, je voulais voler son odeur, qu'elle se colle sur ma peau et n'en parte jamais. Tant et si bien que la tête me tourna et qu'un grand voile noir s'empara de mon esprit.

Il faisait nuit, l'air était frais et je me réveillais heureuse, car l'abri sous le vieux chêne fait de grande branches basses et feuillues était empli de Cendre. Sa fourrure qui empestait sa jeunesse, sa respiration saccadée, son haleine fraîche, rose comme son palais, le frottement de ses griffes, le fouet de sa queue, le mouillé de sa truffe noire.

Elle était allongée près de moi et releva le museau en me voyant émerger. Son regard était si tendre. Je plongeais mes griffes de chair entre ses omoplates et la carressais, la sentant frémir et se détendre. Nous entendions le concert des grenouilles, la scie des crickets, parfois le cri d'un animal nocturne. Toutes les odeurs étaient multipliées, sapin à la fois sec et vert, pommes sauvages, mousse légèrement humide, champignons moisissés et, quelque part vers l'est, une puissante senteur de magnolias blancs, comme un air de musique magique. Cendre décida de faire ma toilette, elle commença à me lécher le cou, le poitrail sous ma peau de louve, le ventre et s'attaqua aux taches de sang sur l'intérieur de mes cuisses. Je me tendis, crispant mes griffes dans son épaisse nuque. Elle avait senti la décharge de plaisir qu'elle venait de provoquer et releva le museau, curieuse, avant d'y retourner. Je me tordis comme piquée par des fourmis rouges, la serrant, essayant de la repousser tout en haletant et elle sortit à nouveau la truffe pour grogner. Cela me calma, tout en me faisant trembler, elle ne voulait pas que je l'arrête. Alors je la poussais de mes pattes vers mon ventre et passais les moments suivants à gémir et à me contorsionner. Là aussi, mes yeux s'emplirent d'eau salée, mais elle allait sur les bords de ma gueule qui remontait de chaque côté de ma face, me donnant l'impression d'être un soleil fondant de rouge et d'orange dans le crépuscule.

Torturée par une montée brusque de plaisir, j'ai poussé un hululement désordonné et aigue qui paralysa Cendre et fit taire toutes les grenouilles de la forêt. Ensuite, j'ai jappé, un peu de honte, et elle m'a imitée. Je ne pouvais me détacher de son regard, il m'envoutait et me fascinait. Il me passionnait.

Nous avons passé le reste de la nuit l'une contre l'autre, je ratissais la fourrure de son dos, mordillait ses babines et écoutait son cœur battre contre son flanc.

Alors que l'aube insinuait son souffle mouillé sous le feuillage, Cendre se redressa vivement. Des cavalcades de loups nous entouraient. Ils hululaient, grognaient jappaient fort tout en restant à une distance respectable. Elle s'ébroua et me passa dessus, m'envoyant sa grande queue dans le museau. Je la suivis un peu vexée, en l'appelant d'un ton aigu. Elle avait pourtant le corps tendu, ses oreilles dressées mais ne se retourna même pas. Au contraire, dès qu'elle vit passer un de nos frères loups sur une crête, elle fila sans même se retourner. La meute était venue la chercher. Je la vis atteindre un groupe de trois loups et ils se mordirent en jappant et en grognant pour se faire la fête. Elle avait vraiment un comportement différent, cherchant à s'imposer plutôt que de se soumettre comme le faisaient habituellement les femelles, même si cela restait des jeux et des traditions, c'était ancré en nous. Je poussais un hululement pour l'appeler et elle me répondit, joyeuse, accompagnée des sons moqueurs de ses compagnons.

La forêt s'emplit des cris des loups, une dizaine d'autres s'étaient joints aux premiers, envahissant l'air d'une puissance destructrice et vorace. C'était le signal de la chasse ou des combats ! Cendre était dans la meute de ma sœur Blanche, la plus renommée. Que n'aurai-je donné pour en faire partie !

D'ailleurs, j'entendis ma jumelle pousser son cri, profond et calme et tous se turent, puis se furent des courses désordonnées et la forêt redevint calme. Je me retrouvais seule. Je retournais sous mes branchages pour essayer de grappiller des odeurs de Cendre en me roulant dans les feuilles, puis je ressortis en m'ébrouant. Et si Haine essayait encore de m'attaquer ? Je devais retourner à la grotte – la grotte des bannis – et je serai en sécurité. Je pourrai jouer avec Trois-pattes... je ne voulais plus jouer, je ne voulais plus me mettre à l'abri dans cette maudite caverne, je désirais me battre et chasser comme Cendre et, plus que tout, intégrer la meute de Blanche

Je savais que c'était un rêve un peu fou mais j'avais soudainement peur de perdre Cendre. Il y avait tant de jeunes loups - et de jeunes louves - à la fourrure brillante

et glacée, aux pattes fines, aux coussinets moelleux, à la grande langue tendre et fraîche comme une source, et qui tuaient le gibier, mordaient nos ennemis, pourquoi resterait-elle avec moi ?

Ces pensées venaient de mettre une pierre dans mon cœur et sur mon ventre.

Je me sentais seule et sale, bannie, alors que j'avais une sœur et des frères, une mère, mon propre clan... qui m'avait rejetée. A cause de mes différences. Pour me protéger. Et pourtant, je sentais que ces différences pouvaient être une force, Haine m'avait montré qu'il fallait observer et imiter. Voire, inventer, essayer, et quelque chose de nouveau pouvait se produire. Je comprenais que j'étais une sorte de batarde mais ma moitié de race maudite, celle de nos ennemis, savait pourtant se battre.

Avant tout, j'avais besoin de mâchoires et je savais où en trouver. J'humais l'air, cela sentait la viande fraîche, Blanche m'avait apporté mon petit déjeuner. Je zigaguais rapidement entre les arbres jusqu'à trouver poser sur une branche, à un mètre du sol, les restes d'un cuisseau de cerf. Je le dévorais rapidement, trouvais une flaque et m'y abreuvais, j'étais prête. Prête à devenir une vraie louve.

CHAPITRE

Je me rendis au reposoir de nos mères et pères morts- là où je prenais ma fourrure, et enfin je trouvais des mâchoires. Mes mâchoires de louve ! Je fis des essais comme j'avais vu les hommes faire. En les glissant dans mes griffes de chairs, je pouvais trancher des branches, arracher, creuser la terre. J'étais si impatiente de les essayer que je me mis immédiatement en chasse. Je savais avancer et tourner dans le vent, ramper sans faire de bruit mais cette fois, je n'allais pas effrayer le gibier pour l'envoyer dans la gueule d'un frère. Mon premier lapin, je l'attrapais au bout de deux heures. Je pouvais l'ouvrir et le découper de mes mâchoires, avant d'en déguster

chaque tendre et chaud morceau. Je chassais ensuite un faisan, puis des poules d'eau. A force de manger, j'allais avoir le ventre d'une grosse loutre. Je pouvais même tuer des poissons à leur passage près de ma fourrure. Je sentais une sorte d'avantage, mon odeur effrayait moins le gibier que celle de mes frères loups.

En fin de journée, Cendre vint me rejoindre dans notre tanière au pied du grand chêne, plus poussiéreuse que jamais, fourbue. Elle sentit l'odeur de chasse dans ma fourrure et remarqua mes nouvelles mâchoires. Je vis la fierté dans ses yeux, nos cœurs étaient si chauds, nous étions si heureuses de nous retrouver. Elle était épuisée et s'endormit contre moi dès que je caressais sa nuque.

Le lendemain, je passais ma journée à traquer un cerf. Il fut trop rapide, mais avant la tombée de la nuit, j'attrapais un daim. J'étais si fier et heureuse, pourtant, je m'interdis d'y toucher. Ce gibier allait peut-être changer ma vie. Je comptais l'amener à Blanche afin de lui montrer que je pouvais chasser et ainsi, intégrer sa meute. Je me dépêchais de retourner voir Cendre afin de lui montrer mon trophée.

Je sentis tout de suite le danger, avant même que les oiseaux ne s'envolent par paquet en bouchant les trouées dans les arbres, que les rongeurs ne traversent ma piste par centaines, et que le bruit lourd d'une avalanche de pierre ne fassent trembler toute la forêt. Il s'agissaient de ces grand cerfs sans bois que les hommes montaient, le bruit était tout près de notre tanière. Je mis à courir et atteignis une butte d'où je les aperçus. Ils étaient une trentaine d'hommes montés sur leur bête, l'odeur du sang manqua me faire vomir, le sang de mes frères. Des corps de loups morts parsemaient le sol de la forêt. Les hommes de fer avaient leur outil qui tirent des pointes et chacun tenait une grande dent d'argent tranchante dans sa patte. Cendre gémissait et grognait, acculée contre un amas de rochers, la cuisse percée de deux tiges de bois. Je me mis à paniquer et à hululer tout en restant cachée pour appeler la meute, tous les hommes se tournèrent dans ma direction. Je ne connaissais pas les mots à l'époque, mais maintenant je sais ce qu'a dit leur chef : « C'est elle, la fille sauvage que le pécheur a vu ! Il me l'a faut ! Vite, trouvez-la ! » C'était un homme très gros,

la moitié du visage couvert d'une fourrure frisée et noire, avec une hure de sanglier dessinée sur le torse.

Ils se déployèrent en courant dans tous les sens, deux d'entre eux s'approchaient de Cendre, tenant une grande pique de bois, ils allaient la tuer alors qu'elle ne pouvait fuir. Hors de moi, je sortis de ma cachette et hurlais de plus belle en tendant mes mâchoires de louve. Je comptais les attaquer mais quand je les vis se détourner en poussant des cris et se précipiter dans ma direction, ordonnant à leur grandes bête faire de même, je compris que je pouvais les éloigner, afin que Cendre puisse aller se mettre à l'abri. Je m'enfuis ventre à terre, en zigzaguant dans le sous-bois.

Les feuilles sèches s'envolaient sous le choc des sabots, j'espérais rejoindre un tunnel sous un grand saule mais ils s'étaient séparés et je ne vis pas le gros filet de fer se refermer sur moi. J'essayais de mordre et de trancher avec mes mâchoires, un coup fort cogna ma gueule et je sombrais dans le sommeil.

CHAPITRE

Tant d'années ont passé. Je porte une robe noire qui couvre mes bras et ma gorge, ma fille a presque la même, avec de la dentelle sur les poignets et un serre tête en argent, seul mon idiot de fils est apprêté tel un paon, il veut aller parader dans son nouveau château.

- C'est donc cela la terrible forêt aux loups ? Je n'en vois pas un, encore des légendes de paysans.

J'ai envie de lui dire qu'il se trompe. Ils sont là, de l'autre côté du fleuve, des centaines. Certains nous guettent mais la plupart ne font pas attention à nos insignifiantes personnes. Et puis, pourquoi se montreraient-ils, alors qu'une troupe

de deux cent soldats stationne de ce côté de la rive ? Les cheveux, eux, les sentent. La peur traverse doucement leur peau, elle emplit mes narines.

Malgré sa robe noire, Mathilde porte des bottes de chasses et l'épée au côté. Elle n'a que treize ans mais c'est elle qui régnera sur le Comté. Fille du Prince de Guyenne, ses terres s'étendent de la Normandie à ces vallées pyrénéennes que nous venons de soumettre. C'est sa décision, parce qu'elle veut rester près de moi, pour me protéger, et m'aimer.

Elle seule connaît la vérité, depuis toute petite. Je lui ai aussi appris à chasser la nuit et à respecter les codes de la forêt. Enguerrand n'a que dix ans et déjà tous les défauts de sa brute de père. J'ai prévenu Mathilde de se méfier de lui, elle devra peut-être un jour le tuer. Elle en est capable, le blason qu'elle a choisi pour ses nouvelles terres et une tête de louve.

Pour ma part lorsque j'ai pris les rênes de la Principauté il y trois ans, j'avais changé la tête de sanglier de mon mari sur ses armoiries par des taches grises. Ils ont su par la suite qu'il s'agissait de cendres, pensant aux incendies que mes conquêtes et ma rage contre mes ennemies poussaient mes troupes à commettre. Même si j'étais devenue la Princesse, tous savaient qu'avant cela, j'avais été une fille sauvage, une moitié de bête.

La première année de ma capture, le Prince me montrait dans une cage, au bout d'une chaîne, il m'avait baptisée Louva et me fouettait pour que je cesse de me rebeller et de tenter de fuir. Malgré cela, je le fascinai. Et, tout comme j'avais su m'adapter à mon peuple loup, j'ai rusé et appris leur langue, leurs gestes et leurs manières et je me suis soumise à lui. On me dit d'une grande beauté, blonde, les yeux bleus, c'est normal, je suis une louve blanche, descendante de Maraé, sœur de Blanche la combattante. Le prince décida que la fille sauvage serait son ultime trophée, il voulait des enfants d'elle, il m'épousa.

Nous avons eu nos enfants, ma fille chérie, mon fils que mon mari gardait et formait près de lui, oubliant de se méfier des femmes et des filles. Je pris mon temps,

je voulais tout apprendre et avoir les moyens de protéger mon peuple et ma descendance. Dix années, puis ce fut trop. Je ne dormais plus depuis le premier jour, mon cœur avait trop mal, à cause de ce monstre. On le trouva mort lors d'une chasse, lui et ses trois compagnons, égorgés par un loup, alors que dans nos vignes Bordelaises, aucune meute ne subsistait. Ce n'était pas un loup, seulement ses mâchoires. Mon mari les avait précieusement gardées.

Je mande le sergent pour que l'on mette à l'eau l'embarcation. Mathilde me serre longuement dans ses bras, je lui dis que nous nous reverrons. Enguerrand ne comprend pas, je lui explique que je pars faire une retraite et que c'est Mathilde qui régnera à présent.

- Quoi, mère, une retraite dans cette forêt ? Mais elle est infestée de bête sauvages !

- Tu as dit toi-même que c'étaient des légendes.

Il sait, malgré mon sourire, comme je peux être grave et cruelle et n'insiste pas, même si je suis heureuse de voir de l'amour et de la tristesse à travers sa peur. Peut-être qu'il sera sauvé, s'il continue d'aimer. J'ai de la peine, mais je les reverrai, j'en suis certaine.

Mathilde le sait, aujourd'hui, je ne peux plus vivre, il me faut savoir, la rejoindre.

Elle retourne au chariot et me donne le gros sac de jute que je pose dans la barque, puis je pars seule en ramant calmement vers l'autre rive.

J'ai si peur que je commence à avoir froid. A peine accostée sur le territoire, les odeurs m'assaillent, et quelques grognements lointains me parviennent. Ils se méfient, j'attrape mon sac et jette un regard vers mes enfants, Mathilde serre les poings d'espoir, Enguerrand pleure. Je me tourne et disparaiss dans l'ombre du bois.

Je défais mes longs cheveux et les secoue pour qu'il tombe sur mon visage et mon corps, j'enlève mes vêtements, mes bottes, et fixe les lanières sur mes pattes, puis d'autres afin de maintenir la grande fourrure à la queue blanche sur mon corps

nu. Puis je lève le museau et renifle la forêt, j'accroche mes mâchoires sur mes poignets, avant de m'enfuir entre les arbres, courant sur mes mains et mes pieds.

J'en aie les yeux mouillés et cavale de plus en plus vite, m'écorchant, me blessant. Je trouve un trou d'eau frangé de boue et me roule dedans, m'en mettant jusque sous la fourrure, sur mes cheveux, ensuite je vais me frotter à la terre, dans les feuilles mortes. Mon flair m'indique qu'une charogne de sanglier git quelque part sur ma droite. Je m'y précipite et me vautre dessus, puis je parcours le terrain en tous sens, me frottant aux arbres, les flairant, apeurée de ne pas reconnaître son odeur, urinant pour marquer mon territoire, signaler ma présence. J'hésite encore, j'ai si peur qu'elle ne me reconnaisse pas, qu'elle ne veuille plus de moi ; la bannière.

Je dus attendre la nuit pour me calmer. Redevenir totalement louve. L'eau croupie a séché sur ma fourrure et je me sens en symbiose avec le chant des grenouilles et les mouvements furtifs des petits mammifères. Je suis retourné sous notre ancienne tanière, la branche s'est brisée, le lit de l'amour est rempli de feuilles mortes. Je vais à l'endroit où je l'avais vue blessée et je comprends où elle se trouve.

A nouveau, je pars ventre à terre et je m'arrête subitement, à quelques sauts de la grotte des bannis. Ma poitrine se déchire, il n'y a plus qu'elle, son odeur, qui approche. D'abord son ombre, puis je l'entends couiner, j'ai l'impression qu'elle est blessée. Elle traîne sa patte arrière droite, mais ce n'est pas ce qui la fait couiner. Elle m'a vue et se plaque sur le sol, mettant ses pattes sur le haut de son museau. Je n'y tiens plus et m'approche d'elle. Ses gémissements me fendent le cœur, je la lèche, toujours aussi sale, et du bout de mon museau sous son ventre, je la fais se mettre sur ses pattes. Elle tremble et me regarde tourner autour d'elle, lui mordiller la nuque, passer ma langue sur ses pattes, sa vieille blessure. Puis, d'un coup, elle se met à japper, gratte la terre de ses griffes et me bouscule pour nous faire rouler dans la terre. Sa gueule s'ouvre comme pour me dévorer la face et son souffle chaud est un masque sur mon visage. Je sens mon museau pousser, les poils recouvrent mes

pommettes, mon front, mes oreilles grandissent et mes dents s'aiguisent, nous ne faisons plus qu'une.

L'enfant trouvé

Chaque soir, en cet instant, le regard de Galin s'assombrissait, tout comme le jour baissait, recouvrant les meurtrières d'un lin noir, poussant les servants à allumer torches et bougies de suif. Les soirs d'hiver, l'air s'aiguissait, et l'été, il rafraichissait. Faisant, de la même façon, frémir dans une sorte de grande respiration, le dos de l'enfant.

C'était l'heure.

Galien portait ses cheveux blonds jusque sur ses épaules. L'or qui s'en reflétait étincelait parfois dans ses yeux aux pupilles rondes telles deux lunes bleues dans un ciel blanc. Son teint était pâle, ses lèvres couleur de souris, même si la rondeur de ses joues et l'éclat de ses dents démentaient une malnutrition, car telle était sa nature ; pouvant passer, dans un jet de pierre, d'une vigueur outrageante à l'abattement d'un cheval après une vie de galop. De fait, en cet instant, l'ensemble de son être perdait tant de lumière que l'on ressentait de l'effroi dans l'air.

L'enfant avait été trouvé tout juste né, dans le poulailler de la grande cour, alors que le prince Enguerrand sortait du ventre de sa mère la Comtesse. La Maitresse des lieux l'avait pris comme un présage et ordonné que l'enfant trouvé devienne le compagnon de jeu de son fils.

Les deux garçons avaient le même âge mais pas les mêmes privilèges, ni le même sang. Pourtant, malgré la morbidité qui, en cet instant, le transfigurait, il se dégageait de Galin un si grand mystère et une profondeur, dont l'immensité résonnait sans cesse au travers de ses yeux, qu'on n'aurait pu, en regard du petit Enguerrand aux boucles brunes, aux épaules comme arrondies par la charrue et pourvu d'une gourmandise trouble, deviner duquel des deux était le tenant du trône.

Ce soir-là, tout le château bruissait d'un retour de l'Ost à la guerre des loups. Dans la grande salle du Donjon, des troncs de peupliers flambaient en craquant dans l'âtre aux bancs de pierre, les armoiries peintes sur les coffrages du plafond s'animaient, les ombres des convives dansaient sur la grande tapisserie à la scène de chasse. Le banquet avait été repoussé mais des mets et boissons épicées étaient à disposition sur les tables à tréteaux. Affalés sur des bancs, des chevaliers enlevaient eux même des plaques de leur armure, tandis qu'à l'ombre de paravents, la Comtesse et ses conseillers débattaient des évènements de la journée

Tout contre l'âtre, sur d'épais tapis écarlates et mauves, étaient rassemblés les enfants de la maisonnée. Les filles tenaient des poupées de chiffons, les garçons de petits personnages de bois sculptés, soldats et chevaux, tous jouaient les batailles. Amélia, la sœur du Prince, couvait d'un regard doux Galin. Elle avait sept ans et cet enfant de « compagnie » l'intriguait tout autant qu'il l'agaçait. Sa présence ouvrait des portes et des pensées sur les gens du commun tandis que son mélange de timidité et d'hardiesse donnait envie de ne jamais le quitter. Sa cousine du même âge, Furia, avait un avis semblable, surtout parce que Galin était le seul à oser se bagarrer avec elle. Ce qui semblait indigne pour ses cousins était un honneur et une joie pour l'enfant perdu.

Les deux filles riaient d'un mot du Prince quand celui-ci posa un regard inquiet sur Galin. Le garçon baissait les yeux afin de cacher sa sombre mélancolie, son corps fut parcouru de frissons. Amélia ne comprenait pas, qu'elle était cette sensation de froid ? Le Prince, lui, la connaissait, cette ombre qui flottait sur les yeux de son

compagnon. Cela formait comme un lac sans fond. Celui, dans lequel Galin se réfugiait, tel le fœtus lové au ventre de sa mère. Enguerrand sentit l'obscurité les entourer, comme si, d'un seul coup, ils se retrouvaient tous deux à la nuit, au cœur de la forêt des loups.

C'était l'heure.

Ergonde, la matrone et responsable du garçon de compagnie, se présenta dans la grande salle pour s'enquérir de lui. Il était temps de se laver et changer, puis d'aller se coucher aux écuries. D'autres enfants du commun y étaient déjà, on ne pouvait les faire languir. Ergonde n'osant entrer plus avant, une dame d'honneur était venue relever Galin pour l'accompagner à la porte. Enguerrand s'était dressé pour marcher vers les adultes et se plaindre.

- Pourquoi Galin ne reste pas dîner avec nous ?

Amélia aussi s'était levée, rejoignant son frère sous la robe de leur mère. La Comtesse s'amusa un instant de la remarque de son héritier, mais une négation énergique du visage de la matrone l'avait renvoyée aux soucis politiques qui l'occupaient.

- Il n'est point encore ton écuyer, les roturiers ne peuvent rester avec nous pour les choses domestiques.

Galín était un trouvé, un enfant abandonné. La Comtesse en avait fait le compagnon de jeu de son fils et, pour cela, la maisonnée le détestait.

Nombre de palefreniers, cuisiniers, chaudronniers, filles de chambrée ou soldats avaient des enfants aussi jeunes. Pourtant, aucun n'avait été choisi pour passer des journées dans de beaux habits et suivre des leçons de chevalerie, de chasse et de lutte, de lecture, d'écriture et d'histoire. Sans doute, à partir de ses dix ans, pourrait-il devenir varlet du Prince, mais, en aucun cas, Page, comme seuls les nobles et certains fils de soldats de haute vertu, en avaient l'octroi. S'il faisait clerc, on l'enverrait s'occuper d'une école, ou assister un bailli dans un des villages du Comté, tout comme il pourrait rester au château et tenir la comptabilité seigneuriale pour l'armée ou les foins. Mais, si, par miracle, il devenait Page, la vie d'écuyer ou de conseiller lui serait promise. Et encore, à condition de rester dans la grâce du Prince.

Celui-ci allait se lasser de Galin pour demander un cousin ou nobliaux ami en compagnon de joute et de chasse. La Comtesse savait tout cela. Elle avait prononcé ce titre d'écuyer pour satisfaire et calmer son fils. Sans savoir qu'elle agissait avec la pire des cruautés.

Un mot, parfois, fait basculer le destin d'un enfant.

- Allez bouge, fils de truie !

Ergonde poussait Galin à coups de pieds dans les couloirs du château, essayant de l'envoyer bouler dans les escaliers à vis, le claquant de sa grosse main sur le dos du crâne. En premier lieu, elle le mena à la blanchisserie, où sa chemise de lin, ses hauts de chausses et bottes de peau lui furent ôtées, pour être brossées et rangées jusqu'au lendemain. Il enfila sa robe de bure et fila dans un coin de mur, pour s'accroupir et se couvrir la tête des avant-bras. Les filles du linge avaient les mains rouges et gonflées d'avoir trempées dans l'eau trop chaude ou glacée. Un peu inquiètes, elles guettaient le moment de la correction. D'autant que, ce soir, la grosse Ergonde bouillonnait comme un ogre. Ses poings serrés contre ses hanches, elle éructait :

- Mes filles, vous auriez entendu la Comtesse ! Vous auriez entendu la Comtesse !

Ergonde grognait et sifflait de colère, regardant en tous sens. Galin leva à peine le regard, sachant où se trouvait le fagot de joncs vert qui servait à le fouetter sans trop le marquer. Mais ce n'était pas assez pour la matrone. Elle alla sur une cuve de bois et en sortit un linge trempé qu'elle laissa goutter.

- Il n'est pas encore écuyer, qu'elle a dit ! Rendez-vous compte ! Ce morveux qui n'est même pas de la maisonnée, va bientôt toutes et tous nous ordonner ?

Tandis qu'elle faisait tourner le torchon vers le bas, elle s'approcha de l'enfant. Galin sentit les gouttes chaudes, juste avant la cuisante claque. Un éclair traversa sa tête ; la douleur fut si prompte et terrible qu'il sentit son cœur se fendre comme une pierre. Il se recroquevilla, elle continua de le frapper, l'eau giclait, le linge claquait sur sa tempe, sa nuque, un coup au flanc l'étouffa. Ergonde était en furie et s'acharnait en criant ;

- Saleté de perdu ! Tu vas te rompre ou te plier et notre Prince te jettera et te changera, tu vas voir !

C'était arrivé, l'été précédent. Les garçons d'un cocher l'avaient tant cogné à coups de buches que son coude s'était brisé. Galin avait dit au Prince qu'un poulain lui avait donné un coup de sabot aux écuries où il dormait. C'était son lieu de vie, en temps normal. Mis à part les fois où Ergonde, son mari ou un de ses amants trop soulé, en rage et haine, tentait de le punir un peu plus. Le coude du garçon s'était vite rétabli, on a les os durs à cinq ans. Les os, la peau et l'âme.

Alors que Galin était sur le point de s'évanouir, Ergonde glissa sur une flaque savonneuse et chuta sur ses grosses fesses, déchainant les rires des filles et d'un apprenti cuisinier qui venait d'arriver. Galin rampa derrière une cuve, son dos lui cuisait, son estomac lui disait de vomir et il sentait son oreille pleurer quelque chose de chaud sans savoir si c'était du sang ou du jus de cervelle.

- Cessez vos rires, s'enragea la matrone, tendant la main vers l'apprenti ; Aide-moi morveux, ou je te fais mettre à la porcherie.

Le garçon avait treize ans et s'appelait Vison. Il ferma vite sa bouche et aida Ergonde à se relever. En bougonnant, elle s'approcha, se pencha et attrapa Galin par l'arrière de sa robe pour le sortir de derrière son abri.

- Tu vas voir !

Le serrant tel un chaton par la peau du dos, elle le mena hors de la buanderie, traversa une cour blanchie de neige et entra par une voute dans les réserves de légumes. Galin gémit, imaginant qu'il allait encore devoir dormir à la salle des viandes et poissons, une cave glacée et humide sise juste dessous.

D'un autre côté, le froid commençait à l'engourdir, anesthésiant les hématomes qui recouvraient sa peau. Qu'il dorme ou qu'il meurt, mais qu'on le laisse tranquille. La matrone le mena aux cuisines, faites d'une succession de salles aux plafonds de pierres voutés et noircis de fumée. Une cinquantaine de filles à l'écaillage, garçons à la découpe du gibier, cuisiniers et femmes aux épluchures y œuvraient dans la fumée et les ordres, les chants et la chaleur, les odeurs d'ails et le grésillement de la graisse brûlée. Une demi-douzaine d'âtres et autant de fours de pierre ou de brasier

couvert de grilles servaient aux cuissons. Dans une petite pièce, ouverte sur un des côtés, étaient attablés des soldats et manants à boire de la bière. Ergonde posa brutalement Galin, comme un sac de patates entre les pichets. Il n'osa bouger, restant recroquevillé. Un homme à la barbe grasse posa son bol de bière en demandant.

- Qu'y a-t-il encore avec ce maudit ? Tu veux nous le servir à manger ?

- Le perdu m'a fait chuter dans la buanderie, et sous le rire des filles de la Germinette, en plus !

Sans prévenir, elle plaqua brutalement sa main sur le visage de Galin, le compressant sur le bois qui sentait l'oignon et les épices de vin. Il poussa un gémissement, voyant dans le même temps le visage de l'homme se tordre de méchanceté. Mais ce n'était pas à son encontre.

- Je suis Maître-chien, pas Maître d'étude, tu n'as qu'à le mener à la rivière des loups, qu'on en finisse.

- Tu sais que s'il lui arrive malheur...

- Que me veux, alors ?

- Donne-moi les clés du chenil, le petit doit dormir, la Comtesse l'a dit.

- C'est cela ? Tu es une mauvaise folle, mais tiens.

Il lui lança un cercle de fer où s'accrochaient de grandes clés noires.

Ergonde s'en saisit. Au moment de partir, un soldat à la table attrapa le garçon par l'oreille.

- Attends, je ne l'ai jamais vu. C'est donc lui ?

Il le força à tourner la tête. Galin le fixait, ses yeux embués de larmes. L'homme avait le visage rendu écarlate par la boisson et la vie passée sur les murailles fouettées de vents glacés. Il tira la robe de bure découvrant l'épaule droite de l'enfant, s'y incrustait une tache de naissance rouge sang qui ressemblait vaguement à une orchidée. Il murmura ;

- La Marque du Diable. Saleté !

- Profite, lui dit Ergonde, dans moins de six printemps, il t'enverra te faire tuer chez les loups, ou bien ramasser sa merde dans les bois. La Comtesse veut en faire un écuyer !

La face du soldat blémit, il ne put se retenir de décocher une gifle à Galin, faisant griffer et saigner son nez sur la table. Le maître-chien s'écria :

- Ne l'abîme pas, malheureux, il est sous notre garde !

Ergonde le souleva.

- Je l'emmène.

- Et son diner ?

- Quand tu iras nourrir les chiens.

- Demain à l'aube, alors. Il fait trop froid ce soir, je ne bouge plus d'ici avant la rosée.

- Tu le ramèneras aux linges, on le lavera. Et cette fois, je froterai sa Marque du Diable à la brosse de fer.

Elle le disait dans un rictus de cruauté, mais Galin, bien que redoutant l'eau froide et les coups de brosse, ne songeait plus qu'au présent. Au chenil, à la réserve où avec les porcs, bientôt il serait seul, plongerait dans l'eau noire du lac, tout au fond de son âme, et dormirait.

Ils traversèrent la cuisine puis elle le lâcha au sol et le poussa dans la grande cour. Les torches grésillaient sous le vent et les flambeaux enferrés sur les remparts avaient cette lumière particulière des nuits d'hiver, intense et habitée. Partout, la valetaille se pressait, les soldats, chevaliers et hommes d'armes finissaient de défaire chariots et montures. Les chevaux hennissaient, menés à la longe pour être rentrés. Quelques écuyers s'attardaient prêts de grandes tablées sur tréteaux où des servants dépeçaient les loups aux plus belles peaux. Galin avançait pieds nus dans la neige épaisse, oubliant le froid, les yeux fascinés par la montagne de corps décharnés, ensanglantés. Des bêtes tuées par dizaine et ramenées au château. Une couverture de mouche faisait vibrer leur peau, émettant un bourdonnement rageur. Des chiens aboyaient.

La grille du chenil était ouverte, elle menait sous une voute sombre dans un rempart, le sol de terre descendant abruptement et se séparant vers plusieurs salles. Ergonde attrapa une torche et fit avancer l'enfant dans la nuit du sous-sol pierreux. Ils marchèrent au plus profond, à l'opposé de l'endroit où l'on s'occupait des chiens

pour la chasse au gibier. L'odeur était infecte, des selles, de la viande crue et moisie, de la pisse rance, la paille au sol était un magma de pourriture. Il semblait à Galin que la vermine y grouillait, lui faisant faire des petits bonds craintifs. Ils approchaient des cages aux chiens de guerre. Des monstres que l'on couvrait d'armures et de pointes, des Matin de Naples, des Molosses au dos zébré de cicatrices. Ils hurlaient et aboyaient, comme possédés. Galin ne comprenait pas pourquoi, l'endroit, d'habitude était calme à cette heure de la nuit. Certains hurlaient à la mort, d'autres jappaient, énervés ou effrayés. Les cages bruissaient de mouvements, l'odeur gonflant d'acidité et de peur. Ergonde chercha à se repérer, prenant un tunnel où les grandes prisons de fer étaient vides, sauf une, tout au bout. Les aboiements s'étouffèrent, l'eau gouttait du plafond, glacée, tranchante comme du verre et l'odeur était toute autre : sauvage et intense. La matrone trouva ce qu'elle cherchait, elle poussa le garçon dans l'avant dernière cage et tira la porte pour la verrouiller en disant.

- Tu mangeras demain, comme les chiens.

Peu lui souciait. Habitué aux brimades et manquements, il profitait de ses journées avec le Prince pour s'empiffrer et boire à l'avance. Non, ce qui faisait trembler son corps était ailleurs, dans une obscurité quasi opaque, sur sa droite. Il sentit leur haleine et se figea, comme emprisonné par l'odeur. Effluves de sang et de forêt, de dépouilles rongées par les vers, de moisissures d'arbres et de feuilles dans lesquelles ils aimaient se rouler, puis il les entendit grogner. Longuement, telle une arme lente qui avance, flaire et dévore. Comme seuls les loups savent le faire.

Ils devaient être trois, dans la cage collée à la sienne. Malgré la séparation de fer, l'enfant était terrorisé. D'un coup, leurs yeux brillèrent dans les reflets du feu de la torche d'Ergonde, en même temps que leurs crocs, ils s'avancèrent pour le voir. Galin avait l'impression que, s'ils le désiraient, ils pouvaient détruire les barreaux, le tourmenter et le tuer.

Après un gloussement de plaisir face à la terreur du petit, Ergonde était repartie. Une torche goudronnée frémissait à trente mètres, donnant un éclat de caveau à

l'humidité des murs. Plus loin, les chiens, que l'odeur des loups rendait fous, continuaient de geindre et d'aboyer. Les loups l'observaient, le froid le secouait par saccades, Galin se recula dans un coin, ayant l'impression que leurs yeux se collaient à sa peau. Il pouvait sentir leur souffle putride et chaud, dans ses narines, sur sa langue, jusque dans son ventre, mais aussi sur le dos de ses mains, ses joues qui, malgré la fraîcheur brutale de l'hiver, lui semblaient brûler tel le charbon dans une forge. Il s'accroupit, tentant de calmer ses tremblements, saisissant ses genoux de ses bras serrés et y plongea la tête, pour fermer les yeux et pleurer en hoquetant de frayeur. Il pleurait de sa propre volonté, comme pour chasser au plus vite les peines et douleurs que cela lui provoquait, comme si le fait de s'infliger ce désespoir, cette torsion dans son ventre, cet écrasement de son cœur, pouvait réveiller sa rage, ou l'épuiser de tourments, le vider de quelque chose, le libérer.

Venant de l'autre cage, un glapissement lui fit dresser la tête. Un des loups se tourna, puis revint fixer ses yeux jaunes sur lui. L'enfant aperçut la petite bête entre ses pattes arrière. Un louveteau s'avancait, curieux, pour l'observer. Sa mère, se pencha pour le lécher, et Galin n'eut plus peur. Au contraire, il fut encore plus accablé et triste, il voulait être dans l'autre cage, avec ce petit loup, qu'on lèche et qu'on rassure.

Il voulait une mère, la sienne, ou avec des crocs, n'importe laquelle.

Il n'avait que six ans.

La nuit avançait et il faisait froid à mourir. Les loups s'étaient regroupés pour se tenir chaud, la mère devant forcer le petit à les accompagner. Galin fut tenté de s'allonger à son tour, mais tout son corps était meurtri, glacé, et sa peau si douloureuse, qu'il ne pouvait bouger sans gémir. Il se força à fermer les yeux, laissant ses dents s'entrechoquer. Il sombrait. Ce ne fut que beaucoup plus tard, au plus profond de la nuit, qu'il sentit sa présence. Son corps était couvert de sueur qui de chaude devenait froide, et tremblait, transpercé par ses os devenus glace. La douleur du froid était compensée par les sursauts de fièvre, ses dents claquaient à la vitesse de castagnettes, il pleurait de tout et de rien, hoquetant. L'homme était sous la torche, à quelques trente mètres. Roide et silencieux. Couvert de son armure

d'argent, sa barbe dorée, tout comme ses longs cheveux, l'épée d'acier au côté, il brillait telle une statue de feu blanc.

Le chevalier apparaissait parfois dans le cœur de ces nuits difficiles pour rester à la portée des yeux de l'enfant. Toujours silencieux. Cela le confortait, mais pas cette nuit. Rien ne retenait ses larmes et les tremblements qui les accompagnaient. Il voulait une mère, qu'elle soit dans les ténèbres du lac glacé ou dans la morsure d'une louve, il la rejoindrait cette nuit. Il toussa longuement, crachant de l'eau visqueuse sur son menton. Un moment, Galin sentit les loups s'inquiéter, gratter le sol et se mettre à pousser des gémissements lugubres. L'enfant avait la sensation que l'air s'enflammait, mais d'un feu froid, dans ses poumons. Il savait que sa peau était blanche, presque transparente et que son sang, dessous, s'était solidifié, tant son cœur pesait lourd. Il ne respirait presque plus, afin de ne plus sentir ces stalactites de glaces picorer sa gorge. Tout devint noir et froid comme la pierre qu'il venait de saisir tout au fond du lac. Il sombrait, il serra les doigts et sentit la pierre se muer en une fine main, chaude et douce, il s'entendait tousser, gémir, mais tout allait bien. Enfin.

Entre les murs du haut donjon, l'obscurité pesait sur les yeux et la peau. L'enfant avait réveillé sa servante pour qu'elle allume une torche et la mène jusque dans la grande cour. De là, elles s'étaient rendues aux écuries, secouer quelques garçons et filles endormies dans la paille à la chaleur des chevaux. Puis, précipitamment, elles étaient remontées dans les logis seigneuriaux jusqu'à la chambre du Prince. Après avoir chuchoté en pleurant dans ses mains, elle avait suscité son inquiétude et sa conscience. Tous deux avaient traversé le large couloir aux tapis épais pour rejoindre la porte encadrée de tentures frappée de la Miséricorde. La chambre de la Comtesse. Voyant les deux enfants accompagnés de leurs servantes, un garde se leva de son tabouret. Une des demoiselles lui expliqua ;

- Ils veulent parler à leur mère, c'est urgent.

Les petits yeux du frère et de la sœur flambaient de détermination. Le garde frappa à l'épaisse porte, trois coups légers. Tout contre le bois, juste derrière, dormait sur un matelas de plume, Guenièvre, la principale dame de la Comtesse. Elle se leva

et entrebâilla l'huis pour s'enquérir de cette visite tardive. Ils refusèrent de lui en référer, mandant leur mère seule. Guenièvre demanda quelques minutes et referma la porte. Elle réapparut au bout d'un instant. Dressée dans son dos, la Comtesse se montra. La pâleur de sa peau se reflétait sous le feu de la torche telle une lune dans un ciel d'hiver. Sa voix vibra d'inquiétude ;

- Qu'y a t-il ? L'un de vous se sent il faible ? Fiévreux ?

Amélia prit une grande inspiration, avant de lâcher d'une traite :

- Galin n'est plus aux écuries, il court un grand danger.

La Dame de Fleuve Roy mit un moment à comprendre. Elle aurait voulu leur dire que ce n'était qu'un valet, qu'il serait remplacé, d'autant que les sentiments de ses enfants envers ce « perdu » ne lui convenaient pas. Son cœur se fendit légèrement, l'instinct du ventre fit parler sa force. Elle sentit l'âcreté du sang remonter dans sa gorge, l'étouffant presque, baignant son âme à la fois de chaleur et de peur, et demanda :

- Qu'en sais-tu ma fille ?

- J'y suis allée, nous avons regardé avec Ivelyne, nul ne l'a vu de la soirée.

- Il doit être au lit chez sa matrone, tu sais que ça arrive.

Mais elle n'y croyait pas. Tous au château connaissait la cruauté d'Ergonde, depuis qu'un enfant avait manqué mourir de dolence alors qu'elle le forçait à balayer la grande cour un après-midi de canicule.

- Très bien, rajouta-t-elle ; il fallait bien que cela cesse un jour.

- Allons lui demander, osa le Prince, s'avançant d'un pas.

- C'est hors de question.

Se tournant vers le garde, elle ordonna ;

- Mandez le sergent et ses hommes, qu'on retrouve le garçon ! S'il est vivant, menez-le aux appartements du Prince. De ce jour, il dormira devant sa porte et servira ses repas. Nous en ferons son Page. S'il n'est plus, que le sergent tranche la gorge d'Ergonde, mais qu'on n'en dise rien. Vous mènerez son corps aux brochets de la douve. Etes-vous satisfait mes enfants ?

Ayant vu le feu du Dragon animer les yeux de leur mère, ils ne pouvaient plus dire mot. Les deux petites têtes s'inclinèrent devant l'huis qui se refermait.

Juste avant de claquer, son visage spectral réapparut. Deux javelines pointaient en place de ses yeux, droit sur la jeune fille qui accompagnait Amélia.

- Ivelyne, il faudra qu'on parle toutes les deux.

Voyant l'air terrifié et teinté d'incompréhension de la servante, la Comtesse comprit qu'elle n'en tirerait rien. Amélia se mordait les lèvres, essayant de garder un regard neutre. Pourvu que sa mère ne lui demande pas la façon dont elle avait appris la disparition de Galin. Comment lui expliquer qu'un grand chevalier en armure argentée, à la barbe et aux cheveux d'or, avait réussi à passer au-dessus de sa demoiselle sans la réveiller, jusqu'à son petit lit, pour lui chuchoter d'agir avec diligence ?

La Comtesse tourna ses longs cheveux noirs et la porte claqua.

Le plaisir d'aller à la peur

Près de deux cent livres de cuir, d'acier, de soie rouge et de plumes pesaient sur nos chevaux, la longue lance de frêne calée sur l'étrier, en équilibre vers le ciel pluvieux, l'oriflamme de gueule et d'argent claquant au vent, le gantelet serré sur la poigne de l'écu, positionné de trois-quarts, afin que nos ennemis voient les armes et la maison pour lesquelles chacun d'entre nous était prêt à mourir.

Cinq cent écuyers et chevaliers de l'Ost du roi de France se pressaient sur la plaine d'Azincourt. Dix rangs de cinquante lances, coupées en deux charges trépi gnantes. Je me trouvais dans la seconde vague, mêlé dans l'acier, le frottement des croupes, les renâclements des bêtes, grognements des hommes, certains priaient, d'autres riaient. Tous ces sons, ces cliquetis résonnaient sourdement sous mon heaume, dont je sentais la froideur de l'acier sur mon nez. Quasiment aveugle, pourtant, quelque chose de grand me faisait respirer librement, une sorte de brouillard nerveux qui nous reliait tous, dans lequel la grandeur de la gloire et l'appel de l'honneur mettaient à bas le froid et l'attente, illuminant de lumière divine le sang de nos veines. Affuté, plus vivant que jamais, plus proche de tuer, de vaincre et de défendre, plus proche de mourir, l'épée brandie, le cœur vaillant, face à aussi noble combattant.

J'étais formé depuis l'enfance. A combattre, à tuer, à encaisser, à braver !, à attaquer !, ne jamais reculer. J'étais formé à mourir, aussi. Je désirais vaincre, je désirais mourir, l'un ne comptait pas plus que l'autre. Seule l'exaltation de l'honneur, la défense de mon nom, de celui de ma dame, de mon seigneur lige, guidait mes combats, la raison pour laquelle j'étais séant. Dès le duel engagé, la bataille commandée, je me trouvais dans l'extase et la fierté, la bravoure et, surtout, dans la main de Dieu. Lui-seul décidait. Vivre, ou mourir, alors que la gloire était promise, n'avait plus d'importance.

Souvent, j'avais imaginé tel ou tel preux chevalier, suite à un défi ou une passe d'arme touchant à l'honneur, réussir à me feinter et enfoncer son épée proche de mon

cœur. J'imaginai l'enivrante douleur, la lumière qui viendrait, les mots désolés de mon adversaire, le sang chaud et soyeux sur mes vêtements, et ma propre humilité, parce que Dieu me voulait en ses cieux, encore jeune et vigoureux, sans aucune tache ni regrets. Pensant cela, je me disais : oui, pour la feinte mortelle, mais après que je me sois bien battu, que j'ai paré et frappé, cogné et forcé, roué, blessé, tenté de trancher ou d'ouvrir la chair, avec toute ma hargne et toute ma foi.

Car, c'était aussi là tout ce qui nous faisait frémir : le plaisir d'aller à la peur, comme nous disions.

La pluie tintinnabulait sur le métal et emplissait les sillons qui montaient vers l'ennemi. Les chevaux piaffaient, renâclaient, tentaient de mordre leur voisin, de la buée blanche sifflait des naseaux, s'échappait des grilles des heaumes fermés ; tous gardaient le cri de guerre qui, dans les ventres, qui, dans les poitrines, prêt à rugir.

Une sombre plainte sortit des trompes de nos hérauts et les trois cent chevaliers formant la première garde, s'ébranlèrent devant nous, m'exposant soudain à la lumière pâle de ce milieu de journée et au noir de l'herbe ravagée qui se déroulait dans leur fuite. Du trot, ils passèrent au galop, les visières claquèrent, les lances s'abaissèrent. J'entendais le roulement des sabots sur la terre détrempée puis, venant d'un des bataillons Anglais sur la droite, résonna le pincement d'une grande harpe. Un étendard de plomb claqua sur le ciel tandis que l'air vibrait d'un immense essaim de frelons.

Après le grondement, l'obscurcissement du ciel- tout cela ne dura qu'une seconde – les pointes d'acier se fichèrent dans les plastrons, les heaumes, le col des chevaux, les gorgerons et les poitrails dans des craquements terrifiant, aussitôt mêlé de cris, hurlements et de hennissements furieux.

Certaines flèches s'enfoncèrent jusqu'au deux tiers devant notre ligne, elles étaient longues, blanches et puissantes. Mais le plus gros ravagea la meute des preux

chevaliers qui s'étaient élancés devant nous. Nos montures se cabrèrent, affolés par les sons de mort et l'odeur du sang chaud. Ces bêtes étaient enragées par la guerre. Les trompes mugirent à nouveau et j'éperonnais Corbières en abaissant ma visière.

Toute l'armure se mit à trembler sur mon corps, je n'y voyais pratiquement rien, la fente de mon heaume sautant devant mes yeux. Nos chevaux galopèrent lourdement, de plus en plus vite, plusieurs tonnes de fer, de chairs et de muscles que nulle ligne de piétons ne pourrait stopper. Nous y étions, fous et furieux, inconscients, plongeant vers la mort.

Les soldats anglais devaient se trouver éparpillés par notre avant garde, j'essayais de les distinguer dans le fracas de notre avancée, car ne nous formions plus qu'une charge de deux cent nobles serrés les uns contre les autres. Bêtes contre bête, mon bouclier cognant contre celui du comte d'Heurville, un gamin de seize ans bâti comme un chêne dont je sentais le sourire déborder de sa visière de fer.

Dans les tressauts de mon rectangle de vision, je ne vis d'abord que cadavres de chevaux, armures concassées, capes déchirées et lances brisées. Trois cent chevaliers terrassés, anéantis, un tapis de fer et de chair, crevé de tiges blanches par-dessus lequel les sabots de nos montures bondirent, tentant d'éviter les mortels et glissants boucliers. Je ne contrôlais plus Corbières, agrippé à mes rênes, les quatre mètres de ma lance coincés sous mon bras, parallèles aux cents autres vibrants à mes côtés, prête à déchirer les ventres anglais dont je commençais à percevoir la masse. Leurs oriflammes dansants par-dessus les factions ramassées, leurs piques descendants lentement vers nos poitrails. Encore une trentaine de galops et cela serait le choc.

Il y eut de nouveau cette étrange son de harpe, vibrant de la colline de droite jusqu'à celle de gauche, puis le souffle fort d'un frelon de la taille d'un dragon et le soleil se couvrit de larmes noires.

J'eus l'impression de me vider de ma chair, de n'être plus qu'un courant d'air froid au sein de mon armure. Le bruit, effroyable, nous tomba dessus. D'abord sifflant puis se répercutant en multitudes de percussions sur les plastrons de mes compagnons, de déchirements dans la chair de nos chevaux, dans l'écho des râles et des hennissements effrayés. Une flèche traversa mon heaume pour griffer le coin de mon œil droit et m'arracher l'oreille. Corbières, sans doute touché à la croupe, gémit de douleur et boula vers l'avant, poussé par les montures folles qui suivaient et les emportant dans une avalanche d'armure et de cavaliers.

Je m'écrasais dans la boue, sentis des sabots ripper sur mon ventre en déformant l'acier, mon coude se retourna, brisé par le bouclier, que je tirais de mon autre main, par-dessus ma poitrine et mon casque pour me sauver. Car la nuit et le chant des cordes revenaient, couvrant l'Ost de pointes acérées, la terre d'un sang de boue. Les armes de ma maison se percèrent d'impacts, dont l'un cloua ma main sur le dernier mot de notre devise, m'enfonçant un peu plus dans la boue. C'était comme de recevoir des javelines jetées du haut d'un nuage. Mes compagnons valdinguaient sur mon ciel, hurlant de rage et de douleur, l'armure piquée de flèches Galloises. J'entendis hennir une monture et tournais les yeux vers le côté droit de la fente de mon casque. Je la vis, dressée sur ses pattes arrière, son ombre me couvrit avant qu'elle ne pivote et ne m'écrase, la panse couverte d'épines blanches, pénétrant mes jointures, m'étouffant dans la boue, m'enterrant.

La douleur contre mon œil, le sang et la terre liquide dans ma bouche, la sensation de ne plus avoir de membres, tout cela fut remplacé par le besoin d'inspirer, la poitrine écrabouillée par une bête de plus de six cent livres. Sans doute, trois de mes côtes crevaient mes poumons et des lames de métal perçaient mes tripes. L'odeur de viscères et de merde brulaient mes sinus et mes yeux. Je pleurais et me vomissais sur le menton.

Puis me mis à tousser, tentant de faire siffler un peu d'air dans la charpie de ma poitrine, sentant le sang, retenu dans mon armure, baigner mon corps comme dans une cuve chaude, j'eus alors cette pensée : « Mon Dieu, je meurs ».

Je m'étais confessé à l'aube, nous avions été bénis par le vicaire du Roi. J'étais prêt, je n'avais pas de peur, au contraire, furieux de n'avoir pu tirer l'épée, troué des corps, ou forcé des boucliers.

J'allais mourir, trois fois vaincu.

Par manque d'humilité - qu'avions-nous à défier le Prince Noir à trois mille de plus ? Par honte - d'avoir été fauché par des flèches tirées d'archers en guenilles, et par la malignité d'un ennemi qui jouait la victoire avant l'honneur.

J'allais mourir, comme un renard sous les sabots de la chasse, comme un loup dans une trappe garni de pieux. Je puis, je ne voyais pas de lumière divine, parce que, avouons-le, j'allais mourir dans un jeu de lances et d'hommes. Enfin si, je vis la lumière, l'étincelle, dans mon agonie de plus en plus sordide, mais il ne s'agissait pas de Dieu, mais de mon esprit, de ma lucidité, qui me disait soudainement : mais quel con !

Rois du Monde

CHAPITRE

Quelle heure était-il ? Charlotte tourna son visage pour regarder son réveil ; presque une heure du matin, quelle agonie ! La nuit était noire derrière le voilage du rideau et seul le halo provenant des lampadaires en bas de l'immeuble plaquait l'ombre de sa fenêtre sur le plafond. Charlotte soupira, fixant le rectangle pâle de ses yeux grands-ouverts. Sa chambre était au cinquième étage dans une résidence perdue de l'Est de la France, entourée de bois dénudés et de terrain de foot couverts de givre. La Cité Mozart (tout le monde disait « la Cité Morback ») s'agrippait à la petite ville de Besach, connue pour son équipe de basket-ball féminine et pour sa froide humidité remontant de la rivière aux flots tortueux et bruns qui traversait la bourgade. Cette rivière était si déprimante qu'elle donnait envie aux gens qui s'y étaient noyés de se pendre.

Charlotte ruminait à cause d'un devoir maison qu'elle aurait dû faire depuis deux semaines, et qu'elle devait rendre le lendemain. Mais elle s'y était mise trop tard, et n'avait rien compris aux problèmes d'équation. Elle allait se prendre une convocation et sa mère allait encore souffler en disant « Mais qu'est-ce que j'ai fait au Bon Dieu ? ».

« C'est bon, pense à autre chose. » Mais le robinet de la déprime était grand ouvert et elle se souvint que, demain, pour la troisième fois cette semaine, elle remettrait son jean noir, sa veste de l'année dernière, et ses baskets Nike qu'elle se trimballait depuis dix mois. Elle savait, quand la sonnerie du collège retentissait le matin, que les regards des autres filles la détaillaient comme une clocharde.

Il n'y avait que Sté et Lilas pour la fréquenter, les seules du lycée à ne pas avoir de bande. Une était championne d'échec fan des réseaux sociaux et l'autre, anorexique et gothique. Elles avaient en commun, avec Charlotte, d'être des « nouvelles ». Les deux semblaient avoir des problèmes, rentrées chez elle, et se scarifiaient. Charlotte pensait que c'était une manière de se rebeller. Elle se rendait compte, à présent, que c'était plutôt comme pleurer, ou se punir, ou se faire mal, là, pour ne plus avoir mal, ailleurs.

Elle allait grandir, devenir une vraie jeune fille, et pourtant, pas comme les filles dans les films, dans ses rêveries, ou dans les romances qu'elle avalait. Bientôt, elle allait avoir ses règles et resterait une pygmée toute sa vie, une petite grosse, comme disait les filles dans son dos, puis son visage se couvrira de boutons et, jamais, son père ne lui donnera de quoi se payer des fringues et des chaussures vraiment classes, puisque, pour lui, elle n'existait pas.

Elle repensa au devoir maison. Elle avait envie que le prof glisse sur une plaque de verglas demain matin, que sa maison, ou mieux, que le lycée brûle pendant la nuit, que la terre tremble et que la ville soit rasée.

Parfois, ça la calmait, de penser que demain était loin et qu'il pouvait se passer des tas de choses entre-temps, mais pas ce soir. Elle ne savait pas pourquoi, elle en avait marre. C'était ce qu'elle pensait ; « j'en ai marre ! Putain ! J'en ai marre, marre, marre ! ».

Charlotte se tourna sur le côté en serrant les poings. Elle ferma les yeux et des larmes coulèrent du coin de ses paupières sur son oreiller.

CHAPITRE

Quelqu'un, ou quelque chose, venait de cogner contre le mur, elle ouvrit les yeux, sa chambre se peignait de rouge. Elle se redressa, morte de peur, et regarda vers la porte entrouverte. Elle pouvait entendre les ronflements de sa mère mais tout semblait calme dans l'appartement. Elle tourna alors son visage vers la fenêtre.

Des lumières rouges et vertes clignotaient derrière le rideau, comme une fête foraine dans la plaine. Elle se leva, intriguée, fascinée, et s'approcha. Il ne s'agissait pas des lumières d'une fête mais d'une sorte de véhicule planant devant sa fenêtre. Charlotte écarta le rideau, comment était-ce possible, on était au cinquième étage ? Cela ressemblait à ces voitures de milliardaires, Ferrari, Lamborghini, aux lignes profilées, sauf qu'il n'y avait pas de roues, le dessous était plat. L'engin flottait dans la nuit, presque au bord de sa fenêtre et semblait vide. Charlotte n'en croyait pas ses yeux, elle avait peur et, en même temps, craignait que la voiture volante ne disparaisse. Elle se pinça discrètement la cuisse et regarda vers l'intérieur. Il y avait une banquette jaune devant un tableau de bord, une sorte de volant coupé en deux et, derrière, une grosse bulle de verre était emplie de câbles lumineux et clignotant. L'appareil était bel et bien inoccupé.

Charlotte ouvrit doucement la fenêtre, un vent glacé mordit son visage et provoqua la chair de poule sur ses bras. Elle fit un bond en arrière, la portière de l'engin était en train de s'ouvrir vers le haut, comme une aile de papillon, alors que le véhicule émettait des petites mélodies de téléphone et se calait sur le bas de la fenêtre, comme pour l'inviter à grimper. Le vaisseau était à présent immobile,

semblant relié par des câbles invisibles au mur de l'immeuble. Charlotte regarda de tous côtés, et même, au-dessus d'elle, le monde était empli de silence et de solitude, de froid, d'humidité et de noirceur. En bas, le halo jaune des lampadaires sur la dalle déserte lui envoya des frissons de dégoût. La lumière rouge à l'intérieur semblait respirer, s'amenuisant et grossissant dans un rythme lent, Charlotte se pencha et toucha le bord de la portière. Tout était réel. Sur le tableau de bord, un écran rectangulaire diffusait des mouvements de planètes et, parfois, des photos d'adolescents. À un moment, son image apparut. On la voyait, son buste vêtu d'une sorte d'uniforme noir barré d'une diagonale argentée, avant que celle d'un beau jeune homme brun ne la remplace, dans le même uniforme. Tous les visages étaient très sérieux, comme investis d'une mission.

Elle ne songea pas à mettre un manteau mais enfila tout de même des chaussettes qui se trouvaient au pied de la fenêtre, elle avait trop peur qu'en tournant le dos, le vaisseau ne disparaisse. Il faisait froid dehors, mais elle sentait la chaleur monter de l'habitacle. Charlotte passa une jambe par-dessus la rambarde de sa fenêtre, appuyant ses fesses dessus, elle descendit lentement son pied et le posa sur le siège de cuir souple. Le vaisseau remonta alors très légèrement tandis que le volant se rétractait pour lui laisser la place. L'adolescente fit passer l'autre jambe et se glissa sur la banquette pour se mettre face au volant. Cette fois, elle était morte de frousse, elle tourna sa tête vers la fenêtre, se redressa, et attrapa la barre. Le vaisseau ne broncha pas. Elle pouvait ressortir, pourtant, elle se rassit, remarqua une ceinture de sécurité en haut de son épaule droite et s'en saisit. La porte papillon se mit à redescendre tout doucement en émettant une mélodie d'une dizaine de notes synthétiques. Charlotte attacha la ceinture à une sorte d'aimant, la portière émit un souffle en se fermant et le vaisseau commença à s'éloigner de l'immeuble. Elle voyait sa chambre de l'extérieur pour la première fois. Demain, sa mère allait crier, parce que la fenêtre était ouverte en plein hiver.

CHAPITRE

L'engin commença à partir vers l'avant, puis monta dans le ciel en faisant de grands cercles, comme dans un manège, imagina-t-elle en se pinçant à nouveau, mais le poignet cette fois. Elle se sentait en sécurité, excitée et pourtant apeurée. Et si elle ne revenait pas ?

Et alors ?, pensa-t-elle.

À présent, elle voyait les lumières de la ville, puis le vaisseau traversa un tapis de nuages effilochés en continuant de monter. Un monde d'étoiles pures l'entourait, elle regarda vers le bas, elle reconnaissait les contours des continents. Ce fut comme si son souffle se rapetissait, elle était dans l'espace infini et continuait de s'éloigner. Pour se rassurer, ses doigts pianotèrent sur la bande rectangulaire qui servait d'écran, elle pouvait regarder des films, des dessins animés, elle n'arrivait pas à retrouver les portraits des adolescents en uniforme. Elle enclencha une image en noir et blanc avec une belle femme blonde des années cinquante. Un homme moustachu lui parlait en anglais, elle pensa se rappeler de son nom, sa mère l'avait une fois prononcé : Clark Gabeule. Une musique de violoncelle gonfla dans l'habitacle, ronde, chaude et émouvante. Charlotte regarda à nouveau vers le bas, et cette fois, elle distingua la planète bleu, la terre, c'était si beau et effrayant qu'elle versa quelques larmes en serrant ses bras sur sa poitrine. Quand allait-elle arriver ? Y avait-il de quoi boire, manger, dans le vaisseau ? Elle chercha des caches, des ouvertures, mais ne trouva rien.

Tout d'un coup, des lumières multicolores apparurent dans le ciel, elles tournoyaient lentement tel un immense gyrophare. Elle approchait d'un grand vaisseau spatial qui avait la taille d'une ville. Elle commença à imaginer à quoi pouvait ressembler les extraterrestres, allait-on la mettre sur une table de dissection ? Ou bien l'enfermer dans un aquarium au milieu d'autres créatures de l'espace ? Mais, inconsciemment, c'était vers des aventures positives que ses pensées se dirigeaient, des compagnons du futur aussi mignons que le garçon brun sur la photo, des descendants des Pharaons, une planète en perdition qui avait besoin d'elle. Elle repensait sans cesse à cette image où on la voyait en uniforme, allait-elle sauver le monde ?

Le véhicule ralentit dans un tas de bruit de films de science-fiction pour se rapprocher du grand vaisseau. Une passerelle en forme de chenille vint se coller à la portière qui s'ouvrit dans une expiration pneumatique. Charlotte pensa aux soufflets des autobus, il ne manquait que les jets de fumée pour se croire dans Alien. Elle déclippa sa ceinture, rajusta son short de pyjama et sortit dans la passerelle. Une petite musique bizarre l'accompagnait, faite de sons de timbales et de claquement de fer, avec du pipeau, c'était doux et angoissant à la fois. Une voix douce se fit entendre ;

- Bienvenue Charlotte.

Elle ne s'y attendait pas et sentit sa poitrine se resserrer.

- Heu... Merci. Répondit-elle.

Il n'y eut pas d'autre annonce. Elle demanda ;

- Vous m'entendez ?

- Veuillez-vous diriger vers le bout de la passerelle.

Elle arriva dans une grande salle au sol couvert d'une épaisse moquette rouge. La forme de la pièce ressemblait à une grosse bulle écrasée, toute en verre, comme une tour de contrôle barrée d'un grand rideau blanc. Elle voyait une partie du vaisseau autour d'elle. Il était constitué de tas d'autres grandes bulles, certaines avec des forêts à l'intérieur, d'autres, une plage et la mer translucide et pâle, plus loin, un

flanc de montagne couvert de pins et, encore, des villes avec des tours futuristes, mais aucun mouvement, aucun personnages dans ces mondes à taille réel.

La musique cessa subitement, ce qui angossa Charlotte. Elle leva les yeux vers le plafond de verre, cherchant une éventuelle caméra, une présence.

- Ou-suis-je ? Qui êtes-vous ?

- Nous sommes là pour satisfaire vos désirs, on donne et on prend, on gagne et on perd.

- C'est un jeu ?

- C'est votre destin Charlotte.

- Mon destin ?

- Votre vie va changer. Selon votre désir. Mais seulement à travers votre personne, votre physique, votre intelligence. Plus grande, plus forte, plus noire, plus dure, plus bridée, plus oiseau, plus minérale, respirer dans l'eau, changer d'apparence, avoir les cheveux bleu, le nez d'un renard, courir tel un fauve, faire agir sa pensée. Nous vous changeons, et vous retournez vivre votre vie. Votre destin sera différent, en bien et en mal. Vous pourrez choisir ce que vous désirez mais, attention, vous payerez le prix. Toutes les nuits, vous payerez le prix. Le jour sera entre vos mains, la nuit entre les nôtres. Plus votre souhait sera puissant, plus vos nuits seront sombres. Pensez à un souhait, dès à présent, préparez-vous.

Charlotte aurait voulu dire ; devenir riche, très riche, mais cela ne semblait pas faire partie de la liste. Ainsi, elle pouvait avoir des pouvoirs ? Changer d'apparence ? Charlotte rêvait de faire du cinéma.

- Je vais changer quand ?

- Quand vous serez au laboratoire mais, d'abord, vous devrez survivre.

- Je pourrais avoir les yeux bleus ? Les dents bien droites, et blanches, je veux dire, les cheveux blonds, des taches de rousseurs, être très belle ?

- Vous pouvez vous restaurer dans la pièce sur votre gauche.

- C'est quoi cette histoire de survie ?

- Chaque chose en son temps. Il est temps de vous restaurer.

Charlotte passa le rideau pour tomber sur un immense buffet couvert de toutes sortes de nourritures. Cela allait du homard à la mayonnaise en passant par des

hamburgers, des Tacos, des Carbonaras, de la soupe chinoise, des frites, des pizzas, des ragoûts, et des dizaines de desserts et glaces. Il y avait même des bonbons et des barres chocolatées au caramel. Charlotte regretta soudain de ne pas avoir pris son portable, elle aurait pu faire des photos de ce spectacle de magie. Qui avait préparé tout cela ? Et puis, il y avait de quoi manger pour trente personne.

- Il y a quelqu'un sur ce vaisseau ? Demanda-t-elle.

- Vous êtes seule, il s'agit de votre transporteur.

- Mon transporteur ? Vers où ?

- Vers vos désirs. Mangez vite, nous arriverons bientôt et vous devez vous préparer.

- Me préparer ?

- Allez dans la salle sur votre gauche.

Charlotte se saisit d'un Cheeseburger, il était parfaitement chaud et moelleux. Elle mordit dedans, puis avala un verre de jus de pommes avant de se diriger vers un autre grand rideau de velours blanc. Elle passa au travers et découvrit une chambre avec un lit rond, des fauteuils et un piano debout installé en son centre. Le long du rideau, une tringle supportait des vêtements noirs et brillants à côté d'un mannequin vêtue d'une armure faites de plaques d'acier fins couverte d'une grande cape de fourrure blanche. Sur des portants, juste à côté, était placées une épée, un écu, une paire de gantelets ainsi que des petites arbalètes et de gros bracelets argentés armés de flechettes. Le mur du fond faisait comme un immense écran, on y voyait des forêts de sapins vibrer dans une tempête de neige. Charlotte fut prise de frissons, elle avait l'impression d'y être.

- Ecoutez attentivement jeune fille, dit la voix, vous allez devoir survivre, nous ne pouvons faire autrement. Pour commencer, vous devez vous habiller et enfiler cette armure, ensuite les armes. Les petites arbalètes se fixent sur les poignets, elles tirent vingt fléchettes chacune, votre amure vous protégera des morsures, mais vous devez vous entraîner à l'épée.

- À l'épée ? Les morsures ?

- Faites attention, des soldats voudront vous prendre, laissez-vous faire, ou vous mourrez. Mais protégez-vous des loups.

- Des loups ? C'est un jeu ?

- Le piano au milieu de la pièce est un clavier d'entraînement. Quand vous serez en arme, je vous indiquerai les manœuvres à suivre.

- Qui êtes-vous ? Répondez-moi.

- Vous serez larguée dans trente minutes. Que vous soyez prête, ou non.

- Larguée, mais où ? Au laboratoire ?

La petite musique au son de pipeaux se remit en route mais, cette fois, accompagnée de tambourins au rythme martial, comme pour un départ à la guerre. Charlotte fit un sourire incrédule en pensant « je rêve ! » et se rapprocha des vêtements. Ils semblaient à sa taille, il y avait même une magnifique paire de bottes fourrées recouverte d'écaille d'argent. Elle se saisit de l'épée, son tranchant était si aiguisé qu'il flambait dans la lumière. La voix résonna ;

- Vingt-neuf minutes. Quand vous aurez enfilé l'armure et les bottes, prenez l'écu. Glissez votre bras gauche dedans, lorsque vous pressez sur la lanière dans votre poing, le bouclier projette une chaleur infrarouge montant jusqu'à 800 degrés sur une distance d'un mètre, il empêchera les bêtes de vous approcher et vous permettra de fuir. Il vous servira pour votre survie dans la forêt, car la saison ne permettra pas aux soldats de vous trouver vite. La cape en fourrure se dédouble pour faire un couchage, elle aussi, produit de la chaleur mais pour le confort.

Charlotte reposa l'épée, enleva sa chemise de nuit et se para de l'uniforme avec la bande argentée qui partait en diagonale sur le buste. La coupe était parfaite, surtout la ceinture du pantalon qui montait en taille haute par-dessus son ventre rond. Elle enfila ses bottes, puis les pièces de l'armure qui se clippait par un système de puissants aimants et étaient d'une légèreté incroyable. Elle s'en couvrit les jambes, les bras et le torse, puis elle passa la cape sur ses épaules, qui se fixait sur les hanches afin de ne pas la gêner. Il y avait aussi les gants en partie recouverts de métal et munie d'un clapet dans la paume afin d'utiliser les arbalètes qu'elle encocha sur les plaques d'armures de ses avant-bras. De fins bracelets formés de fléchettes collées les unes aux autres s'ajoutaient autour du poignet et, dès l'enclenchement, une des flèches vint se mettre dans la rampe de l'arbalète tandis que la corde métallique se

tendait automatiquement. Le bouclier était rond, léger et avait la taille d'un couvercle de couscoussière. De plus, il pouvait glisser sur son avant-bras et laisser sa main gauche libre.

- Prenez l'épée, ordonna la voix.

La jeune fille s'en saisit. Aussitôt, la musique cessa et le piano joua une note pure et forte qui résonna dans toute la bulle. Les murs tout autour d'elle venaient de se transformer en écran, elle se trouvait au milieu d'une forêt battue par une tempête de neige, des combats faisaient rage autour d'elle. Puis ; un des écrans devint blanc et elle vit une reproduction de sa personne, l'épée à la main.

- Ecoutez bien la musique, chaque note de piano correspond à un mouvement d'épée, un tir d'arbalète, une protection de bouclier, ou un feu de bouclier. Regardez bien et répétez.

Une note aigue, et son personnage donnait un coup d'épée devant elle. Une note presque similaire lui montrait un autre coup, et une autre, plus grave, lui indiquait de lever son bouclier.

- Répétez, en musique.

Le piano rejoua, doucement, elle refit les gestes. Puis, une deuxième fois un peu plus vite, une troisième et quatrième, avant que ne se rajoutent de nouveaux mouvements. Elle donnait des coups en regardant l'écran. Petit à petit, son cerveau enregistrait les notes et son corps s'activait automatiquement. Certaines fois, elle devait fouetter l'air dans son dos, sans voir ce qu'elle frappait. Charlotte était encore lente mais, malgré ce rythme, la musique arrivait à former une étonnante et vivace mélodie. Les arbalètes se déclenchaient en serrant le poing sur la paume de l'épée, et elles se rechargeaient automatiquement de flèches plus petites que des crayons.

- Il reste dix minutes, annonça la voix, nous allons commencer les simulations. Enfilez le masque.

Une ouverture sur le piano fit apparaître un masque de ski au gros élastique noir. La vitre était fumée de jaune. Charlotte était essoufflée, mais elle s'en approcha et le posa sur son visage. Aussitôt, elle entendit des petits grésillements à l'intérieur de ses oreilles, puis une note de piano qui lui fit instinctivement lever son bouclier.

- Le masque est une aide au combat, il anticipe les mouvements de vos ennemis et transmet une musique et des notes vous donnant les informations pour les combattre, vous permettant de vous défendre de ce que vous ne voyez pas. Il y a des molettes sur les côtés, il permet aussi de voir la nuit et a d'autres fonctions qui ne vous concernent pas. Pour l'utilisation, vous posez une question à voix haute et il vous répond. Vous pouvez aussi changer l'instrument qui envoie les ordres de combats. Vous êtes en mode piano, mais vous pouvez passer en guitare, ou batterie, ou violon, trompette. Certains invités sont arrivés à mélanger les instruments et combattent sur des vrais morceaux de musique.

« Je suis dans un jeu », pensa Charlotte en souriant.

- Attention, première simulation, mode confort.

Une note de piano l'avertit de lever son épée. Elle se rendit compte que le personnage sur l'écran l'imitait. L'avatar était dans un monde qui semblait réel, la forêt battue par la neige, et des loups approchaient. Charlotte eut un petit frisson, un premier loup attaqua, énorme et noir. La musique donna son ordre et, dans un coin du masque, un petit écran lui indiqua le geste à faire, même si elle se rappelait de cette note. Elle fendit l'air et la bête dans le même tempo. Un deuxième arriva par le côté, elle se trompa de note et se retrouva projetée au sol. Une flaque rouge remplaça la tête de son personnage sur l'écran.

- On recommence, dit la voix, situation plus.

D'un coup, dans la pièce, un tourbillon de vent la secoua, des rafales glacées qui la firent frissonner. Est-ce que c'était dans son masque ? Charlotte se contracta, concentrée sur l'écran, les attaques recommencèrent, mais le troisième loup lui arracha une jambe.

- Situation réelle.

Cette fois, le vent était encore plus fort mais avec des sortes de flocons de neige tièdes, elle ne voyait presque rien, elle se concentra sur la musique, Charlotte n'avait pas le choix. Heureusement qu'elle avait fait un peu de danse au centre culturel, cela l'aidait à enchaîner les mouvements. Elle tua quatre loups. En observant l'écran, elle remarqua que d'autres personnes se battaient plus loin dans la neige, d'autres bêtes approchaient. Elle demanda ;

- Et après, qu'est-ce que je fais ?

- Vous survivez jusqu'à ce que les soldats vous trouvent. Certains d'entre vous sont restés des semaines aux pays des loups avant de rencontrer les soldats, d'autres, n'en sont jamais partis et se cachent. Pour réaliser votre souhait vous devez vous rendre au laboratoire et seuls les soldats peuvent vous aider.

Cette fois, il y avait six loups noirs, elle commença à se battre, l'armure résistait aux morsures et griffures mais il fallait faire attention de ne pas se faire démembrer, ou attaquer au visage. Subitement, une fine forme blanche surgit de sous la neige et lui mordit la jambe pour l'entraîner et la tuer à la gorge.

Charlotte suivit la scène sur l'écran. La bête blanche se saisissait de sa cape mais le vêtement se mettait à disparaître en même temps que le corps de Charlotte, rendant la forme furieuse qui partait s'attaquer à d'autre « invités ». C'était à la fois de la simulation et des situations réelles, comme si les bêtes dans le jeu avaient une vie propre.

- On recommence, il ne reste que quatre minutes.

Charlotte expédia les quatre premières bêtes, et se prépara à l'attaque de la forme blanche, qu'elle évita, un loup noir attaqua l'animal blanc et le tua, Charlotte se fit mordre et entraîner par les autres. La séance n'avait duré qu'une trentaine de secondes.

- On recommence.

Elle ne s'en sortait pas, à chaque fois que le loup blanc (elle arrivait à distinguer un peu mieux) se faisait attaquer, elle aussi se faisait déchiqueter par les noirs, ils étaient trop nombreux. Par contre, Charlotte souriait en se voyant mourir, la bête blanche se jetait sur elle pour voler sa cape et s'enfuir, et hurlait de désespoir quelques secondes après, alors que son trésor disparaissait. La fois suivante, elle avait cru gagner, en blessant seulement Charlotte et en volant le vêtement, mais un loup noir s'était chargé d'achever la jeune fille. Ces bêtes surgissaient de partout, impitoyables et sauvages. Il aurait fallu qu'elle rejoigne un autre combattant, mais ils semblaient loin dans la tempête.

La voix prononça ;

- Il n'y a plus de temps, êtes-vous prête ?

Charlotte resta figée, c'était quoi ce jeu, elle cria ;

- Il y a trop de loups, je n'y arrive pas !

Il n'y eut pas de réponse. Charlotte pensa qu'elle allait jouer, perdre, et se réveiller dans son lit. Tout cela était de la simulation. Ou bien, elle reviendrait dans le vaisseau et irait manger des glaces dans la salle d'à côté. La pièce devint soudainement toute noire, puis le sol se mit à vibrer. Charlotte recula contre un des murs en cercle, une trappe immense s'ouvrait lentement, dévoilant une tempête de neige sous le vaisseau. Charlotte distingua les pointes des sapins qui se secouaient dans les rafales. C'était hyper réel. Elle se mit à trembler, la poitrine comprimée de terreur.

- Attendez ! Je... Je ne veux plus ! Il n'y a pas moyen de survivre à ces loups, je vais mourir !

- Nous ne sommes pas encore retourné dans votre monde, ne vous inquiétez pas. Dès que vous mourrez, vous vous retrouverez dans votre lit. Mais nous pouvons vous renvoyer dès à présent.

Le froid était si réel, glacé et douloureux, Charlotte était terrifiée.

- Mais, je vais avoir mal ? Je veux dire, si je meurs ?

- Certains se sont retrouvés blessés, et ont errés dans la souffrance et la peur durant plusieurs nuits, avant de se suicider. D'autres ont réalisé leur souhait, pour souffrir par la suite dans le vrai monde.

- Je veux rentrer !

- Bien entendu.

La trappe commença à se refermer. Charlotte entendit des hululements de bêtes et des cris de souffrances monter d'en bas. Tout semblait si réel. Cela voulait dire que les désirs pouvaient aussi devenir réels ; changer de vie, changer tout court ! Elle hurla ;

- J'ai changé d'avis, j'y vais !

- Oui, ou non, ensuite, c'est terminé.

- Oui !

Le sol s'ouvrit si vite qu'elle en eut le souffle coupé. Charlotte se retrouva en train de chuter dans le vide, secouée par les rafales. Elle n'eut pas le temps d'avoir peur, tant elle eut mal au premier contact avec un arbre, son corps frappa les branches des sapins, les brisant, alors qu'elle se dirigeait vers le sol à toute vitesse. Elle n'avait pas pensé à rengainer son épée et la serrait de toutes ses forces dans ses mains. Heureusement, son armure la protégeait des griffures et des chocs, mais sa tête pouvait s'arracher à tout moment. Elle tomba lourdement dans la neige, et aussitôt, son sang se figea dans ses veines.

Un loup poussait un long chant de mort dans la forêt, appelant ses frères pour le festin.

CHAPITRE

Les loups arrivèrent ; quatre de front, ils venaient de surgir d'une butte sur sa gauche, plus une demi-douzaine qu'elle voyait cavalier dans sa direction, soulevant des nuages de neiges malgré le vent qui tourbillonnait. Elle leva son bouclier, en essayant de se souvenir où était cachée la bête blanche. Le bruit était infernal, Charlotte se trouvait en plein champ de bataille. Bien qu'isolée dans une petite clairière, elle voyait tout autour d'elle des combats entre hommes et loups. Des troupes de chevaux passaient en faisant résonner le bruit de leurs sabots, des trompes beuglaient, le sifflement des flèches fendaient l'air et, surtout, les cris des hommes et les grognements de rage des bêtes la bouleversaient de peur. La musique venait de débiter dans ses oreilles, les loups attaquèrent. Charlotte en tua deux, trancha la patte du troisième et brula la face du dernier, elle se tourna vers la troupe suivante. Déjà, du coin de l'œil droit, elle voyait arriver d'autres meutes. Elle repéra un soldat qui se battait à moins de cinquante mètres. Charlotte partit en courant dans sa

direction. Du haut d'un sapin, le loup blanc lui tomba dessus comme un paquet de neige, elle s'écroula en allumant son bouclier, la bête bondit vers l'arrière et se glissa sous le tapis neigeux pour disparaître. Charlotte pu poser un genou sur le sol et brandir son épée. Elle tira deux fléchettes dans la gueule d'un monstre noir, un autre lui attrapa l'épaule de ses crocs, elle réussit à lui trancher le crâne en deux d'un coup d'épée vers l'arrière, puis elle se releva et fouetta l'air de sa lame en tournant sur elle-même. Ils étaient une bonne dizaine à la cerner. Alors qu'ils se jetaient à l'assaut et qu'elle les repoussait des flammes de son bouclier et des coups d'estocs et de pointes de son épée, elle vit que le loup blanc venait d'être débusqué, les noirs semblaient lui en vouloir. Il tentait de s'enfuir mais quelque chose retenait sa patte arrière dans la neige. Il était pris au piège. Charlotte était dans sa danse, les notes resonnaient dans son masque, les images s'affichaient, elle frappait et se mouvait sans réfléchir tout en se rapprochant du loup blanc, laissant des cadavres noirs couvrir la neige. Les attaques cessèrent, la neige continuait de tourbillonner, rendant toute chose invisible et flou, le loup blanc ne bougeait plus. Charlotte se pencha sur le fil accroché à sa patte et eut un choc en se rendant compte que ce qu'elle voyait avait la forme d'un pied humain, aux ongles longs et racornis, noirâtre de crasse.

La chose se réveilla en la sentant près d'elle et se secoua si violemment pour arracher le piège, que Charlotte entendit le crac d'une fracture au niveau de la cheville, elle releva la tête et tomba sur des yeux clairs et brillants de douleurs dans un visage d'adolescent tout aussi sale. Ses cheveux blonds et poisseux étaient recouverts d'une tête de loup blanc, et son corps en recevait l'épaisse fourrure. Il avait dans ses mains des armes tranchantes faites d'os de mâchoires et s'en servait pour éloigner ses adversaires. Elle l'entendit grogner de panique lorsqu'un des loups surgit par derrière, Charlotte le repoussa du feu de son bouclier, tua l'assaillant et sectionna le lien qui retenait l'humanoïde avant de reculer de quelques pas. Celui-ci tourna un regard de rage dans sa direction et avant qu'il ne lui bondisse dessus, elle avait ôté sa cape pour la lui jeter.

La Bête blanche resta interloquée, serra la cape sous sa fourrure, et s'enfuit en courant à plat ventre, laissant un long sillon taché de sang dans la neige. Un loup

noir jeta Charlotte contre un arbre, son bras était coincé, impossible d'utiliser son bouclier, elle tira ses fléchettes, et bascula en arrière pour tomber sur le dos.

Elle ne voyait plus le ciel fouetté de neige, les masses noires des animaux sauvages bouchaient sa vue. Ils étaient au-dessus d'elle. Les fléchettes partaient en rafales de son poignet au son des notes répétitives du piano dans sa tête, les bêtes s'écroulaient sur elle, mais d'autres fouillaient pour l'atteindre. Elle entendit crier « À l'aide ! À l'aide ! ». Elle creva l'œil d'un loup, puis son arbalète émit un petit clic sinistre, elle était vide.

La gueule d'un loup s'ouvrit sur son masque, elle sentit son souffle chaud empli de chair putride, le sang gicla sur son visage, brulant et épais, puis le ciel réapparut. Le loup blanc volait au-dessus des autres, sautant de branches en branches, tranchant la chair de ses os de mâchoires, il les tua tous.

Charlotte se releva en titubant, s'appuyant sur son épée, le garçon sauvage la guettait, inquiet. Elle ressentit quelque chose de fort dans ses yeux, et lui fit signe que ça allait. Elle avait froid, tout était calme à présent. La nuit tombait, les trompes résonnaient au loin. Les soldats avaient sonné la retraite, sans doute poursuivis par les loups. L'adolescente fut prise de frissons et la bête blanche se rapprocha d'elle, lui tendant la cape chauffante. L'odeur du garçon était insoutenable et il était nu sous sa fourrure mal ajustée. Elle le remercia, gênée, et, finalement réchauffée par son geste, lui rendit la cape. Le garçon loup fit une sorte de grimace qui ressemblait à de la satisfaction puis il lui fit signe de la suivre.

Charlotte commença à marcher dans le sillon que faisait le corps de l'adolescent en rampant à moitié dans la neige, son pied traînait maladroitement derrière lui, visiblement brisé de l'intérieur, et du sang souintait des morsures qu'il avaient subies. Soudain, elle se souvint des cris qu'elle avait entendus et changea de direction.

Elle trouva la jeune fille allongée contre un arbre. Elle était enroulée dans sa grande cape blanche afin de recevoir sa chaleur, mais ses yeux tremblaient tout de même. La cape se remplissait de rouge au niveau de la poitrine. Elle était en train de

mourir. Charlotte s'agenouilla, elle aussi frissonnait de tous ses membres. Elle essaya de soulever la cape, la jeune fille chuchotait ;

- Je voulais réussir, je voulais changer.

- Attends, lui dit Charlotte, je vais t'aider, les soldats vont venir nous chercher.

La main couverte de sang jaillit de sous la couverture pour saisir son poignet ;

- Est-ce que c'est un rêve ? Est-ce que c'était vrai ?

Charlotte secoua la tête, ne sachant que répondre.

- Je ne sais pas, tu vas te réveiller dans ton lit.

- Je n'étais pas dans mon lit.

Elle toussa, et tira sur son col pour montrer sa gorge violacée d'une marque circulaire.

- Je m'étais pendue, la corde a cédé et je... je me suis réveillée dans le vaisseau. Et maintenant, je vais vraiment mourir.

- Non, attends, comment t'appelles-tu ?

- Fatima, je voulais devenir la plus grande DJ du monde.

- Je vais aller chercher les soldats, ne perds pas espoir.

Fatima fit non, deux fois de suite, et décéda. Ses yeux étaient restés ouverts. Charlotte en fut horrifié, son visage se recouvrit de larmes. La neige se mit à tomber de plus en plus fort, faisant disparaître le corps de la jeune fille sous son linceul blanc. Charlotte tendit sa main pour dégager le visage et fermer les yeux de l'adolescente, il n'y avait plus rien, juste le tronc d'arbre mouillé et noir. Fatima avait fondu dans la neige. Elle sentit quelque chose la tirer vers l'arrière, le garçon-loup était revenu la chercher. Charlotte essuya ses larmes et lui envoya un sourire, auquel il répondit d'une mimique drôle, à la fois surprise et incrédule. Il repartit devant elle, et elle se dépêcha de le suivre.

CHAPITRE

Il faisait de plus en plus noir, elle ne voyait plus la bête blanche devant elle, se fiant aux bruits et aux grognements pour avancer quand, tout d'un coup, ils sortirent de la forêt. Une grande lune presque ronde recouvrait la neige de son éclat, faisant s'élever des vapeurs phosphorescentes du sol laiteux de la petite clairière qu'ils venaient d'atteindre. En son sein, se trouvait une petite maison noire accolée à une grange tout aussi sombre. Deux fenêtres étaient éclairées d'un jaune mouvant et une fumée verdâtre sortait de la cheminée sur le toit. Le loup blanc lui désigna la porte de la maison en poussant une grimace. Il se laissa tomber sur le flanc, ses yeux devenaient vitreux. Sa course dans la nuit avec son pied cassé l'avait anéanti. Charlotte se pencha et réussit à le saisir sous les bras. Il sentait vraiment très mauvais, elle le tira jusqu'à la maison et frappa à la porte.

Le battant grinça vers l'intérieur, une odeur pestilentielle, de mort et de maladie la frappa au visage. Un homme – ou une femme – entièrement couvert d'une bure de tissus marron, la capuche rabattue assombrissant son visage, se tenait devant elle. Il parla d'une langue inconnue, faisant non de la tête en désignant le sauvage. Charlotte fit de grands yeux, elle était épuisée, elle ne comprenait rien et le garçon pesait dans ses bras. L'homme lui fit un signe, tournant ses doigts près de son oreille en répétant ses mots. Elle comprit qu'il parlait de la molette de son masque de ski et la tourna. Il continua de parler et au bout de quelques clics, sa langue gutturale et étrangère se transforma en français. Il répétait ;

- Vous ne pouvez pas entrer, c'est interdit.
- Pourquoi ?
- J'ai une femme et un fils malade, je ne veux pas d'ennuis avec les soldats.

On entendait ses dents qui se déchaussaient grelotter dans sa bouche, comme des osselets dans un bocal de verre.

- Vous allez nous laisser mourir de froid ? Est-ce que vous venez du vrai monde vous aussi ?

- Vous posez toujours les mêmes questions.... Et il fait aussi froid dedans que dehors, nous n'avons plus de bois pour nous chauffer.

- Ce garçon est blessé, il faut l'aider.

L'autre éclata de rire, ce qui effraya Charlotte car cela ressemblait plus aux grincements rouillés de vieux wagons dans une mine de charbon qu'au chant cristallin d'une jeune fille.

- C'est un loup. Ils nous tuent, nous les tuons, il ne rentrera pas ici.

Charlotte essaya de regarder à l'intérieur de la maison. Faite d'une seule pièce, elle était emplie d'une fumée répugnante, le froid régnait, un buisson humide brûlait dans la cheminée sans pour autant dégager de chaleur. Deux boules de tissus marron indiquaient la présence d'êtres humains contre le mur en face. Elle demanda :

- C'est quoi ce feu ? Pourquoi sent-il mauvais ?

- Le froid ravage les bronches de mon fils, la fumée de cette plante endort la douleur et l'aide à dormir.

Charlotte sortit son bouclier de derrière son dos et l'actionna. Aussitôt une chaleur se diffusa, éclairant la pièce et faisant frémir les ombres allongées dans un coin.

- Je peux vous chauffer, si vous nous aidez en attendant que les soldats nous trouvent. Je leur dirais de ne rien vous faire. Et ce jeune homme a besoin de soins.

Même si elle ne voyait pas son visage, elle ressentit la magie que produisait son bouclier sur son hôte. Il inclina la tête et l'invita à entrer. Charlotte laissa le garçon sauvage contre la cheminée et marcha instinctivement vers les corps recroquevillés, pour disposer le bouclier près d'eux et régler sa chaleur. L'obscurité se rétracta dans une lumière chaude et sanguine. Elle vit deux moignons de mains recouverts de bandages se tendre vers le feu magique et sursauta. L'homme s'approcha d'elle ;

- Nous sommes des lépreux, mais vous, les esprits, vous ne risquez rien. Par contre, le loup, là...

Elle déglutit en comprenant que les odeurs venaient de ses chairs putréfiées, mais, elle aussi commençait à sentir la chaleur l'envahir et la combler de lassitude. Sa bouche resta fermée, elle était morte de fatigue, et pourtant, des centaines de

questions se bousculaient dans sa tête. Charlotte se trouvait-elle au moyen-âge ? Combien de temps allait chauffer son bouclier ? Pourquoi disait-il qu'elle était un esprit ? Et pourquoi ne risquait-elle pas d'attraper la lèpre ? Mais surtout, elle pensa avec tristesse et horreur ; est-ce que Fatima était vraiment morte ?

Ses yeux étaient de plus en plus lourds, cela venait de la fumée, comme une drogue qui l'endormait. Elle se cala à côté du garçon-loup contre le mur, voyant que l'homme restait près d'elle, attendant quelque chose, elle lui demanda ;

- Est-ce que je vais disparaître ?

Elle sentit le sourire dans sa réponse :

- Vous posez toujours les mêmes questions. Vous pouvez dormir, je veillerai sur vous, au cas où le loup se réveillerait.

Elle ouvrit la bouche pour lui dire de ne pas s'inquiéter mais ce fut comme si du Marshmallow tiède et faisandé l'emplissait, l'empêchant de parler. Glissant et brûlant le long de sa gorge. Elle toussa à s'en décrocher les poumons, l'effort l'épuisa encore plus et ses yeux s'emplirent d'une profonde nuit.

CHAPITRE

Durant son sommeil, les cauchemars se bousculaient dans sa tête, elle revivait la bataille, voyait le corps ensanglanté de Fatima, puis elle marchait dans la forêt, ses jambes s'enfonçant jusqu'aux genoux dans la neige et elle grelotait. Elle avait de plus en plus froid, l'odeur de la mort emplissait ses narines et brûlait sa langue, quelqu'un la secouait, elle ouvrit les yeux et retint un hurlement de terreur.

Elle se trouvait toujours dans la cabane enfumée et, à la lumière rougeoyante de son bouclier, voyait le vieux lépreux recroquevillé à quelques mètres d'elle. Il sembla cacher quelque chose sous sa longue robe noire, mais rien ne paraissait sur

ses traits plongés dans la nuit de sa capuche, si ce n'étaient le reflet vitreux de ses pupilles malades. À nouveau, elle fut bousculée, et se rendit compte qu'il s'agissait du jeune garçon tout près d'elle. Il était couvert de fièvre, et grelottait tel un damné, ses yeux à semi-ouverts, emplis de douleur. Charlotte remarqua qu'un bout de sa cape dépassait de sous la fourrure dont le sauvage se recouvrait, elle la tira lentement pour la déplier. Aussitôt, une douce chaleur se diffusa de chacun de ses poils de fourrure blanche, elle en recouvrit le garçon qui écarta alors les paupières de soulagement, dévoilant ses grands iris bleus comme les flammes d'un gaz stellaire. Ils étaient à quelques centimètres l'un de l'autre, les yeux dans les yeux, et Charlotte ressentit le ressac d'une vague dans son corps, un bousculement intérieur violent et doux, une sensation de bonheur qui gonfla et pétilla, l'espace de quelques secondes, alors qu'elle se laissait emporter dans son regard bleu où baignait la gratitude, ça la paralysa d'un plaisir honteux. Il déplaça son bras doucement et se saisit de sa main de ses longs doigts râpeux, ce qui électrifia l'adolescente. Son visage exprimait plus que des remerciements ; un étonnement béat et sincère, une transe contenue qui faisait presque peur à son esprit abrupte et non éduqué aux rapports humains. La montée de température de son corps le fit se rendormir lentement. Charlotte ferma les yeux, elle aussi, abasourdie par le sommeil et les drogues de la fumée.

Elle marchait à nouveau dans la neige, mais cette fois, celle-ci montait jusqu'à son col, glissant dans sa poitrine, pénétrant ses manches, coulant dans ses bottes et glaçant l'intégralité de sa peau, le froid était carrément brulant et elle s'extirpa du sommeil en gémissant et en claquant des dents. Elle sursauta en voyant l'ombre du lépreux reculer d'un bond contre le mur, pour se recroqueviller telle une bête dans sa carapace. La fumée se dissipait, le feu s'était tari, les deux autres habitants de la chaumière dormaient d'un sommeil sans heurt, et elle tremblait par saccade. Le garçon en avait été réveillé et d'un geste maladroit, il étira la cape pour la recouvrir à son tour. Ils se pressèrent l'un contre l'autre dans cette tente de feu, elle sentait sa peau nue sous sa fourrure palpiter de fièvre. Ainsi, ses yeux brillaient, sa plaie le faisait souffrir et s'était infectée, mais le fait que les deux jeunes gens se tiennent serrés l'un près de l'autre, les réconfortait et les apaisait. Cette fois encore, Charlotte

sentit le feu bienheureux des sentiments gonfler dans ses veines. Le garçon semblait ronronner, serrant et relâchant ses doigts autour de son poignet, comme les griffes d'un chat dans un pull de cachemire. Elle se rendormit alors, comme soulée de confort, sachant, que cette fois, elle n'aura plus froid.

Les loups noirs l'attaquaient, elle essayait de les frapper de son épée, mais ses bras étaient collés à son torse. L'un des animaux se colla à son dos, elle vit ses crocs s'écarter sur sa gorge et sentit son haleine la happer, puis le sang envahit son épaule,, chaud et collant, visqueux et épais. Bouillant, il traversait ses vêtements, le loup gigotait, se secouait, grognait, elle ouvrit les yeux. Le lépreux se tenait devant elle, une lance entre les mains, et la pointe de cette lance, plantée dans le corps du garçon qui convulsait, bavant du sang, Charlotte poussa un cri de terreur et se releva, elle ramassa son épée et frappa l'homme malade à l'épaule, tranchant sa bure et faisant tomber la lance vers l'arrière. En sortant du flan du jeune homme, la pointe fit jaillir encore plus de sang. Horrifiée, Charlotte colla la cape sur sa plaie, qui s'imbiba à une vitesse folle du liquide poisseux. Le garçon eut la force de la serrer et de la lier dans son dos, il se traina à quatre pattes vers la porte.

- Comment un humain peut-il protéger un loup ?

Le lépreux s'était relevé, entouré de sa famille. Les trois êtres tendaient des armes au fer usé dans la direction du sauvage, qui, pris de faiblesse, venait de s'affaisser au sol. Charlotte se jeta sur son corps pour le protéger.

- Non, pitié, ne le tuez pas !

- Tant pis pour vous, Hurla l'hôte, vous mourrez avec lui !

Ils avançaient sur elle, bien décidés à les transpercer tous deux sur le plancher gras.

- Attendez, cria la jeune fille, si vous me tuez, vous perdez le bouclier ! je pars, je vous le laisse.

L'ancien barra de son bras l'élan de son fils et de sa femme. Charlotte en profita pour soulever le garçon et le trainer dans l'aube glacée du dehors. Elle réussit à rejoindre l'orée de la forêt et s'écroula sur un tapis de feuilles gelées. Les lépreux avaient refermé leur porte, les oiseaux piaillaient, le froid piquait et le garçon haletait

en se tenant le flan. Sa cheville avait doublé de volume, prenant la teinte et l'odeur d'une aubergine pourrie. Un hululement résonna, glaçant le sang de Charlotte, puis un autre, elle avait gardé son épée et se redressa, la panique faisant trembler tout son corps, prête à s'effondrer devant le premier loup noir qu'elle verrait. Mais ce fut une meute de grands loups blancs à la fourrure épaisse et scintillante comme du verre qui s'égaya subitement autour d'elle. Ils devaient être dix, immenses, leur dos arrivait aux épaules de l'adolescente. Ils l'ignorèrent et posèrent leur truffe sur le garçon en gémissant et en le léchant, puis mordirent à plusieurs sa fourrure et réussirent à le soulever du sol pour l'emmener.

Les loups se déplaçaient vite. Charlotte se décida, et partit à leur suite, aucun d'eux ne s'inquiétait d'elle. Elle courait en sautant par-dessus les buches moisies, les flaques de boues, en évitant les arbres et les rochers recouverts de mousse. Très vite, elle ressentit un point de côté, le froid brûlait ses bronches et ses jambes lui faisaient mal, elle s'arrêta quelques secondes pour reprendre son souffle. Quand elle releva les yeux, elle les avait perdus. C'est à ce moment qu'elle entendit une voix rauque ;

- Là, un esprit, attrapons-le !

Elle tourna la tête et vit une troupe de cavaliers à une centaine de mètres entre les arbres. Ils portaient des armures d'argent qui flamboyaient dans la clarté naissante et l'un d'eux tenait une hampe à l'oriflamme brodé d'une dague noir sur un soleil rouge. Charlotte resta paralysée, puis elle se remit à courir dans la direction qu'avaient prise les loups. Le bruit des sabots qui s'emballent gonfla dans son dos comme une avalanche de rocher contre des tambours, elle lança ses jambes de toutes ses forces pour aller plus vite, son cœur allait exploser, ses lèvres s'enflammaient de l'azote qu'elle recrachait, les branches fouettaient ses yeux et sa gorge. Elle voulut tourner le visage pour voir où étaient ses poursuivants, elle eut juste le temps d'apercevoir l'énorme poitrail d'un destrier, avant de recevoir un choc dans le haut de la tempe qui la propulsa à plusieurs mètres de distance.

Charlotte eut une dernière pensée pour le garçon loup, elle revit ses grands yeux d'azur clair, tel un feu bleu vibrant, puis elle perdit connaissance.

CHAPITRE

Elle ne s'éveille pas dans son lit. Le rêve n'est pas fini. Charlotte pense être retournée dans le vaisseau. La salle au sol de porcelaine opaque est immense, le plafond monte comme une bulle faite d'un grand miroir, reflétant tout ce qui s'y trouve en l'arrondissant. C'est très lumineux, il y a des centaines de chaises en plastique orange, admirablement rangées les unes à côté des autres, comme dans une grande salle d'attente. Dans son dos, le miroir rond ferme la salle et, devant elle, des murs de vitres transparentes, avec, dans la pièce attenante, des hommes en blouses blanches qui s'affairent sur des tables d'innox et des écrans de tous styles, certains ressemblent à des téléviseurs de l'époque du noir et blanc, d'autres sont transparents. Charlotte pense à ce que lui a dit la voix dans le vaisseau ; « Le laboratoire ».

Elle distingue une estrade en verre noir et, sur cette estrade, une grande toile luminescente descend du plafond, comme un écran de cinéma, sauf que sa surface semble mouvante et laiteuse, comme du coton humide, ce qui rend sa blancheur encore plus blanche. Attirante. Il y a quelque chose d'organique sur, et même, à l'intérieur de cet écran. Parfois, des images y surgissent, et alors, un son vrombit emplissant l'air, faisant exploser les particules et pénétrant sa peau, même à travers la vitre. C'est un écran vivant, on dirait qu'il respire, ou s'exprime. Charlotte est hypnotisée. On voit des scènes de concert, et une musique électronique blindée de basses résonne quelques secondes, tout devient noir, Charlotte le sent dans sa gorge, puis ce sont des voitures de courses dans le désert, le bruit de leur moteur ressemble à du tonnerre. L'écran redevient blanc, effrayant, il continue de palpiter dans un silence pesant.

Elle est assise sur une des chaises orange, la salle autour d'elle encombrée d'une grande solitude où le moindre son résonne. Est-ce que les gens viennent regarder des films ? Mais l'écran n'est pas exactement face aux rangées de chaises. Elle

commence à ressentir des douleurs, le froid, l'appréhension qui la ronge. Il y a le bruit d'une porte qui résonne au loin, des pas qui claquent sur le sol d'une profondeur de nuit, elle entend des voix sans les comprendre. Sa main tâtonne sur le côté de son masque et la traduction se fait.

Deux petites silhouettes floues trainent une troisième par dessous les bras, la tête avachie. Ils arrivent de très loin et se dirigent vers les rangs de chaise. Charlotte frémit de peur, elle a reconnu les armures et les casques d'argent des soldats qui l'ont poursuivie dans la forêt. L'un d'eux laisse trainer le bas d'une longue lance, mais ils ne semblent pas la voir, pourtant seule être vivante assise sur une chaise. Leurs paroles résonnent le long du plafond pour revenir vers elle, par l'autre côté de la salle.

- La Comtesse était furieuse.

- Dire qu'on le prenait pour un traître.

- Un sorcier ! Les villageois voulaient le brûler.

- Mais pourquoi s'est-il déguisé comme un gueux ? Encore un peu, et on mettait à mort un esprit. Tu imagines ?

- La catastrophe.

- Il a parlé ?

- On l'a passé à la question, avant de se rendre compte de... qui il était.

- Hollala, et ?

- Si tu savais...

- Allez, dis-le moi.

- Il a raconté qu'il vole, dans son monde, et qu'en contrepartie, il boit du sang. Chaud, du sang chaud.

- Il vole ? Dans les airs ?

- Oui, et il ne veut plus. C'est pour ça qu'il est revenu ici. Il cherchait sa fiancée, aussi. Je crois qu'il parle de ces prisonniers secrets que l'on garde au Château. Il parlait aussi de traverser l'écran dans l'autre sens.

- L'écran ?

- C'est le mur blanc qu'est là-bas.

- S'ils se mettent à revenir, on ne va plus s'en sortir.

- Oui, la Comtesse a interrogé les savants, ils hésitent, c'est la première fois. Ils nous ont dit de le ramener.

- Donc, on le laisse, là ?

- Il a les genoux brisés, les pieds écrabouillés, les ongles et les dents arrachées, que veux-tu qu'il fasse ?

Charlotte entend le bruit d'une chaise qui racle sur le sol. Ils y déposent leur prisonnier, et repartent vers l'obscurité du fond de la salle. Elle se lève, transie de terreur, et parcourt la centaine de mètres qui la sépare du jeune supplicié. En la voyant, il ouvre de grands yeux horrifiés, ses cheveux sont sales, ses traits défigurés par les coups, son être recroquevillé, déformé, il bave du sang, elle a envie de vomir, mais ne peut se retenir de le contempler, de chercher des réponses sur son visage.

Des bribes de phrases sortent de ses lèvres gonflées et déchirées ;

- Non, non, ça fait trop... trop mal... trop mal...

Elle se met sur un genou et prend délicatement une de ses mains enflées aux doigts retournés.

- C'est fini, ils ne vont plus te torturer. Je... je crois.

Une grimace en forme de sourire déforme sa bouche. Il fait non de la tête en bredouillant ;

- Pas la... torture. La... la malédiction...

Une voix spectrale tonne dans la salle ;

- Charlotte Robichaud ! C'est à vous.

Elle se retourne, un des savants a ouvert une porte vitrée et la regarde en attendant qu'elle vienne.

C'est à elle.

Le garçon souffre atrocement, mais il a la force de faire à nouveau « non » de la tête en gémissant. Charlotte a envie de l'aider, de l'écouter, doit-elle s'enfuir ?

La voix résonne à nouveau, douce et rassurante.

- Charlotte ? Ne vous inquiétez pas, pour ce jeune homme nous allons le renvoyer chez lui, sain et sauf. Venez. Vous aussi, vous devez rentrer chez vous.

Elle détourne le regard du corps martyrisé, et avance telle une automate vers la porte vitrée. Le savant lui tend la main.

- Bonjour je suis le docteur Martin.

- Bonjour...

La voix de Charlotte est toute fluette, il la rassure d'un sourire paternel, ses yeux inspirent confiance.

- Venez avec moi.

Elle le suit, ils traversent la salle, montent sur l'estrade, l'écran se met à vibrer, renifler, comme s'il l'explorait. Charlotte est prise de frissons. Il y a un socle rond de verre noir, d'un mètre de diamètre, une moitié sur l'estrade, et l'autre, dans l'écran. Le docteur invite Charlotte à grimper dessus.

Elle hésite, et demande ;

- Je peux dire non ?

- Evidemment. Venez voir.

Ils font le tour de l'écran. Derrière, tout est sombre, poussiéreux, des câbles pendent du plafond, des vieilleries traînent sur le sol, on se croirait dans un grenier. La toile de l'écran pend mollement, son image est sombre et Charlotte reconnaît sa chambre, son lit, dans lequel elle se voit dormir. La fenêtre est ouverte, faisant voleter le petit rideau blanc.

Le docteur Martin attire son attention ;

- Mais, attention, nous ne reviendrons plus jamais vous chercher.

- Ce monde, ou vous m'envoyez, c'est quoi ?

- C'est le votre, mais, vraiment.

- Comment ça ?

- Vous venez ? Ou pas ?

Charlotte soupire, l'endroit est trop sombre, triste et humide, elle veut revoir le grand mur blanc, elle fait oui de la tête. Tout en suivant le savant, elle demande ;

- C'est dangereux ?

- C'est la vie, la même qu'avant. Vous risquez de souffrir, si vous ne faites pas ce qu'il faut. Mais vous saurez, à ce moment-là, quoi faire, et vos douleurs disparaîtront. Cela sera la maledicton. Par contre, si vous résistez, n'oubliez pas une chose, les douleurs les plus fortes sont celles qui restent en dehors de votre corps. Si

vous résistez, ce ne sont pas vos douleurs qui disparaîtront, mais ceux que vous aimez.

Ils sont devant l'écran, il l'invite à monter sur le socle.

- Mais, alors, si c'est pour souffrir, c'est quoi la différence.

- Votre vœu.

Elle hésite encore, mais ce mot magique la fait monter sur le socle. Elle pense à toute vitesse ; « Vite un vœu, c'est quoi ? Lequel choisir ? »

Il la pousse délicatement vers l'écran, et elle sent une douce chaleur la saisir, l'attirer, irrésistiblement.

- Attendez, je n'ai pas fait mon vœu.

Elle disparaît dans une masse blanche à la fois liquide et cotonneuse, chaude et tendre, merveilleuse...

CHAPITRE

Elle frissonna, ouvrit les yeux, on aurait dit un cadavre.

Allongée sur le dos sous son drap froissé, les deux mains le long du corps, le visage face au plafond blanc, Charlotte était dans sa chambre. Elle redressa légèrement la nuque et ressentit un aiguillon de douleur derrière les yeux, le jour gris au dehors envoyait sa clarté maussade en bondissant sur les murs blancs. Au bout de ses jambes, ses deux pieds sortaient du drap. Charlotte les observa curieusement, ils étaient tout plat, fins, ses orteils séparés les uns des autres, comme épanouis et racés, un bruit résonna contre le mur et elle se réveilla complètement.

« Ma mère va me tuer ! »

Elle l'entendait s'activer dans l'appartement, elle avait dû ouvrir quelque part, ce qui avait fait claquer le battant de la fenêtre de la chambre de Charlotte. Si sa mère voyait qu'elle l'avait laissée ouverte toute la nuit, en plein hiver, cela être la fin du monde !

Charlotte se leva précipitamment, et faillit s'étaler sur le sol. La chambre avait tangué au moment de se dresser sur ses deux jambes, et elle avait manqué se vautrer en faisant son premier pas. Ce n'était pas dans sa tête, comme si elle avait bu ou quoi, ou bien que le sang soit resté trop longtemps derrière son crâne, non, cela faisait plutôt comme un déséquilibre dans ses jambes, ses bras et même dans son buste, mais surtout, sa vision était différente. Elle s'avança jusqu'à la fenêtre et c'est en prenant la poignée dans sa main qu'elle se rendit compte qu'elle voyait de plus haut, comme si le cadre de la fenêtre était descendu d'une quinzaine de centimètres durant la nuit. Le vent du dehors la fit trembler, le ciel était gris et vide. Ses yeux dévièrent vers le firmament, il n'y avait rien d'autre que l'habituelle couverture terne de ce coin perdu de France.

Sa mère, Fabienne, entra dans la chambre, Charlotte se tourna vers elle et resta stupéfaite.

CHAPITRE

Fabienne avait toujours vécu à Bersach. Enfant, ses parents avaient un petit appartement dans le centre. Son père travaillait à la gare, et sa mère, à la maison, comme elle disait.

Fabienne regrettait leur appartement dans cette petite ruelle moyenâgeuse du centre, collée juste derrière la cathédrale. Elle avait sa chambre seule, ses deux petits frères dormaient dans des lits superposés agencés dans une sorte de placard au milieu du couloir. La fenêtre de sa chambre donnait sur une avancée de toit et, dès ses quatorze ans, Fabienne savait comment rejoindre une lucarne menant à une cage d'escalier d'un immeuble voisin. Au collège, elle ne faisait pas grand-chose, rêvait d'être coiffeuse, ou manucure, et trainait avec des redoublantes. Les fins de semaines, quand elle faisait « le toit », elles se retrouvaient dans des bars autour de la gare.

Fabienne s'acoquina avec une bande d'arabes, elle s'habillait en punk mais écoutait de la new wave, ils fumaient des pétards et passaient des nuits fabuleuses dans des bals de villages, ou lorsqu'ils sortaient au Club 88, l'immense boîte de nuit de la région sur la route de Nancy. Elle avait fini par passer un CAP de maquettiste en architecture, le titre était ronflant, alors qu'il s'agissait de coller des petits arbres sur du carton et, surtout, il n'y avait pas de maquettiste engagé dans les cabinets de cette ville de province.

Elle trouva du travail dans la « piétonne », à vendre des chaussures, et sortit avec son patron, mais il était marié et cela ne dura pas. C'était son drame, les hommes mariés. A dix-neuf ans, elle avait réussi à avoir son propre studio, ce qui libéra sa chambre pour ses frères, et surtout, lui amena un petit copain qui cherchait à se loger. Un voyou nommé Karim, il avait quitté sa cité parce qu'il devait de l'argent à tout le monde. Il était bête et presque méchant, mais avait des yeux verts de Kabylie fantastiques. Cela ne faisait pas trois mois qu'ils vivaient ensemble et Fabienne tombait enceinte. Karim continua à jouer le jeu les six mois suivants, il avait vraiment besoin de ce logement, puis il partit faire « un plan » à Amsterdam pour ne jamais revenir. Elle nomma son garçon Saphir, comme le prince, héros d'un dessin animé de son enfance et l'éleva seule, aménageant sa cuisine en chambre d'enfant, quand les hommes mariés venaient la voir chez elle.

Au bout d'un moment, elle leur ferma la porte, cela suffisait, elle voulait une vraie relation. Elle allait avoir vingt-sept ans et travaillait toujours en tant que vendeuse. Un peu ronde, une poitrine pulpeuse, des cheveux superbes, un rire qui tintait, tous les commerçants de la ville rêvaient de l'avoir dans leur lit. Le pharmacien se tapait une libido de malade mais, manque de chance, il avait épousé une fille de famille catholique qui tombait enceinte toutes les années. Il voulait absolument coucher avec Fabienne et déploya la pire des ruses ; il lui fit croire qu'il allait quitter sa femme pour elle. Fabienne y crut, et cela dura deux longues années, de promesses en ultimatums, de ruptures en rattrapages. Amoureuse comme jamais (il la comblait de cadeaux - et de bobards), Fabienne se déchainait dans leur ébats sexuels, avant de le

menacer d'aller tout raconter à sa femme. Le pharmacien inventait sa mère malade, puis la mère de sa femme, puis sa femme elle-même. Un jour de violente dispute, il tenta un bluff ; « Donne-moi une année, le temps de m'organiser, et je te jure sur la tête de mes cinq filles, que je divorce et t'épouse dans la foulée ».

En vérité, le pharmacien n'avait pas de plan, pire encore, sa femme était enceinte de leur sixième enfant (probablement une fille). Il pensa, sans aucun état d'âme, que ce serait sa dernière année avec Fabienne et compta en profiter, tapant dans le stock de Viagra de son officine.

De son côté, Fabienne décida de lui faire une surprise et d'arrêter la pilule. Avec la cadence qui habitait son amant, il ne fut pas difficile pour elle de tomber enceinte. Les mois passaient, la date approchait, le pharmacien songeait à quitter Bersach, une sorte de pressentiment. Il se doutait que Fabienne ferait un scandale, elle l'avait menacé tant de fois. Il comptait s'installer dans une grande cité du sud, ses parents étaient déjà en retraite dans le coin, il disparaîtrait parmi les centaines de pharmacies. Sa femme était partante, il s'agissait d'avoir les meilleures écoles pour les enfants. Il n'était pas encore certain de déménager, mais lorsque, les yeux débordants de larmes, Fabienne lui annonça être enceinte de quatre mois, alors même qu'il jouait, dans la catégorie de l'Oscar du meilleur acteur, le rôle du futur père et époux comblé, sa décision fut prise.

Il mit sa maison et la pharmacie en vente, ainsi qu'un petit immeuble dont il avait hérité. Il avait déjà repéré une surface à reprendre à Nice, puis, du jour au lendemain, sans prévenir sa maitresse, il quitta la petite ville de l'Est.

Fabienne accoucha, et enclencha le scandale, mais il était trop tard, cela se retourna contre elle. Les commerçants la traitèrent pour ce qu'elle était ; une briseuse de ménage, une « maitresse » qui se faisait entretenir (le pharmacien lui avait même offert une Twingo dernier modèle), une putain !

Elle dû quitter son travail - le patron profita de l'affaire pour se débarrasser d'elle avant qu'elle ne pose son congé maternité - et s'installer dans un autre quartier, puis un autre, et finir dans une cité de la périphérie. Son ex-amant était devenu son ennemi. Les rares fois où elle réussissait à le contacter, il la menaçait de poursuites en la traitant de maitre-chanteuse, disant qu'il ne reconnaîtrait jamais l'enfant. L'entourage du notable pensait qu'elle l'avait séduit pour lui mettre le grappin dessus, il passait pour la victime d'une folle, arriviste et obsédée sexuelle.

Fabienne fut brisée. Elle y avait mis sa vie de femme, de mère, son cœur de midinette qui ne ressemblait plus, à présent, qu'à une sorte de gâteau piétiné dont personne ne voudrait. Ces amies lui disaient « Mais, tu ne t'en doutais pas ? Ton pharmacien était le pire queutard de la région, il avait même d'autres maitresses. » C'est ce qui la mina le plus, sa naïveté.

De gentille, elle devint hargneuse, de rayonnante, elle devint terne. Alors qu'elle avait déployé un amour enfantin et sans borne pour son fils Saphir, elle eut un mal fou à faire de même pour sa fille Charlotte. Elle l'aimait, comme toute mère aime son enfant, mais c'était au-dessus de ses forces de faire naître une complicité entre elle. La petite représentait l'échec de sa vie, sa propre bêtise de femme, les regrets. Et Charlotte ne comprenait rien, elle ressentait une sorte de rejet et faisait du mimétisme pour se rapprocher d'elle.

Dix années passèrent, le pharmacien dû revenir à Bersach suite au décès de son père. Fabienne se pointa à l'enterrement, la petite au bout du bras, toutes deux vêtues pour le deuil. Charlotte était le portrait craché de ses six demie-sœurs, toutes habillées de noir, elles aussi, qui se tenaient près de leur parents devant le cercueil. En la voyant, le pharmacien poussa un gémissement que sa femme remarqua. Elle fixa alors longuement la petite femme digne et ravagée qui serrait sa fille contre elle, là-bas, dans une allée semée de tombes grises. La petite fille était boulotte, triste, et ouvrait de grands yeux ronds et marrons emplis d'incompréhension. Des yeux qu'elle connaissait par cœur, et son âme se mit à frémir de rage et de pitié.

Le lendemain, son ex-amant contacta Fabienne, lui disant qu'il ne voulait absolument pas la revoir, ni sa soi-disante fille, mais qu'il acceptait de lui verser une pension jusqu'à la fin de ses études. Elle tenta de lui arracher des réponses, l'avait-il aimé ? Cet appel était-il lié à des sentiments qu'il éprouvait ? Il lui répondit qu'il regrettait de l'avoir rencontrée, et qu'elle pouvait remercier la foi stupide de sa femme.

Cela mina encore plus Fabienne, de se sentir prise de pitié par la femme de l'homme qu'elle avait aimé. De même, elle souffrait du regard qu'il avait porté sur sa fille, le jour de l'enterrement, empli de peur et d'une sorte de dégoût, ce regard que, par bêtise, elle essaya de comprendre, prenant inconsciemment son parti.

Elle s'était réfugiée dans la bouffe et, un peu, l'alcool- les femmes ont tant de dignité. Le Nutella le matin, l'apéro saucisson le soir. Fabienne avait grossi, perdue de sa superbe, et se traînait sa fille comme un boulet. Il n'y avait pas de reproches, ni aucune méchanceté, seulement du minimum et de la lassitude. Lorsque Charlotte ne trouvait pas sa deuxième basket le matin, elle se faisait traiter d'incapable. Fabienne s'excusait, un peu plus tard, dès que les yeux de sa fille se mettaient à dégouliner.

Lorsqu'elle regardait sa fille, petite, ronde, maladroite, elle pensait se voir comme elle-même était ; idiote, mal foutue, ratée, de celle que l'on roule dans la farine. Par contre, lorsque ses yeux se posaient sur son grand fils, Saphir, qui avait hérité des iris d'émeraude de son père, elle aspirait de fierté, et jetait ses mains sur ses joues, comme si le joyau allait disparaître.

CHAPITRE

Mais ce matin-là, pour la première fois depuis des années, lorsque Fabienne vit sa fille dans son pyjama trop petit, un sourire émerveillé illumina son visage. Il était si beau, ce sourire, autant intérieur qu'extérieur, qu'il fit presque mal à Charlotte. Jamais sa mère ne lui avait souri ainsi au réveil, ni même à n'importe quelle autre moment de la journée. Elle qui pensait se faire assassiner à cause de la fenêtre (il aurait fallu être un ours polaire pour ne pas sentir le froid dans la chambre), sa mère la regardait comme un soleil rougeoyant dans une oasis de palmier.

- Charlotte, ma princesse, comme tu es belle aujourd'hui, lui dit Fabienne.

Charlotte se laissa retomber sur son lit. Elle avait vraiment du mal avec son corps ce matin. Elle regarda sa mère avec inquiétude, en pensant « elle à méfu ou quoi ? », puis, demanda ;

- Ca va maman ?

- Mais oui, tu es une adolescente maintenant, c'est fou, je ne m'en étais pas rendue compte.

Fabienne s'assit près d'elle, puis commença à lui toucher la joue, les cheveux, laissant glisser le dos de sa main sur le haut de son bras en disant ; « Tu as même des taches de rousseur... » Charlotte vit son regard s'attarder sur sa poitrine, et se mit à rougir. « Elle est amoureuse ou quoi ? »

Elle se leva, se dégageant de l'emprise de sa mère.

- Maman, t'es sûre que tu vas bien ?

Fabienne sembla se réveiller.

- Oui, oui, excuse-moi, ma beauté, je vais te préparer ton petit déjeuner.

« Ma beauté ? Carrément ? » Charlotte était sur les fesses. Elle fit une moue de remerciement, puis la regarda partir toute guillerette vers la cuisine. Son téléphone vibra, l'adolescente jeta un œil, c'était Stéphanie ; « Par pitié, dis-moi que t'as fait le DM. » Sté comptait sur elle pour pouvoir recopier. Pas de bol. Elle lui répondit ; « C'est mort. » Sa copine, pianotait plus vite qu'elle pensait ; « Tu veux dire ; on est morte !!! » avec des smileys de corde de pendu à la suite. Le moral de Charlotte fit le bruit d'une pierre au fond d'un puit. Elle regardait son écran, puis remarqua ses doigts. Ils étaient bizarres. Plus que bizarre ! Elle leva la main devant ses yeux. Fine, les ongles parfaits, le poignet comme dessiné, et eut envie de vomir tant elle fut

choquée. Charlotte se leva en tremblant, se frotta les yeux, regarda à nouveau, ses deux mains, ses genoux, ses pieds... son cœur commençait à battre très vite, trop, il lui faisait mal. En posant sa main sur sa poitrine, elle sentit son sein et sursauta. « Qu'est-ce que c'est que ça ? » Elle avait un torse en forme de barrique avec deux ridicule mamelons qui pointaient dessus comme des cônes écrasés, et là, elle sentait la forme d'un vrai sein, imposant et rond, pesant légèrement. Elle marcha vers son armoire et rabattit la porte pour se voir dans le miroir. Elle eut tellement peur qu'elle fit un bond en arrière, puis se retourna et regarda de tous les côtés. Il y avait une autre fille dans sa chambre. Ses épaules se secouèrent de terreur, « ou un fantôme. » Elle regarda à nouveau vers le miroir, prudemment, dégagea sa frange et se fixa dans les yeux. Ses yeux bleus, ses yeux étaient devenus bleus. Elle pencha la tête, leva doucement la main : c'était elle, le fantôme, l'autre fille, et elle portait son pyjama. D'un coup, son rêve lui revint, le vaisseau, les loups, les lépreux, le vœu ! Elle se donna des claques, se pinça, souleva son pyjama pour voir son ventre, tira sur sa chevelure blonde, elle ne rêvait plus.

Charlotte fit trois fois le tour de sa petite chambre en sautillant d'excitation, avant de retourner devant le miroir et de se regarder comme une idiote. Elle se mit à sourire, sa bouche était immense, ses lèvres un peu épaisses d'un rose de chair, et dessous, ses dents étincelaient comme du lait frais. Ses yeux aussi souriaient, avec cette drôle de forme, comme ceux des mangas japonais, grands, ouverts, et fins quand elle les plissaient, ses pupilles scintillaient d'un bleu magnifique, arctique, d'azur méditerranéen, d'une teinte vive et profonde. Qui, à chaque battement de paupière, revenaient vous foudroyer. Des yeux difficiles à fixer, mais pas pour Charlotte, au contraire, c'étaient ses yeux à elle ! Dessous, son nez parfait, avec juste un petit masque de tache de rousseur blonde. Blondes comme ses cheveux, comment dire, plus or que blond, mais d'un or presque blanc, cristallin, plantés assez bas, en une ligne parfaite sur son front, d'une épaisseur presque envahissante, au-dessus de ses sourcils couleurs de blé. Son cou était fin, aussi gracile que ses poignets, ses chevilles, ses genoux et ses coudes, d'une harmonie parfaite. Charlotte avait grandi d'au moins quinze centimètres, surtout des jambes, elle montait sur les deux tiers de

son corps, mettant ses fesse rondes assez hautes et, même si elle avait la même taille qu'une autre fille, elle aurait toujours les hanches plus hautes. Des jambes de gazelle. Ses épaules avaient la forme sculpturale d'un mannequin de boutique, à la fois rondes et symétriques, quant à sa poitrine, elle alliait la force et la discrétion d'une jeune fille, d'une beauté si parfaite qu'elle pouvait se montrer nue sans créer l'envie ou la luxure. Charlotte s'était transformée en une déesse nordique, une statue antique, une danseuse de music-hall, plus belle encore que les filles des magazines de mode que ses amies collectionnaient, qu'une icône de cinéma !

Rêvait-elle encore ? Elle tourna son visage vers la fenêtre, puis rassembla ses souvenirs de la nuit. Le vaisseau, la voix et les leçons de « danse » avec l'épée et le bouclier, les loups, Fatima... Le vaisseau. Charlotte se leva et regarda à travers le carreau, vers l'extérieur. Tout était réel, elle en était certaine, ce n'était pas un rêve. Elle s'était transformée en bombe atomique, comme disent les garçons, mais les autres ? Sa mère ? Pourquoi ne voyait-elle rien ? Elle sortit de la chambre pour aller aux toilettes, continuant de s'émerveiller sur ses mains et ses pieds, puis se rendit à la cuisine. Sa mère lui avait préparé deux tartines de Nesquick et un jus d'orange. Elles échangèrent un regard, Fabienne ne semblait pas surprise, mais elle la dévorait des yeux. Alors que, Charlotte en était persuadée, les matins précédents, elle se contentait de soupirer en lui disant de se dépêcher, mais surtout, ne la touchait jamais et, moins encore, ne la fixait avec cette intensité. D'ailleurs, Fabienne se rapprocha de sa fille pour à nouveau se saisir d'une de ses mèches dorées et la caresser. Charlotte lui demanda ;

- Maman, tu ne trouves pas que j'ai changé ?

- Changée ? Non, tu es toujours la même, pourquoi ?

L'adolescente tourna la tête vers le mur près du couloir, puis sur l'étagère à côté de la télévision. Il y avait deux photos d'elle, à douze ans et à huit ans, et sur ces deux photos, Charlotte était blonde aux yeux bleu, fine et élancée, avec un sourire et des dents magnifiques. « Donc, les gens m'ont toujours connue belle, mais c'est à peine aujourd'hui qu'ils s'en rendent compte ? »

Elle resta un instant pensive, avant de rajouter ;

- Mais toi, tu as changé.

- Comment ça ?

- Le... Ton regard, ton attention. Hier matin, tu n'as même pas vu que j'étais partie au collège avec une tache de beurre sur le menton.

Les joues de Fabienne rosirent alors qu'elle réfléchissait à ce que venait de lui dire sa fille.

- Je ne m'étais pas rendue compte à quelle point tu es belle, et... Fabienne se mit à pleurer, ce qui mit Charlotte mal à l'aise, avant de rajouter, le visage comme touché par la grace ; et comme je suis fière de toi !

La jeune fille en eut des frissons, et sa gorge se bloqua dans un sanglot étouffé. Ca la bouleversait et, pourtant, elle ne pouvait s'empêcher d'enrager ; sa mère était fière d'elle ! Après tout ce temps, il fallait qu'elle se transforme en Top Model pour qu'enfin on lui apporte du réconfort et du soutien ! Evidemment, Fabienne, au fond d'elle même, avait immédiatement pensé : « Si ton père te voyait. Si ton père voyait ce que nous avons fabriqué, lui et moi ! » puis, la colère la reprenant : « Ce que j'ai fabriqué, moi, toute-seule ! » et, dans le même temps, elle se rendait compte, elle aussi, des années gâchées par son aveuglement. Pourquoi ne s'était-elle pas sentie fière, avant ? Pourquoi avait-elle tant négligé sa fille ? C'était la cause de ses larmes, Charlotte l'avait compris. Elle prononça, la gorge serrée ;

- Merci maman... Si tu savais...

- Dis-moi.

- Non, rien.

« Si tu savais depuis le temps que j'attendais que tu me dises ce genre de chose... »

Elle récupéra le petit plateau et se dirigea vers le salon pour se planter devant la télé déjà allumée. On y parlait de politique, de guerre et de procès, pour ne pas changer.

Charlotte mangeait sa tartine en retenant ses larmes. Pourquoi ? Pourquoi maintenant ? Parce que je suis belle ? Elle ne s'y attendait pas, et, en même temps,

elle savait que cela se passait ainsi dans son monde, pour sa génération, mais jusque dans sa famille ?

Chez les adolescentes, les réseaux sociaux avaient pris le pouvoir, c'était à celle qui posterait la plus belle photo. Oh, elle n'allait pas montrer un tableau qu'elle avait peint, ou une jolie poésie, non, il fallait une photo d'elle-même, si possible avec des vêtements « au top ! », un sourire de winneuse, ou de fille blasée, une moue un peu limite-limite, de la peau nue, et ensuite, on comptait le nombre de cœur reçus, de j'aime, et on scrutait les commentaires. Qui avait « liké » ? Une autre fille que tout le monde adore, une « populaire » ? Et même, sans les photos, les Snap et les Insta, au lycée, les belles vont avec les belles, et pareil pour les garçons, les losers restent avec les losers. Cela pouvait paraître anodin pour des adultes d'une autre génération mais, pour les filles d'aujourd'hui, l'enjeu était vital. Au point d'y penser sans cesse, d'essayer de changer pour se rapprocher du bon groupe, d'accepter les humiliations, de se faire jeter, reprendre, rejeter, et d'en pleurer. D'en pleurer à s'arracher la peau, les cheveux ; « Putain, si seulement demain je pouvais me pointer avec la dernière paire de Sneaker à 500 balles, le dernier phone à 1000, ça leur fermerait toutes leur gueule ! » Charlotte savait que c'était illusoire, idiot, que les études étaient, sans doute, plus importantes, et pourtant, comme des tas d'autres filles, elle en souffrait. Il y avait les problèmes de famille, c'était vrai, mais le mal-être, la peur de la solitude, de l'avenir, tout cela créait un dégoût de sa propre personne. Ses copines se scarifiaient les bras ou les cuisses, pour calmer leur douleur, ou, inversement, pour se faire mal. Comment allaient-elles s'en sortir ? Comment allaient-elles se faire des amies ? Rencontrer des garçons cools ? Revenir de vacances en prononçant des noms de capitales européennes, ou de stations balnéaires à la mode ? Sortir au cinéma en groupe, aller en ville, et plus tard dans des bars, échanger des vocaux, des Snaps, comploter avec d'autres pendant des nuits blanches en pyjamas ? Comment ? Comment, si personne ne leur envoyait jamais de message, ne les invitait jamais ?

Elle était entrée au collège dans le quartier sud de la ville, puis sa mère avait déménagé et Charlotte avait changé d'établissement, avant que, sans doute après avoir fait culpabiliser (et payer) son père absent, on décide de la mettre dans un

établissement privé. Encore une nouvelle école, et encore tout à recommencer, se faire de nouvelles amies, essayer une nouvelle personnalité. Mais là, il s'agissait d'un établissement privé, et l'enfer avait commencé. Là-bas, la moindre paire de basket valait 200 euros, la première chose qu'on vous demandait c'était votre pseudo sur Insta, on ne vous demandait même pas, avant, si vous aviez un Insta, parce que, pour être dans ce collège, vous deviez nécessairement en posséder un !

Charlotte n'était pas idiote. Tout en finissant son jus d'orange, elle s'observait dans la vitre noire du salon dont le store était baissé. Malgré le faible éclairage, elle voyait tinter ses cheveux d'or, et surtout, s'ouvrir et se fermer ses fabuleux yeux bleus sur son visage blanc de madone. Elle savait qu'à partir de ce jour, tout allait changer pour elle. Elle avait rêvé comme un enfant, pour que se réalise son rêve d'adolescente, mais elle ne pouvait s'empêcher de penser que tout cela était injuste. Pourquoi l'autre Charlotte était-elle si insignifiante ? La vraie Charlotte ?

Et, d'un coup, ça lui revint !

Non, il y avait quelqu'un qui lui avait envoyé des ondes, l'avait regardé avec un amour affamé, alors qu'elle avait ses cheveux gras emmêlés, sa bouille ronde avec ses gros sourcils, son double menton et ses bourrelets dans son uniforme serré. Quelqu'un l'avait dévoré des yeux exactement comme sa mère venait de le faire, mais avant qu'elle ne se transforme. Ce quelqu'un vivait dans un autre monde et était probablement mort, et pourtant, Charlotte avait une irrépressible envie de le revoir ; le garçon loup aux yeux aussi bleu que les siens maintenant. Elle se demanda si, inconsciemment, elle n'avait pas cherché à lui ressembler. Oui, c'était puéril, mais elle se disait ; « peut-être qu'avec ma nouvelle apparence, des tas d'autres garçons me regarderont de la même façon ? » En secret, elle l'espérait, et commença immédiatement à culpabiliser. C'était dans sa nature, les moches ont de l'empathie, elles sont trop gentilles, comme on dit, trop bonnes - trop connes.

Elle pensa ; « les Dieux ont réalisé mon vœu, ils m'ont donné un pouvoir incommensurable, personne d'autre que moi n'est à même de s'en rendre compte ; être belle. Mieux : être magnifique. Dans le monde d'aujourd'hui ; c'est le pouvoir

suprême, mais je me promets de ne pas devenir méchante, méprisante, au contraire, je ne sais pas encore comment, mais je me servirai de ce don pour faire le bien, je le jure, faire le bien à toutes les Charlotte, les Sté et les Lilas du monde. » Elle se sentit fière, se redressa dans le miroir de la baie vitrée, « Purée, je suis tellement belle ! » Et ne put s'empêcher de rire, avec une autre pensée ; « Qu'est-ce que la journée va être bonne ! »

Charlotte avait eu son vœu, elle pensait l'avoir gagné, qu'elle ne ferait pas l'erreur de le mépriser, ou de le prendre comme un acquis, elle pensait avoir tout prévu pour se prémunir et en profiter sainement, pour le mériter.

Elle ne savait pas encore que cela ne suffirait pas, que son vœu allait être la pire de ses malédictions, et cela ne serait que le début.

CHAPITRE

Dès qu'elle fut dans sa chambre, Charlotte fonça sur le miroir, cette foutue frange l'agaçait. Elle l'avait laissé pousser semaines après semaines afin de pouvoir cacher ses gros sourcils et surtout, les boutons gras et brillants qui commençaient à sortir sur son front comme des morts vivants dans un cimetière. Charlotte dégotta une paire de ciseau et, ni une, ni deux, dégagea ses grands yeux. Sa mère surveillait le chrono,

c'était sa spécialité, Charlotte l'entendit crier ; « Charlotte, il est moins 25 ». Elle fonça à la douche, sentit comme des douleurs dans ses côtes et son dos mais ne distingua aucun hématomes. Ses cheveux étaient si doux qu'elle n'eut pas besoin de les shampooiner. Lorsqu'elle sortit, les problèmes débutèrent. Son pantalon était hyper large, et surtout, trop court sur ses tibias. On aurait dit un pantacourt de pirate. Elle hésita, farfouilla, trouva une robe à bretelle en jeans noir délavé qui arrivait aux genoux, serrée avec une ceinture, cela ferait l'affaire. Inutile d'essayer les collants, elle eut une idée et fonça dans la chambre de son frère pour lui piquer une paire de chaussettes de foot. Coup de bol, son équipe portait les couleurs noirs et rouge, il n'y avait qu'à remonter les chaussettes sur ses cuisses pour ne pas voir les liserés criards. C'est en les enfilant qu'elle eut un mauvais pressentiment. Ses chaussures ? Elle attrapa ses Nike, son pied refusait d'y entrer pour un bon tiers, flute ! Combien chaussait-elle à présent ? Au moins du 40, si ce n'était du 41. Une pointure de mec ! Ce qui la fit retourner dans la chambre de Saphir.

Du bout du couloir, sa mère annonça ; « Dix minutes ma chérie ! » Charlotte déballa le bas de placard de son frère, il chaussait du 42 ou 43 mais avait gardé des vieilles baskets de son adolescence. Elle trouva des Converse bleues usées jusqu'à la corde, puis sauta de joie en voyant une paire de Docks de l'époque où il avait quatorze ans. Elle les enfila, se leva, ça n'allait pas. Le simple fait d'avoir un talon de presque deux centimètres la faisait paraître encore plus grande. Sans savoir pourquoi, Charlotte était mal à l'aise à cette idée. L'impression d'être une girafe, même si elle n'atteignait guère plus que les un mètre soixante-quinze ou seize. Elle opta pour les Converse, tant pis. Sa mère déboula ;

- Qu'est-ce que tu fais dans la chambre de Saphir ?

- Tu vois pas ? Je rentre plus dans mes chaussures !

- Mais qu'est-ce que tu racontes, allons. Si c'est une astuce pour te faire payer de nouvelles Nike, je te préviens...

- Maman, regarde mes pieds !

Fabienne resta bouche bée.

- Tu... Tu as raison. Mais pourquoi tu ne m'as rien dit ?

Charlotte mit un petit temps avant de répondre.

- Maman, ça fait des semaines que je te dis que j'ai mal aux pieds, tu ne m'écoutes jamais.

Sa mère repensa à la discussion du matin et se retrouva à nouveau submergée par la culpabilité. Pourquoi n'avait-elle pas fait plus attention à sa fille ? Alors qu'elle avait un trésor vivant sous son toit ?

- Je... Pardon, on ira te chercher une paire cette après-midi, tu finis à quelle heure ?

Charlotte était toute contente.

- À cinq heures, tu me retrouves en ville ? On ira chez H&M aussi, je n'ai plus de jeans, enfin si, mais j'ai grandi quoi.

- Bon ok, ce n'est pas trop le moment financièrement, mais ça fait un moment qu'on ne t'a pas acheté de vêtement.

L'adolescente se retint de lui dire ; depuis Noël de l'année dernière, avec la moitié de mes sous. Mais bon, finalement, les fringues qu'est-ce que c'était, quand on avait un physique comme le sien ? Effectivement, lorsqu'elle se regarda dans la glace, malgré les chaussures à l'agonie, la robe recouverte d'un chandail gris qui laissait une épaule nue (trop grand), et les mollets galbés dans ses chaussettes de sport, elle ressemblait à un mannequin défilant dans un entrepôt de Camden à Londres, elle ne pouvait s'empêcher de sourire de bonheur.

- Charlotte ! Cinq minutes ! cria sa mère.

- J'arrive !

Elle récupéra son portable, son Eastpack et son sacro-saint stick déodorant. Elle avait toujours peur de l'oublier et ne pouvait plus s'en passer depuis qu'elle avait entendu des filles parler dans son dos dans le bus du soir ; « t'as vu comme ça pue les grosses. » « C'est à cause de leur physionomie, elle transpire le gras qu'elles mangent. » Depuis, elle se badigeonnait dans les toilettes à chaque récréation.

Fabienne l'attendait dans l'entrée avec sa parka kaki et sa carte de bus. Elle détestait son manteau, cela l'enrobait, la rapetissait et la faisait ressembler à un tacos dans son emballage de papier, mais pas cette fois. Sa mère la regarda à nouveau avec fierté, Charlotte ne put s'empêcher de jeter un dernier coup d'œil dans le miroir. Ses

cheveux blond et dorés ondulaient jusque sur ses épaules, son cou gracieux n'avait pas un pli, ses dents réfléchissaient la lumière sur leur émail, quand à ses yeux, on ne voyait qu'eux, avec sa frange coupée, on aurait dit deux lacs d'opales bleues posés sur le sable blanc de sa peau. Sa mère hésita, on sentait qu'elle était heureuse pour sa fille, cela les rendait complices. Ce fut Charlotte qui l'embrassa.

- À ce soir maman, à cinq heures.

- À cinq heures ? Tu rentres plus tôt ?

- Non, c'est toi qui viens m'attendre au collègue, tu t'en souviens plus ?

- Oui, oui, pardon, j'y serais, on va se faire du shopping toutes les deux.

Il devait rester deux minutes avant l'horaire du bus, mais Charlotte savait qu'il serait en retard quoiqu'il arrive. Elle claqua la porte et dévala les escaliers, apparut sur le parvis de son immeuble et marcha d'un pas rapide jusqu'à l'arrêt. Elle avait l'impression de voler sur le goudron tant ses foulées étaient élancées. Elle sentit les regards avant même d'atteindre l'arrêt. Deux garçons et un groupe de trois filles qui cessèrent de papoter pour la fixer comme on regarde arriver une grande Licorne blanche. Les deux mecs en survêtement devaient avoir dix-sept ou dix-huit ans, ils se donnèrent un petit coup de coude mutuel. L'un d'eux fit mine de ne pas trop la mater tandis qu'elle se mettait sous l'abri, alors que le second tentait un sourire qui voulait dire bonjour. Les filles, de leur côté, avaient baissé les yeux de peur que leur curiosité ne les trahisse, elles reprirent leur discussion. Peu habituée à être regardée, Charlotte répondit au sourire par un sourire. Le garçon s'enhardit ;

- Bonjour, vous êtes trop belle mademoiselle.

- Ah, heu, merci.

Elle était rouge comme une pivoine.

- Je m'appelle Farid, et là, lui, c'est Léon mon pote, on est aux Euca à Bersach.

Il n'était pas très beau, elle eut le réflexe d'acquiescer par politesse, puis elle sortit son portable et fit semblant de s'y intéresser. Le garçon sentit le souffle du vent qu'il venait de se prendre faire rosir ses joues, ainsi que le petit sourire en coin des trois filles. Son pote le réconforta en riant d'une claque sur l'épaule. Il se sentit si gêné qu'il voulut insister.

- Pardon si je vous ai embêtée, mais, c'est vrai, vous êtes super canon. Je vous laisse, je vous laisse.

Elle faisait des « oui, oui, oui » rapides de la tête en se reculant. Le jeune avait fini, il se rapprocha de son ami et ils repartirent dans leur tchatte, même si Karim se retournait de temps en temps pour voir s'il restait une chance. Charlotte était mortifiée ; « Mon Dieu, ça va être ça tous les jours ? Tout le temps ? » Elle jeta un regard sur les filles. Celles-ci lui envoyaient des petits coups d'œil amicaux, comme si elles voulaient sympathiser. Charlotte n'avait jamais autant souri à des inconnus. Le bus arriva et elle expira de soulagement. Lorsqu'elle monta, plusieurs places étaient vides à côté de garçons, ils avaient tous les yeux écarquillés vers elle. L'un d'eux se dépêcha d'enlever son sac en espérant qu'elle s'assoie près de lui. Charlotte repéra une petite grosse d'une douzaine d'année, seule au bord de sa fenêtre, elle se dépêcha de se mettre à côté d'elle en soupirant. Lorsqu'elle se pencha pour regarder vers l'avant où s'étaient assis les autres, elle tomba sur trois garçons qui se retournaient et regardaient dans sa direction. Charlotte se plaqua à son fauteuil, cela en devenait presque effrayant. Le bus fit entendre un tremblement, puis repartit en soufflant et en grognant dans la brume grise de ce coin de France qui se situait entre la banlieue et la campagne. La fille à côté d'elle ne sentait pas mauvais, c'était une jeune noire, qui ne la calcula pas. Charlotte sortit son iPod, et sélectionna Cocteau Twins, un groupe que sa mère écoutait lorsqu'elle était adolescente. Charlotte avait récupéré une boîte à chaussure Converse où trainaient des photos de Fabienne en punk, et des cassettes de ses groupes préférés. La chanson « Heaven Or Las Vegas » la couvrit de frissons. Elle se détendit, tout en se sentant pleine d'excitation, ce qui la poussait à sourire, en serrant ses poings et en pensant ; « yesssss ! ».

CHAPITRE

Le lycée se trouvait au centre de la petite ville de Bersach, juste en face de la mairie. Charlotte fonça comme une flèche jusqu'au portail, elle eut quand même un petit choc en voyant sa nouvelle tête sur la photo de son carnet de correspondance. Le surveillant, qui habituellement lui criait de se bouger, afficha un sourire sympa en la voyant, elle sentit même son regard la suivre, le temps qu'elle traverse la cour et fonce jusqu'au banc où l'attendait Sté. C'était le leur, de banc, personne n'en voulait, normal, il était posté à deux mètres des chiottes et de son odeur d'urine persistante.

Les deux adolescentes se firent la bise.

- Ca va Natasha ?

- Et toi Malicia ,

Les deux copines s'étaient donné les surnoms de leur héroïne de super héros préférées, ce qui avait généré de longues heures de discussion et de revirement durant les premiers mois de leur rencontre. Charlotte avait opté pour la Veuve Noire dans les Avengers, elle n'osait l'avouer, mais c'était plus par rapport à Scarlett Johansson, l'actrice qui tenait le rôle, que pour les pouvoirs du personnage. Stéphanie, par contre, était une inconditionnelle des facultés de Malicia, une des seules étant capable d'absorber et d'acquérir les pouvoirs des autres super héros, quant à Lilas (qui était, soit en retard, soit absente ; deux de ses spécialités) elle se faisait appeler Jubilé, une autre héroïne plutôt obscure, mais grande amie de Wolverine, dont, cette fois encore, l'acteur faisait fantasmer l'adolescente. Par habitude, Charlotte demanda :

- Elle est pas là Lilas ?

La petite maigre à lunette montra son portable ;

- Viendra pas, une gastro.

- Une gastro ou le DM ?

Stéphanie leva les bras au ciel, avant de mettre ses mains en prière ;

- Mon Dieu, on va se faire tuer ! Pitié, pitié, pitié...

Charlotte soupira ;

- Pffff, un zéro de plus ou de moins...

- C'était à ton tour de le faire.

- J'ai pas eu le courage, et puis, j'avoue, j'y comprends rien.

- Oui, mais la dernière fois...

- La dernière fois, tu l'as fait, tellement bien fait qu'on a eu trois sur vingt, et tellement on était les seules à avoir la même mauvaise réponse pourrie, on s'est pris un zéro en plus pour copiage. Ce coup-ci, on n'aura qu'une seule mauvaise note.

- C'est pas faux.

- Ah, tu vois, j'ai bien fait de rien foutre !

Elles se mirent à rire. Sté remarqua que beaucoup de petits groupes dans la cour regardaient dans leur direction, elle se tourna vers Charlotte.

- Qu'est-ce qu'ils ont tous ces blaireaux ?

Puis, elle fixa plus attentivement son amie et demanda ;

- T'es pas comme d'habitude, tes fringues, et puis... Ton visage. J'arrive pas à voir, mais, pardon, hein, mais t'es plus belle qu'avant.

Charlotte en avait presque oublié sa transformation, elle se mordit les lèvres et répondit ;

- C'est ma frange, t'as pas vu ? Je l'ai coupée.

- Purée, t'aurais dû le faire depuis longtemps, regarde, j'ai l'impression que Jason te mate.

- Jason ?

- Je suis choquée.

Charlotte était ennuyée, elle voulut faire plaisir à sa copine et tenta une vanne ;

- Arrête, ça se trouve, c'est sur toi qu'il bloque.

- T'es pas sympa, t'as pas de miroir chez toi ou quoi ?

- Mais si, pourquoi ?

- Attends, j'ai une idée, t'as toujours ton compte Insta ? Je vais te faire une photo, passe-moi ton phone.

- Non, attends...

- Allez ! Vite, ça va sonner.

Elle lui donna son cellulaire. Sté sauta du banc et se mit dos à la lumière pour mitrailler son amie. Puis elles sélectionnèrent deux photos, une de face et une de

profil avec l'épaule un peu dénudée que Charlotte posta sur son compte. Sté insista pour qu'elle les mette en mode public ; « Tu vas voir comme tu déchires ! ». La sonnerie retentit, les deux filles sautèrent du banc pour aller, la mort dans l'âme, en classe de mathématiques.

Tandis qu'elles attendaient le long du mur dans le couloir, les garçons ne cessaient de se tourner en passant près d'elles. Le groupe de Jason passa, puis l'un d'eux revint sur ses pas. Il s'arrêta timidement devant Charlotte ;

- Heu... salut.

- Salut, répondit-elle d'une toute petite voix. Elle le connaissait de vue, c'était Stephan, le petit copain d'une des bombasses de sa classe.

- Tiens.

Il lui tendait un papier.

- C'est quoi ?

Stephan fit un sourire niais et se recula pour aller rejoindre ses potes. Elle vit Jason au loin qui lui faisait un clin d'œil. Elle ouvrit le papier, sous les yeux rongés de curiosité des autres filles de la classe. Mais seule Sté avait le privilège de pouvoir regarder avec elle. Il y avait un numéro de portable, avec deux petits cœurs et le nom de Jason à côté. Sté en siffla d'admiration.

- Purée, il t'a carrément donné son 06.

Cela rendit Charlotte triste, et même, coléreuse, elle ne put s'empêcher de répliquer ;

- Quel connard !

- Mais arrête, il est trop cool.

- Et hier, il était cool, quand il rigolait en se moquant de nous à la cantine ?

- Oui, t'as raison.

Charlotte froissa le papier et le jeta au sol. Qu'il aille se faire voir ! Sa copine était surprise, mais elle ne dit rien. Toutes les filles rêvaient d'avoir un copain, même virtuel, juste histoire d'échanger des messages, et surtout, de statut pour celles qui trainaient encore sur FB. Elle ne pouvait pas se douter que, côté garçon, Charlotte n'avait en tête que le visage du jeune sauvage qu'elle avait rencontré durant la nuit. D'avoir vécu ces combats avec les loups, cette cruauté, d'avoir assisté à la mort de

la jeune Fatima, à la tentative des lépreux d'éventrer son ami, sans compter le jeune homme torturé qu'elle avait croisé dans la grande salle aux chaises oranges, Charlotte voyait sa vie au collège d'une autre façon. Elle était différente depuis cette nuit, c'était vrai, mais pas seulement à cause de son physique. Ses pensées s'effilochèrent quand la classe se mit en mouvement pour entrer dans la salle que le professeur venait d'ouvrir.

Depuis cette histoire de copiage, les deux amies n'avaient plus le droit de se mettre ensemble au cours de math. D'habitude, Charlotte se retrouvait seule, mais juste avant que le prof ne demande de ne plus bouger, Jessica, une des filles de la bande des « populaires », vint s'asseoir sur la chaise à côté d'elle. Charlotte pensa que sa beauté continuait d'attirer les garçons comme les filles et lui fit un sourire, que l'autre lui rendit sur un ton vénéneux. Cela sentait le vinaigre comme disait sa mère. Le prof, un grand cinquantenaire dégarni et aigri commença à faire le tour pour ramasser les DM. En temps normal, Charlotte ce serait simplement morfondu, en disant ; « je l'ai pas fait », pour subir ensuite un regard de dédain et de profond mépris de la part du prof, mais elle décida de la jouer comme le faisaient les populaires lorsqu'elles voulaient embrouiller un adulte. Elle se leva subitement, attirant tous les regards sur elle, et fit son plus beau sourire, on aurait dit une pub pour du dentifrice au Festival de Cannes. Le prof lui-même était émerveillé.

- Monsieur Bourdieu, je suis vraiment désolée mais j'ai oublié mon devoir à la maison...

Charlotte remarqua le soutien admiratif de Sté au fond de la classe et s'empessa de rajouter ;

- C'est à dire, on l'a fait ensemble avec Stéphanie, mais c'était pas pour copier, hein, et... heu... monsieur, elle aussi, elle a...

Le prof était en train de se ridiculiser à regarder Charlotte comme s'il voyait la vierge descendre du ciel, alors qu'elle était littéralement en train de se moquer de lui. Il s'en rendit compte, et se racla la gorge avant de lui couper la parole.

- C'est bon, Robichaud n'en rajoutez pas, je veux voir votre devoir et celui de Martinez sur mon bureau demain matin, d'accord ?

- Oui monsieur Bourdieu. Elle se rassit dans un silence de cathédrale. Elle avait réchappé aux injures et au zéro, la classe en était estomaquée. Le prof se dépêcha de ramasser le reste des copies et annonça qu'ils allaient tout de suite en faire la correction, ce qui était en contradiction totale avec le fait que deux élèves devaient rendre leur devoir le lendemain. Mais, à priori, il ne savait plus ce qu'il faisait.

Charlotte sortit sa trousse et deux grandes feuilles d'un air satisfait en faisant un clin d'œil à Jessica. Celle-ci lui lança méchamment ;

- Tu crois que j'ai envie d'être ta copine ?

- Heu.. je ne sais pas, non, pourquoi ?

- C'est pas parce que t'as décidée de faire ta belle aujourd'hui que tout le monde va t'aimer, la grosse.

- Pourquoi tu m'appelles la grosse ?

Jessica resta une longue minute silencieuse.

- Oui, enfin, c'est bon, on a vu que tu t'étais payée un régime et un coiffeur de ouf, mais faut que tu te calmes.

- Je comprends pas ?

- C'est Louba qui m'envoie, elle est verte de rage, qu'est-ce qu'il voulait Stephan tout à l'heure ?

C'était donc ça. Charlotte regarda discrètement vers les premiers rangs où se trouvaient les top-modèles de la classe et se rendit compte que la blonde (naturelle) Louba lui jetait des regards assassins. Elle poussa un petit rire en pensant à la confusion, ce qui rendit l'autre encore, non pas, plus verte, mais plus rouge de rage.

- Mais non souffla-t-elle, il voulait me donner le numéro de son pote Jason.

- JASON ?

Jessica avait prononcé le nom si fort que toute la classe s'était tournée vers eux, même le prof avait cessé ses écritures sur le tableau. Il la foudroya de derrière ses lunettes à verres épais.

- Delpozzo, qu'est-ce qu'il vous prend de crier comme ça ? Vous vous croyez dans un concert ? Prenez votre carnet et vos affaires, je vous envoie au CPE.

Jessica était sous le choc de ce qu'elle venait d'apprendre, Jason était l'équivalent de Robert Pattison version Bersach, il ne s'intéressait habituellement qu'à des filles du Lycée du boulevard Carnot, et là, il donnait son zéro-six à la grosse ? Même s'il fallait reconnaître qu'elles s'étaient embellie sans que personne ne s'en rende compte, mais quand même ? Elle ramassa ses affaires, le visage livide, et marcha telle une zombie vers le bureau du prof en regardant ses copines du premier rang d'un air désespéré. Charlotte ne pensait pas que la nouvelle lui ferait un tel choc, heureusement qu'elle ne lui avait pas raconté avoir balancé le papier. Du fond de la classe, Sté lui jetait des regards interrogatifs, Charlotte lui brandit son pouce pour lui dire que tout allait bien.

Durant la récréation de dix heures, Sté et Charlotte se firent approcher par un sorte de bande de groupies qui vinrent les entourer leur téléphone à la main. Des quatrièmes. L'une d'elle lui montra son écran ;

- Eh, t'es une star, t'as vu le nombre de « like » sur ta photo ?

Charlotte n'en croyait pas ses yeux, il y en avait six cent douze, non, six-cent quinze, puis six-cent vingt, cela ne cessait de monter.

- Mais c'est fou, qui a aimé ?, demanda-t-elle.

Une autre profita que la porte de la sympathie était ouverte pour se jeter dans la brèche. Elle se colla à Charlotte en lui disant ;

- Mais t'as pas vu, t'as même des mecs de Youtube, regarde, vas-y, sors ton portable.

Elle s'exécuta, et se rendit compte que des dizaines et des dizaines de personnes avaient commencé à la suivre, sans compter les demandes. Une des filles, penchée au-dessus de son épaule, poussa un cri ;

- Elle a une demande de Hanouna !

Une autre s'exclama :

- Hanouna, le mec de la télé ?

- Oui, la vie de ma mère !

Une troisième se mit carrément à hurler ;

- Il y a aussi Julien des Marseillais !

- Putain non j'y crois pas ! Cria une grande fille rousse.

- Tu vas passer à la télé, c'est sûr, ils vont t'appeler !

Charlotte avait la tête qui tournait, elle ouvrit un message de son frère ; « T'as vu ton Insta ? Des potes me parlent de toi, j'hallucine, t'es en train de devenir un phénomène ma sœur ! » Elle chuchota ;

- Mince alors, c'est la folie.

Anaïs, une sportive sympa de quatrième lui tendit une enveloppe ;

- Je fais mon anniversaire samedi, je t'invite, promets-moi que tu viendras ?

Charlotte fit oui de la tête, elle commençait à être dépassée, une brune frisée l'interpella ;

- Tu veux venir dormir chez moi vendredi ? On fait des soirées avec Mathilde et Olivia, on fera des photos.

- Heu, je sais pas, faut que je demande à ma mère...

La sonnerie retentit, le groupe dont le nombre était monté à une trentaine d'élèves, avec la moitié de garçons, se dispersa avec regrets, il y avait même des filles qui la photographiaient avec leur phone. Sté lui attrapa la manche ;

- Bouge, on va être en retard en français.

Charlotte se tourna d'un air hagard vers sa copine, puis son attitude changea ; Sté la fixait d'un air mauvais. Elles se mirent en route, et grimpèrent au deuxième étage de l'établissement. La classe n'était pas encore entrée en cours. Charlotte remarqua des larmes sur le visage de Sté.

- Qu'est-ce qu'il y a Malicia, tu pleures ?

La maigre fit « non » de la tête en reniflant. Charlotte s'aperçut qu'elle avait toujours l'invitation d'anniversaire dans la main et comprit ce qui faisait souffrir son amie. La peur de se retrouver à nouveau seule, abandonnée. Charlotte connaissait si bien ce sentiment. Elle attrapa Sté par les épaules.

- Eh, attends, je ne comptais pas y aller sans toi à cet annive ! On se quitte plus, t'inquiète, je te laisserai pas tomber.

- Mais attends, t'as vu ton Insta ? T'es en train de devenir une star ou chais pas quoi, t'as trop de la chance, et moi...

- Tu seras ma conseillère spéciale, et Lilas aussi. Je suis pas comme ça, je vous laisserai pas tomber, je te le promets !

La situation était si emballante, importante, forte, émouvante, que Sté se mit à pleurer pour de bon, mais de joie et de stress. Il n'y avait que Charlotte qui ne se rendait pas encore compte de ce qui était en train de se passer. Elle rajouta :

- Moi aussi j'ai envie de pleurer, je comprends rien et j'ai peur, et... Sté, je vais avoir besoin de vraies copines pour m'aider et me conseiller.

- Attends, on va faire un selfie, et je vais dire que je suis ta manager, d'accord ?

- Non mais attends, je disais ça comme ça. Manager pourquoi ?

- Pour des photos, des défilés, faire des pubs, de la télé, crois moi, ça va marcher.

- T'es sûre ?

- Allez vite, le prof va se pointer

CHAPITRE

Lorsqu'elle sortit des cours à dix-sept heures, il n'y avait pas que sa mère qui l'attendait. Une vingtaine de groupies, dont certaines n'étaient même pas du collège, étaient venues pour la voir. Trois d'entre elles avaient fait imprimer la photo d'Instagram pour lui demander une dédicace, et la plupart réclamèrent un selfie avec elle. Sa mère se demandait ce qu'il se passait. Charlotte se prêtait au jeu avec gentillesse, les garçons aussi formaient une bande. Juchés sur leur moto et scooter, ils prenaient la pose en fumant des cigarettes et en lui souriant, l'air de dire ; tu peux choisir celui que tu désires. Fabienne prit sa fille par le bras et l'emmena vers le centre-ville en demandant ;

- Mais c'est quoi cette folie ? T'as gagné un prix ?

- Non, non, heu... C'est à cause d'une photo sur Insta.

- Sur quoi ? Qui t'as prise en photo ?

- Mais non, c'est sur mon compte à moi, Instagram, tu sais, c'est comme ton Facebook, mais pour les jeunes.

- Et ben dit-donc, quelle idée t'as eu ?

- Tout le monde le fait maman.

- Tout le monde ?

Le téléphone de Charlotte n'arrêtait pas de vibrer, il y avait un message de Sté ;
« une Youtubeuse veut t'interviewer. » Sa photo était montée à 40 000 vues.

Elles arrivèrent à la piétonne, le groupe de filles et de garçons ne les lâchait pas, marchant à quelques mètres derrière elles. Charlotte remarqua que le type du magasin de chaussure Footlocker la dévisageait tout en matant l'écran de son smartphone, ça lui donna une idée. Elle tira la manche de sa mère ;

- Allons là, maman, s'il te plaît.

- Mais c'est trop cher.

- Quelque chose me dit qu'il va nous faire une ristourne.

- Ah bon ?

Pour commencer, le type fut obligé de fermer la porte du magasin. Un attroupement était en train de se former devant sa vitrine. Fabienne était dans le cirage, comme elle disait. « Tout ça pour une photo ? » Charlotte fit le tour des modèles et tenta le tout pour le tout sur une paire à presque deux cent euros.

- Je peux les essayer ?

Le vendeur ne put se retenir et demanda ;

- Ca vous ennuie si on fait un selfie ?

C'était ce qu'attendait la jeune fille, elle rétorqua ;

-Bien sûr, si vous me faites une ristourne. Je peux même poser avec les chaussures si vous voulez.

- Attendez, il y a peut-être un truc à faire, bougez-pas.

Il alla derrière son comptoir et téléphona à son patron. Il demanda à celui-ci d'aller voir sur Insta, Facebook et même Youtube où était relayée la photo de la « La BB de Bersach », « La Marilyn des campagnes ». En deux minutes, il avait son accord. Il retourna voir Charlotte.

- Le patron vous offre la paire si vous posez avec, devant le logo du magasin.

Elle désigna la chemise à rayures noires et blanches, caractéristique des vendeurs de la marque.

- Je peux même porter votre chemise, si vous m'en offrez une deuxième paire.
- Heu, attendez, faut que je rappelle mon boss.
- Pas de problèmes.

Pendant qu'il s'activait, Charlotte demanda à sa mère ;

- Tu veux une paire de Nike maman ?

Elles repartirent avec deux gros sacs dans les mains, avec en prime, les applaudissements du public au dehors. Chez H&M sa mère refusa qu'elle rejoue le même cirque. Avant même qu'elle n'entre dans le magasin, elle se dirigea vers le groupe de fans pour leur demander gentiment de bien vouloir les laisser tranquille et cesser de les suivre. Une partie, les plus jeunes, obéirent à l'injonction maternelle, mais une demi-douzaine de filles au téléphone greffé dans la main ne put se résoudre, et resta à distance pour commenter et poster tout ce qu'elle pouvait sur la folle journée de Charlotte Robichaud. Fabienne lui fit essayer deux jeans, un pull, des soutiens gorges et culottes, et même des chaussettes. Charlotte comprit que sa mère était effrayée par tout ça, et demanda un bonnet noir et une paire de lunettes de soleil en solde. Elles réussirent à sortir par derrière en échange d'un ultime selfie avec la caissière et le type de la sécurité (« pour sa fille »), et rejoignirent l'arrêt du bus qui devait les ramener dans leur quartier sans croiser de nouvelles groupies.

Heureusement, personne ne semblait connaître son adresse, la cité était aussi calme et morne que d'habitude à leur arrivée. Il était presque vingt heure, Fabienne était épuisée, Charlotte aussi, elle fila à la douche pendant que sa mère préparait le repas.

Saphir arriva peu après. Elle était heureuse de le voir. Le fait qu'il soit son demi-frère renforçait le lien qui les unissait. Certes, il s'était toujours comporté comme un grand frère protecteur, et mieux, comme son père de remplacement, avec tous les avantages qu'apportait le fait d'avoir un père de cet âge. Même s'il n'était pas tendre lorsqu'on parlait de devoirs ou de résultats scolaires, quant aux garçons, il lui avait fait la leçon plusieurs fois en les traitants de débiles mentaux obsédés par le sexe. Il

veillait aussi à ce qu'elle ne s'approche pas des dealers de la cité. Lui-même avait gâché ses années de lycée, ainsi que son avenir en travaillant pour un réseau qui lui amenait de l'argent facile, puis il avait eu ce terrible accident qui l'avait laissé dans le coma durant plusieurs jours. Il devait avoir seize ans et Charlotte cinq ans. Elle se souvenait des angoisses de sa mère, des allers-retours à l'hôpital, puis des longues disputes et des pleurs qui avaient suivi le retour de son frère à la maison.

CHAPITRE

Durant la journée, Saphir avait suivi l'évolution des votes et commentaires sur l'Instagram de Charlotte et était impressionné par l'ampleur du phénomène ; sa sœur était devenue une star des réseaux sociaux. Lorsqu'ils furent à table, il lui lança ;

- Tu te rends compte ? Ton avenir est assuré.

Fabienne ne comprenait toujours pas.

- Qu'est-ce que tu veux dire ?

- Maman, dès demain elle va recevoir des propositions pour des photos, des publicités, elle peut même devenir actrice si elle le désire. Généralement, ce sont des agences qui demandent l'exclusivité. Et ça, je ne sais pas si c'est bien, s'il ne vaut pas mieux faire du coup par coup, je veux dire, avoir sa propre agence ou quoi.

- Tu dis n'importe quoi, tout ça pour une photo ?

- Une photo à cinq cent mille vues maman !

Seuls le frère et la sœur se rendaient compte du réel impact que cela pouvait avoir, ils échangèrent un regard entendu. Saphir était inquiet ;

- Charlotte, tu te rends compte de ce qu'il t'arrive ? Il va falloir bien gérer le truc.

Sa mère intervint à nouveau :

- Comment ça, quel truc ?

Charlotte lui déclara ;

- Maman, laisse le parler, il a raison. C'est des histoires de notre époque. Saphir sait ce qu'il dit.

- Oui, reprit celui-ci, tu as saisi l'ampleur, pas vrai, Charlotte ?

- Ils m'appellent la nouvelle Marilyn.

- La nouvelle Marilyn ? répéta Fabienne.

- Je vais pas te faire la leçon, mais tu as vu comment elle a fini, continua son frère. Il ne faut surtout pas que quelqu'un décide à ta place. Et aussi, que tu prennes ton temps. Je veux parler de demain, après-demain, de l'immédiat. Toi, ou quelqu'un d'autre, va devoir gérer les demandes qui vont pleuvoir et...

- Ou les refuser, le coupa Charlotte.

- Ou les refuser, tu as raison. Tu vois, je m'emporte, c'est le danger. Parlons juste de demain, je suis un peu inquiet. Le proviseur ne va pas accepter que tu provoques une émeute dans ton école, et puis, il faut faire les choses calmement, prendre le temps, ta beauté ne va pas s'évanouir du jour au lendemain.

Charlotte ne put se retenir de faire remarquer ;

- Pourtant, elle est bien apparue du jour au lendemain ?

- C'est vrai, même moi, je ne t'ai pas vu grandir et t'embellir, mais... tu avais déjà posté une photo ? Avant ?

- Non, enfin si, mais je l'avais enlevé, c'était la première fois, pratiquement.

- Cela expliquerait la violence du succès. Tu corresponds à la beauté que les gens attendent.

Fabienne suivait la discussion avec intérêt, elle voulut revenir sur un point.

- Mais, pour demain ?

Saphir lui répondit ;

- Je pense qu'elle doit se faire oublier quelques jours, rester ici, le temps que l'affaire se tasse. Il y aura d'autres photos de filles, d'autres stars sur Instagram, et ensuite, on pourra peut-être te trouver une agence ou...

- Ou pas..., rajouta Charlotte.

- Ou pas. Tu as raison, tu n'as que quatorze ans.

Pour une fois, sa sœur n'eut pas envie de rajouter ; « Bientôt quinze. » Elle se tourna vers sa mère ;

- Maman, tu es d'accord ?

Avec toutes ces émotions, Fabienne avait bu quelques verres de rouge en faisant la cuisine, l'alcool commençait à faire son effet, elle sembla se réveiller d'un songe.

- Pardon ? D'accord pourquoi ?

- Pour que je n'aie pas en cours demain, et jusqu'à lundi, tu as bien vu comment les filles me suivaient dans la rue ?

- Mais oui, tu restes ici, mais tu rattraperas tes devoirs.

Charlotte et son frère échangèrent un sourire complice, quels devoirs ? Comme l'avait dit Saphir, à partir de ce jour, leur avenir à tous les trois était assuré.

- Promis maman, je demanderai à Sté de m'envoyer les cours. Je vais aller me coucher, je suis épuisée en vérité.

- Bonne nuit ma chérie.

- Bonne nuit syster, et ne fais pas trop de rêves de star, hein ?

- T'inquiète, je vais bien dormir.

CHAPITRE

Elle alluma la lampe de chevet puis alla éteindre le plafonnier, tout en repoussant la porte de sa chambre dans son dos. La pièce se recouvrit d'obscurité, laissant un petit halo de luminosité blanche recouvrir la tête de lit, Charlotte hésita un instant. Il y avait aussi la lumière provenant de la nuit et de la ville au dehors, elle s'approcha de la fenêtre, devait-elle fermer le store ? Elle avait peur d'être angoissée. Elle avait bataillé des mois entiers afin de persuader sa mère de la laisser dormir avec les stores levés, pour avoir toujours la présence de la ville, du monde, dans sa chambre, une présence réconfortante, et si le vaisseau revenait ? Elle s'assit sur son matelas, c'était

étrange et effrayant, et elle en connaissait la raison. Ses yeux tournèrent vers le miroir de l'armoire et elle envoya un sourire à la belle jeune fille viking au visage de fée qui s'y reflétait. Un peu voutée des épaules, comme elle. C'était elle, sans l'être, mais c'était une amie, quelqu'un qui lui apportait du bonheur, et Charlotte avait peur qu'en se recouchant entre ses draps, qu'en se rendormant, elle ne perde son vœu au réveil.

Elle avait laissé exprès son portable au salon, à cause des ondes la nuit disait sa mère, même si, souvent, Charlotte se relevait pour le récupérer, mais pas cette fois. C'est vrai qu'elle était angoissée et excitée, terrorisée et heureuse, dès demain une nouvelle vie débiterait. Elle se rendrait dans une agence, ou bien, on viendrait la prendre en photo dans l'appartement, elle allait avoir des tas d'amies, et dire qu'en plus, elle irait au lycée prochainement ! Quant aux garçons, les garçons... Aussitôt, elle fut prise de mélancolie, sentant à nouveau le froid de la chaumière des lépreux la mordre, le sang tiède coller à son flan, et croisant le regard implorant et souffrant du jeune sauvage. Ce regard l'emplissait de chaleur et de tristesse, il était comme gravé en elle, elle voulait serrer le garçon contre elle, sentir sa chair, son corps, son souffle, ça lui flanqua des frissons dans tout le corps et lui arracha un petit sourire. Son imagination était descendue entre ses jambes. Elle soupira et coupa la lumière, pas envie de lire, de quitter les dernières images qui flottaient dans son esprit. Elle en avait oublié sa peur de se réveiller comme avant. Enfin. Elle put fermer les yeux.

Des heures plus tard, l'appartement était plongé dans le noir. Charlotte se réveilla en sursaut, totalement oppressée. Une masse de plusieurs centaines de kilos appuyait sur sa poitrine, et un bruit horrible, comme la suffocation d'une énorme bête à l'agonie, emplissait ses oreilles. Elle aspira profondément par le nez, le bruit cessa. Charlotte se rendit compte qu'il s'agissait de sa respiration, lorsqu'elle se remit à haleter de douleur d'un souffle rauque. Ses bras étaient serrés autour de son corps, elle étouffait et brûlait en même temps. Elle cligna des yeux en gémissant. Lorsqu'elle les avait ouverts quelques secondes plus tôt, elle avait eu l'impression

de les déchirer, et même encore, que des petits bouts de verres restaient collés à l'intérieur de ses paupières, raclants à chaque passage sur ses pupilles. Et ce poids qui l'écrasait ! Elle reprit le contrôle de sa respiration et se redressa, cela lui fit l'effet d'une forge en fusion dans l'estomac. « Mais que m'arrive-t-il ? Je brule ! Je brule de l'intérieur ! » Charlotte se mordit les lèvres jusqu'au sang pour ne pas crier, les larmes giclaient littéralement de ses yeux tant la douleur était forte. Elle se frotta les bras, pour cesser aussitôt. C'était comme si sa peau était à vif, et que ses paumes avaient été remplacées par des râpes à fromage. Charlotte expira plusieurs fois et regarda dans le miroir. Elle était toujours blonde, mais pliée sur le côté, les yeux suppliants, des flashes de lumière frappaient ses pensées, elle sentit une envie dans la bouche, la gorge, le ventre, qu'est-ce que c'était ? Elle devait boire ! Elle se leva, sursauta en pensant avoir marché sur du feu, puis avança en tordant ses chevilles de douleur à chaque pas.

Le poids sur sa poitrine écrasait ses seins et son plexus, lui coupant le souffle, totalement par moment, la faisant suffoquer et cracher. Elle rejoignit le salon mais au lieu d'aller vers la cuisine, se dirigea du côté du buffet, qu'elle ouvrit fébrilement, pour en sortir une bouteille de vodka. Charlotte dévissa le bouchon, et en avala une lampée. Le feu de l'alcool la réconforta quelques millièmes de seconde et ses yeux pétillèrent, mais juste après, l'intérieur de son corps s'enflamma la poussant à crier tant elle eut mal. Elle se remit debout, et but encore, plus lentement cette fois. Elle ne pouvait plus s'arrêter, ça la soulageait, et, dans le même temps, c'était comme si la vodka débordait par ses yeux, tant elle avait mal et pleurait. Le sol en était recouvert de flaques, Charlotte pensa que c'était humainement impossible. Elle se rendit compte que ça allait mieux, reposa la bouteille, vide, et s'écroula sur le lino, se roulant dans ses larmes. Elle eut une convulsion, puis une seconde, et se mit à vomir un long jet brulant. On aurait dit que quelqu'un remontait un hameçon en déchirant l'intégralité de sa gorge. Dès qu'elle eut fini, elle se remit à trembler, et s'accrocha à la table pour se relever. Elle vit les cigarettes et le briquet de sa mère, s'en saisit, et en alluma une qu'elle aspira en toussant. Elle inhalait de toutes ses forces, se mettant à recracher ses poumons dans la foulée. C'était ça, ce qu'il lui

fallait, quelque chose de chaud, de fort dans le sang, dans le corps. Elle alluma une deuxième clope, collée à la première entre ses lèvres, cela ne suffisait pas, la fumée envahissait le salon mais personne d'autre qu'elle ne s'agitait dans la maison. Elle se rappela que son frère fumait du shit ou de l'herbe, et, dans le même temps, eut un spasme de douleur si violent, qu'elle se coinça la mâchoire sur le côté. Son menton partait à gauche, la peau tirait sur son œil et elle sentait l'os pointer sur le côté. Elle se précipita dans la chambre de Saphir.

- Saphir, gémit-elle, par pitié, Saphir !

Charlotte le secoua, il était horriblement lourd, comme mort, de la bave coulait du bord de sa lèvre et ses yeux étaient fermement clos. Charlotte lui envoya des claques, de plus en plus fortes, le remua tout en se s'agitant elle-même tant la douleur la brûlait. C'était tantôt des piques qui lui transperçaient les genoux, tantôt des crabes qui dévoraient ses veines, ou même, des griffes esquinées qui grattaient ses entrailles. Elle le saisit par le col et lui balança un coup de tête dans le nez. Saphir ouvrit les yeux, et posa aussitôt le dos de sa main devant son visage en ayant un réflexe de recul.

- Charlotte ? Mais, tu as fumé ?

Le visage larmoyant de sa sœur le fixait de soulagement, il remarqua sa mâchoire tordue.

- Attends... Tu t'es coincée la mâchoire.

Il s'assit sur le lit, et prit les joues de sa sœur entre les mains. Du bout des doigts il chercha les jointures sous ses oreilles et appuya dessus pour les remettre en place, Charlotte put reprendre un visage normal. Elle sursauta d'un coup, comme si des rongeurs venaient de lui mordre les fesses.

- Calme toi ma chérie, qu'est-ce qu'il y a ? Tu as l'air malade.

- Je... j'ai mal partout, vraiment partout, Mon Dieu, c'est horrible, ça brûle, j'ai envie de vomir mon ventre et mes intestins.

- Ça brûle dans le ventre ?

- Partout, partout.

- Tu sens l'alcool, tu as bu ?

- Je, j'ai l'intérieur des bras en feu, j'ai des crampes, j'ai si mal ! La langue toute gonflée et irritée, les gencives en sang, j'ai froid, j'ai chaud, je te jure Saphir, j'ai envie de me jeter par la fenêtre !

- Attends, attends... Ouch !

Il se tordit subitement de douleur, une main sur le ventre, avant de se remettre droit. Son visage s'était couvert de sueur. Charlotte ouvrit grand ses yeux, en folie !

- Toi aussi ? Non ? Non !

- Ce n'est rien, c'est passé. Merde, c'est les steaks de maman, ou la purée...

- Non, j'ai tout vomi.

Charlotte se mit à grelotter, claquant des dents à la vitesse d'une paires de castagnettes dans les mains d'une danseuse de flamenco, Saphir la prit dans ses bras.

- Calme-toi, calme-toi, ça va passer.

- Non, ça empire. Roule moi un joint !

- Quoi ? Mais pourquoi ?

- Je... je ne sais pas, ce sont des images, des mots qui me viennent, une sensation, il faut que je me remplisse le corps, le sang, que je casse la douleur, mes os, que je me casse la tête.

Ce fut au tour de Saphir d'avoir l'air affolé.

- C'est ça ? Tu es en manque ? Tu prends de la drogue ? Depuis quand ? Dis-moi ?

- Je non, c'est pas, je... C'est pas ça ! Mon Dieu que ça fait mal ! Ça fait maaaaaal !

Et d'un coup ça lui revint, les paroles de la voix dans la vaisseau ; « Toutes les nuits vous payerez le prix ! Un vœu, une malédiction ! », Maintenant elle comprenait ce que voulait lui dire le jeune supplicié dans la salle aux milles chaises oranges : « Ça fait trop mal ; la malédiction ! »

Un vœu, une malédiction. Pourtant, le savant avait dit que si elle faisait ce qu'il fallait, elle ne souffrirait pas. Mais que devait-elle faire ? Tout en gigotant sur place pour combattre la lave qui bouillonnait sous et sur sa peau, elle tentait de rassembler un maximum de souvenirs. Boire du sang chaud ? Le soldat avait dit que le jeune

« volait » et qu'il devait boire du sang chaud. Mais, rien que d'y penser, Charlotte avait encore plus mal. Elle le sentait, ce n'était pas ça, tout simplement parce que dans sa tête, son corps, quelque part dans sa moelle osseuse, quelque chose lui disait quoi faire. C'était si terrible qu'elle en frissonna de tout son corps, avant de s'accrocher aux poignets de son frère.

- Je... Oui, je suis en manque ! Je suis désolée, tellement désolée ! Il faut que tu roules un joint, là, tout de suite.

Saphir était abasourdi, mais il en avait tant vu lorsqu'il vendait de la drogue. Il était surtout peiné. Cependant, la situation empêchait les réflexions et les demandes d'explication, car lui aussi sentait des crampes et des douleurs dans son corps. Pourtant, il n'avait aucune envie de fumer un pétard ! Il récupéra une boîte en fer bleue entre deux livres sur sa bibliothèque et entreprit de rouler. Dès qu'il eut terminé, il se leva pour ouvrir la fenêtre. Charlotte regardait le joint tel un loup affamé. Saphir soupira et l'alluma, avant de le lui tendre.

- T'étouffe pas, prend ton temps.

Elle aspira goulument, toussa, recommença, re-toussa, et essaya de fumer calmement. En une minute, elle avait terminé. Le cerveau embrumé, cela allait un peu mieux, bien qu'elle ne soit aucunement détendue. Elle se leva, et poussa un hurlement étouffé. Elle avait senti une sorte de lame froide lui déchirer les reins. Charlotte manqua se bloquer la mâchoire à nouveau, et commença à taper du pied et à sautiller sur place en gémissant. La morve coulait de son nez et de ses yeux, elle ne cessait de renifler, de trembler, d'être prise de secousses. Elle parla en claquant des dents ;

- C'est tout ? C'est tout ce que t'as ?

- Comment ça ? Tu ne te sens pas mieux, c'est ça ?

- Non, non ! T'as de la coke, de l'héro ?

- Mais tu es folle !

- T'en as ?

- Non !

Elle secoua la tête de dépit, puis fila dans sa chambre enfilet ses Converse, Saphir la vit revenir son manteau sur le dos, il n'y croyait pas.

- Qu'est-ce que tu fais ?

- Saphir, je suis désolée, mais je dois sortir, je... j'ai trop mal, je vais faire une connerie, ça ne va pas, ça ne va pas.

- Attends, attends juste une minute.

On aurait dit deux possédés. Charlotte qui tremblait et poussait des cris de bêtes, prenant parfois des poses tordues pour retenir une douleur fulgurante, et Saphir, en panique, les yeux débordant de larmes et d'inquiétude pour sa sœur, mais décidé à l'aider, à la sauver. Il récupéra son portable. Quatre heures trente du matin. Ses doigts firent défiler la liste des contacts.

- On va aller chez Titeuf, il habite l'immeuble en face, dit-il avant de lancer l'appel.

Son pote ne dormait pas. Il lui répondit qu'ils pouvaient passer. Saphir récupéra des billets dans un livre de sa collection des Six compagnons de la Croix Rousse et s'habilla le plus vite possible.

CHAPITRE

Ils traversèrent l'esplanade déserte et couverte de nuit froide. La buée sortait de la bouche de Charlotte comme d'une machine déglinguée, elle faisait des sauts pour tenter de calmer la brûlure dans ses mollets et sous ses pieds. Elle vit un lampadaire et mourra d'envie de foncer dessus pour s'assommer contre, et chasser cette folle douleur. Impossible de penser, de raisonner, c'était comme de recevoir des coups

incessants. Ils grimpèrent les deux étages en courant et sonnèrent. Titeuf ouvrit la porte et les regarda d'un air ahuri. Saphir était mal en point, lui aussi. Les yeux creusés, le teint terne couvert de transpiration. Il paraissait surtout épuisé, faible, comme une chandelle qui vacille lorsque la cire commence à manquer.

- Saphir, Charlotte ? Vous n'avez pas l'air bien !
- T'as deviné tout seul ? , le raila Saphir, « elle est en manque, je crois... »
- Ta sœur ? Mais toi, t'es tout pâle ? T'as replongé ?
- Tu délires ou quoi ? C'est pour elle, je te dis. T'as de quoi ?
- Bien sûr, tout ce que tu veux. Allez-y, entrez.

Titeuf vivait dans le quartier depuis sa naissance, il avait trafiqué avec Saphir durant un moment, et à présent, il continuait, avec un petit réseau de clients qui venait parfois du centre-ville. Saphir lui tendit deux billets de vingt.

- Donne-nous de la C.
- Pas de soucis

Saphir jeta un œil sur Charlotte. Elle était tendue comme un arc, le visage dénué d'expression, concentré sur sa souffrance, il crut y voir du scepticisme et du doute. Pourquoi ? On verra bien, pensa-t-il, en essayant de contenir la nausée qui l'envahissait. Il en était certain, les steaks de sa mère leur avaient chamboulé le système, déclenchant une crise chez sa sœur. Il devait y avoir des produits chimiques à l'intérieur. Titeuf revint avec une toute petite enveloppe en leur désignant son salon.

- Mettez-vous à l'aise, j'étais en train de me faire les Rambo, j'en suis au trois, si vous voulez rester, j'ai un peu d'herbe mais pas de bières, fit-il en souriant de sa blague envers Charlotte.

Même s'il avait du mal à l'imaginer en train de prendre de la coke à presque cinq heures du matin. Mince, la fille était en troisième ! Il savait pourtant que les lycées en étaient infestés. Si les collègues s'y mettaient, cela allait mal finir. Le frère et la sœur ôtèrent leur manteau et veste. Saphir n'était pas à l'aise de voir sa sœur s'enfiler une ligne de drogue dure devant son pote, il demanda s'ils pouvaient aller dans la salle de bain.

Ils s'enfermèrent et se posèrent autour de la machine à laver. Saphir prépara ce qu'il fallait et roula une paille dans un billet. Charlotte observait avec concentration, cela lui permettait d'évacuer la douleur, et surtout, d'apprendre comment on faisait. Saphir ne comprenait rien, il vit bien qu'elle semblait novice. Il lui tendit la paille en demandant :

- T'es sûre ? C'est dangereux, tu sais ?

Elle fit oui en reniflant. Son frère récupéra du papier toilettes et le lui donna.

- Mouche-toi avant, sinon, ça ne sert à rien.

Elle s'exécuta bruyamment, arrachant des centaines d'aiguilles dans son cerveau, puis aspira d'un coup la poudre blanche. Aussitôt, la douleur s'estompa, elle se laissa tomber sur les genoux, puis en arrière contre le bas d'un placard. Une secousse la fit se cogner contre la porte. Un volcan venait d'entrer en éruption dans sa poitrine Elle se remit à claquer les dents en chuchotant ;

- Merde, merde, merde...

Saphir n'en croyait pas ses yeux, il n'osait imaginer que la coke de Titeuf était merdique.

- Attends, je t'en refais une autre.

Charlotte fit non de la tête. Son frère garda son geste en suspens.

- Comment-ça ?

Elle pleura, tant elle avait honte.

- C'est pas ça, c'est pas ça...

- Tu veux dire... c'est pas la bonne poudre ?

Elle fit oui de la tête, puis se mordit la lèvre en gémissant, du sang coula sur son menton. Elle était sur le point de s'arracher la chair pour la recracher. Saphir lui fit signe de patienter et se précipita de rejoindre Titeuf.

Dès qu'il fut parti, Charlotte se dressa sur ses jambes, un regard de folle sur son visage crispé. Elle fouilla les placards, puis le bac à linge, et trouva derrière la machine à laver une boîte en carton médicale. Dessus, il y avait marqué « Insulines ICC pour piqûres et vaccins ». Des seringues. Elle en sortit une en tremblant, comment allait-elle faire ?

Saphir réapparut, il fit non de la tête en voyant ce qu'elle tenait dans les mains. C'était catégorique.

- Il en est hors de question ! Je ne te laisserai pas faire ça, tu veux mourir ou quoi ? Et puis même, jamais, jamais de la vie !

La gorge de Charlotte émettait des grognements à chaque respiration, elle mit ses mains en prière devant son frère.

- Je sais que c'est complètement fou, mais par pitié, crois-moi, il n'y a que ça, uniquement ça, rien d'autre.

- Tu te shootes ? Je ne te crois pas, tu n'as pas de traces, rien !

- C'est la malédiction, j'y peux rien.

Charlotte était à bout, elle ne cessait de pleurer ; des larmes d'acide qui rongeaient sa peau, tout en mourant d'envie de saisir le petit paquet dans les mains de son frère et de le mélanger à de l'eau pour l'aspirer dans la seringue. Saphir se plia subitement en deux en gémissant, il s'accrocha à l'évier et essaya de vomir, mais ne put que pousser un long râle, il fit couler de l'eau pour se rafraichir, en disant ; « Mais qu'est-ce qui nous arrive ? ». Il mourrait d'envie de s'allonger sur le sol et de se laisser aller. Il se tourna vers sa sœur ;

- Ecoute Charlotte, il faut que je te dise quelque chose. Il y a dix ans, quand je suis tombé dans le coma, ce n'était pas à cause d'un accident de scooter, mais d'une overdose. Avec cette putain de poudre ! Je m'étais shooté, comme tu veux le faire, et j'ai fait une OD. J'ai failli y rester, vraiment ! Maman est devenue folle, j'ai cru qu'elle aussi allait mourir, et j'ai dû lui jurer de ne plus jamais toucher à cette merde. Les médecins m'ont dit que je m'en étais sorti par miracle, et tu veux que tout recommence ? Tu imagines si maman l'apprend ? Non, désolé, mais je ne mettrai pas ta vie en danger. Et ton avenir. Tu vas tomber accro, tu sais ce que ça veut dire ? Mentir, voler, mendier, être prête à faire n'importe quelle saloperie pour avoir ta dose ! Je sais de quoi je parle, je l'ai fait, je te jure que c'est vrai, j'ai perdu toute dignité, j'ai tout perdu, je me suis perdu moi-même !

Il pleurait à grosses larmes devant une Charlotte qui l'écoutait d'une oreille distraite, absorbée par ses tourments. Saphir dû se résoudre ;

- Bon, d'accord, juste pour cette fois. Tu vas la sniffer, c'est exactement la même chose. Tu vas voir.

Il se pencha sur la machine et prépara une ligne d'héroïne. La drogue des toxicomanes, des ratés, des perdus comme disait son frère... Charlotte voulut bien essayer et sniffa brutalement. Elle était si persuadée que c'était inutile, qu'elle ne sentit rien de plus que de nouveaux coups de poignard dans l'estomac. Elle tendit la boîte à son frère.

- S'il te plait, prépare la moi, s'il te plait, rien qu'une fois !

- Mais... tu as peur des piqûres ?

Ils rirent au milieu des larmes.

- Je sais, mais, fais-le, et on rentre.

- Non, non, je... je suis désolé.

Il prit la boîte des mains de sa sœur et la plia pour casser les seringues. Une fois, deux fois, sous le regard horrifié de Charlotte qui poussa un long hurlement, tel un monstre blessé et furieux. On aurait cru que Godzilla venait de se cogner l'orteil dans le pied d'une table. Son frère en fut effrayé, pensant qu'on l'avait entendu jusqu'au dernier étage de l'immeuble. Titeuf vint taper à la porte ;

- Eh, oh, ça va pas là-dedans ?

Saphir serra sa sœur dans ses bras en lui répondant ;

- Oui, oui, ne t'inquiète pas, elle s'est mis la paille dans l'œil.

- Dans l'œil ?

- Oui, casse-toi s'il te plait, on a presque fini.

- Ok mais calmos, hein, il y a un flic qui habite l'étage du dessus.

Charlotte gigotait comme une anguille, son frère tentait de la réchauffer, de la rassurer.

- Ca va aller, prends une autre ligne, je vais te la préparer. Calme-toi, tu ne vas pas mourir.

Elle le sentit fondre contre elle et fut prise de panique. Saphir tomba à genoux, il était pâle comme de la neige fraîche, et tout aussi glacée. Il bascula sur le côté et s'allongea sur le sol. Les yeux fermés, il ne bougeait plus. Charlotte se pencha sur

lui en tremblant de tous ses membres, posant sa joue contre ses lèvres. Le souffle de son frère était quasi inexistant. Il était en train de partir, mais elle faillit avoir un arrêt cardiaque ; une sorte de gros coup de poing venait de la frapper à l'intérieur de la tête, éteignant la lumière, éclatant ses tympans, elle s'accrocha au lavabo et le serra de toutes ses forces en attendant que cela passe. Il fallait appeler les secours, vite, à moins que... Elle s'essuya les yeux, en mordant à nouveau dans sa lèvre déchirée afin de contrer la douleur par une autre, et pouvoir se concentrer, et réfléchir ; « Que se passait-il ? Pourquoi Saphir était-il si mal ? Avait-il fait un vœu, lui aussi ? » Elle regarda tout autour d'elle, vit la boîte de seringues cassées sur le sol.

« La souffrance la plus forte est celle qui est hors de soi... »

« Si tu ne fais pas ce que tu dois faire... »

Les mots du savant, la malédiction ! Si elle ne s'injectait pas une dose d'héroïne, son frère mourrait ? Charlotte se jeta sur le sol, farfouilla dans la boîte. Par miracle, il en restait une, intacte. Elle hésita, devait-elle demander à Titeuf comment faire ? Non, il risquerait lui aussi de vouloir l'en empêcher. Elle savait que la solution était là.

Elle tenta de donner des claques à son frère, il se contenta de gémir, ouvrant des yeux pâles comme recouvert de pus. Il sentait la mort, le rance. Elle récupéra un bouchon de shampoing qu'elle rinça, mit de la poudre dedans, avec de l'eau, et mélangea. Puis elle aspira le liquide vaporeux dans la seringue. Charlotte savait au moins, grâce au cinéma, qu'il fallait absolument éviter les bulles d'air. Elle se démena pour les enlever, vidant la seringue, remettant du liquide, puis cela sembla aller. Maintenant, la pique ! Aucune veine n'apparaissait sur sa peau, il fallait faire un garrot. Charlotte récupéra une ceinture de peignoir et la roula sur son avant-bras, avant de serrer de toutes ses forces. La douleur s'atténuait, bizarrement, mais Saphir était de plus en plus livide. Charlotte comprit pourquoi ; derrière la vitre de la salle de bain, le ciel passait du noir au gris, des trainées pâles apparaissaient sur l'horizon. « Le jour sera entre vos mains, la nuit entre les nôtres. » Elle devait faire « ce qu'il fallait » avant le lever du jour !

Le stress la faisait trembler, la peur. La peur de quoi ? D'avoir mal ? Elle planta l'aiguille dans le creux de son bras, rata la veine, et se perça un nerf, manquant se déboiter les molaires, tant elle claqua les dents de douleur. Elle reprit son souffle, et tenta de viser doucement, elle trouva la veine, mais la traversa, tant pis, elle décida d'envoyer le produit. Elle vida la seringue et attendit. Elle continuait de sentir des coups dans son être et Saphir ne bougeait pas, cela ne marchait pas ! Son bras gauche avait gonflé, elle devait recommencer, vite. Elle retira la piqure en oubliant de desserrer le garrot et le sang fusa en envahissant le carrelage de la salle de bain. Charlotte s'en foutait, elle ne pensait qu'à Saphir. Faites qu'il vive ! Elle relâcha la ceinture et posa ses mains sur le visage de son frère. Ses yeux ne se fermaient plus. Non ! La tête de l'adolescente pivota vers la fenêtre. Quelque chose d'effroyable traversa son corps, la clarté, la plénitude, le vide. Il n'y avait eu aucun choc, aucun crissement dans son cerveau, elle ne ressentait plus de douleur. C'était terminé. Dehors, il faisait jour.

Les yeux débordants de larmes elle secoua Saphir, le frappa, le mordit, l'embrassa. Son frère ne bougeait plus. Il ne bougerait plus jamais. Il fallait prévenir sa mère. C'était horrible, si choquant ! Elle se leva, rompue, bouleversée, hoquetant de tristesse, jeta la ceinture de peignoir imbibée de sang qui pendait le long de son bras et croisa son regard bleu dans le miroir. Miss Norvège, Miss Monde, Miss Univers, Miss Tueuse ! Je suis une criminelle, pensa-t-elle en déverrouillant la porte de la salle de bain.

Titeuf les guettait, faisant semblant de mater son film. Il se leva d'un bond en demandant ;

- Heu... Vous vous êtes disputé ? Ton frère m'a dit que la came n'était pas bonne.

La jeune fille pensa « La came ? », elle fit non de la tête en restant immobile. Titeuf aperçut le sang et s'affola.

- Merde, qu'est-ce que vous avez foutu ? Putain, si t'es même pas capable de te shooter, j'espère que t'as pas tout salopé !

Il se rua dans la salle de bain. Dans son dos, Charlotte l'entendit hurler ;

- Ouahhh, c'est quoi ce bordel ! C'est quoi ! Et, mais...

Qu'allait-il dire ? Penser ? Charlotte s'en foutait. Elle était dans son monde de tristesse, de culpabilité et de solitude, elle ramassa son manteau et l'enfila, histoire que les flics en arrivant ne voient pas son bras taché de sang, bleui et gonflé. D'un coup, une masse d'air incroyablement fraîche la traversa. Titeuf venait de s'exclamer ;

- Il... Il est où Saphir ? Hein ? Pourquoi il s'est barré ?

Charlotte revint sur ses pas. La salle de bain était pleine de sang, de carton déchiré et de seringues éclatées, mais Saphir n'était plus là. Elle vérifia que la fenêtre était bien fermée. Il avait disparu, bel et bien, tout comme Fatima dans la forêt. Juste après qu'elle soit morte. La voix lui avait dit ; « Si vous mourrez, vous vous réveillerez dans votre monde. » Est-ce que Saphir était parti dans l'autre monde ? Est-ce qu'il était vivant ? Charlotte avait recouvré sa lucidité et, en voyant la seringue sale et le sachet de poudre posé sur la machine, elle sut ce qu'elle devait faire. Penser à la suite, à la nuit prochaine ! Elle fit deux pas et les empocha dans son manteau.

Titeuf la regardait, abasourdi. Elle chuchota ;

- Je suis désolée.

Puis elle alla dans le salon, récupéra le blouson de son frère et le huma. Il lui sembla encore chaud. Elle quitta l'appartement sans dire un mot de plus.

FEMMES DANS LA NUIT

La jeune femme dans la nuit

Claire repéra le pavillon et se gara en poussant un soupir qui lamina ce qu'il lui restait de volonté et se termina en frisson. Ses yeux se levèrent sur la nuit, elle se repassait les mots qu'elle allait prononcer. Il fallait qu'elle pense à l'attitude, dans son métier, c'était important. Ne pas effrayer, séduire. Ne pas faire pitié.

Toute la journée, Claire avait téléphoné, envoyé des SMS. Les hommes mariés ne sortaient plus, et les autres ne voulaient pas braver le couvre-feu. Il ne restait que lui. Le seul, qui, une fois, l'avait emmené dans sa maison, un mois plus tôt.

Elle avait passé l'après-midi assise dans la cuisine pendant que Timothé regardait la télévision. Le virus prospérait, les gens ne sortaient plus, ne travaillaient plus. Une de ses connaissances qui travaillait à la SNCF continuait de toucher son salaire, une autre était employée dans une pharmacie. Pour elle, pas de chômage sanitaire, elle

devait se lever tous les matins, traverser la ville grise et vide pour passer ses journées derrière son comptoir à vendre des masques et des tests. Et lorsqu'elle rentrait le soir, elle se déshabillait dans l'entrée de son deux pièces et mettait toutes ses affaires dans un sac en plastique pour protéger ses enfants. C'était une époque où l'on passait sous l'eau chaude les emballages des tranches de jambons et les légumes avant de les ranger dans son frigo.

Claire rêvait d'une cigarette. Elle pensait ; « cinquante euros, cela serait top ». Elle avait retourné tous les tiroirs, vidés les poches, raclé sous les meubles, derrière les toilettes. Douze piécettes sur la table, moins quelques milles sur son compte, CB bloquée, chéquier confisqué. Pas d'amis et une famille qu'elle avait épuisée de sollicitation.

En temps normal, elle se débrouillait : depuis qu'elle se prostituait, le soir près du rond-point menant aux quartiers résidentiels. Mais les gens se confinaient et Claire n'avait plus que du riz dans ses placards. Cinquante euros. Elle achèterait des cigarettes qui lui feraient un mois entier, un pot de Nutella, du pain de mie, des saucisses, peut-être même une bouteille de vin. Et ce ne serait que le début. On peut en faire des choses, avec cinquante euros. Timothé serait fou de joie.

Ses lèvres s'étirèrent dans le rétroviseur, elle hésita à toucher son maquillage, puis ouvrit la portière. Claire avait trente-cinq ans, des cheveux auburn, portait une jupe en cuir, un chemisier rouge sous un perfecto Primark et des talons qui, à chaque pas, lui martelait sa vie.

Daniel avait quarante et un an, une calvitie doublée d'embonpoint, et travaillait comme livreur. Lui aussi ne joignait plus les deux bouts. Son employeur disait que les aides lui permettaient tout juste de survivre. Il venait de faire creuser une piscine dans le jardin de son pavillon huppé. Daniel subsistait du RSA et n'éteignait sa télé qu'au moment d'aller se coucher. Il avait ressortit sa Playstation et triturait ses manettes le temps que la journée se passe. Il ouvrit la porte avec prudence.

Claire sourit en grand ;

- Bonjour, tu te souviens de moi ? Marianne.

Il se pétrifia, terriblement gêné, et, en même temps, flatté qu'une fille, même tarifée, passe le voir.

- Heu, oui, qu'est-ce qu'il se passe ?

Elle lui fit un regard complice.

- Je suis venu voir si tu avais besoin de mes services ?

La tête de Daniel commença à faire non, une voix se fit entendre dans son dos.

- Qui est-ce ?

Vêtue d'une robe de chambre, ses cheveux gris soigneusement mis en plis, une dame s'approcha en plissant les yeux sous ses lunettes.

- Vous êtes une amie de mon garçon ?

Elle remarqua l'air consterné de son fils, mais sentit un lien entre les deux.

- Mais entrez, entrez, vous n'êtes pas contaminée au moins ?

- Non, non, je ne veux pas vous déranger. Et puis, c'est dangereux.

- Maman, ce n'est pas...

- Entrez, s'il vous plait. On gardera nos distances. Je m'appelle, Jeanine, et vous ?

- Mari... Heu, Claire.

Claire sentit charme et sourire s'effondrer. Elle passa devant Daniel en baissant le regard et se retrouva dans le salon. Jeanine les suivit en trainant la jambe.

- Excusez-moi, j'ai toujours mal depuis mon opération de la varice le mois dernier. Allez, mettez-vous en face, comme ça, il n'y aura pas de microbes. Daniel, va faire chauffer de l'eau s'il te plait.

La maman repéra la gêne sur la physionomie de son fils, ainsi que la petite ombre de dépit et de honte qui voila le regard de Claire, s'interrogea, et comprit que cela avait lien avec ce qu'il se passait dans le monde. Claire mourrait d'envie de s'ôter son rouge à lèvres, elle s'assit en remerciant chaleureusement la mamie de ses yeux humides. Jeanine se mit sur sa chaise d'un air soucieux, elle déroulait le film dans sa tête. La jeune femme trop maquillée, son fils seul durant une semaine le mois dernier, puis la crise du coronavirus, et, à nouveau, la jeune femme... au bord des larmes.

Elle fixa Claire dans le visage, et elles s'échangèrent leur histoire en silence. Les parents de Jeanine avait connu la guerre. Elle même était restée mère célibataire

après le départ de son mari... Cela se termina par un grand sourire de sa part. Elle se leva, vérifia que son bête de fils ne revenait pas et alla fouiller dans un gros buffet. Claire en tremblait, lorsque la maman s'approcha comme une conspiratrice pour lui poser l'argent dans la main en disant ;

- Cachez-les vite, s'il vous plait.

Cette fois, Claire ne put se retenir de pleurer.

- Oh, merci, merci.

Jeanine se pencha, avant de chuchoter ;

- Je suis contente pour mon fils, vous avez l'air bien. Vous aussi, vous avez des enfants ?

- Oui, un garçon, il a douze ans.

Jeanine soupira, faisant ce sourire qui plissait son visage, que Claire imita, ce sourire de femme à femme, silencieux et humble, fragile et précieux, comme un souffle de vie.

On se connaît depuis toujours

CHAPITRE

Elles s'étaient rencontrées à l'âge de vingt-deux ans à la faculté de médecine d'Aix en Provence. Mollie s'y était installée avec Maxime pour un cursus de deux ans avec un des meilleurs spécialistes en cardiologie. Autant, Mollie était brune, pas très grande et solitaire, affichant comme une défense son style gothique, autant, Sandra avait ce côté blonde aux jambes exubérantes, un physique et une aura de star d'Hollywood.

Les filles ne se connaissaient pas mais se voyaient et se jugeaient pendant les cours, toutes deux étaient passionnées de médecine. Le père de Sandra tenait une grosse pharmacie à Lyon et sa mère était propriétaire d'un restaurant gastronomique. Quand à Mollie, orpheline depuis peu, elle se formait pour reprendre les clinique que son père lui avait laissées en Alsace.

Sandra était tombée folle amoureuse d'une sorte de petit voyou, Antoine, cicatrice tranchant les lèvres, torse de maitre-nageur, yeux bleus magnétiques et cheveux noir revolver. Balade en Ducati, petit studio Place des Cardeurs, le garçon travaillait comme videur dans une boîte de nuit branchée d'Aix.

Deux mois après avoir commencé ses cours, Mollie avait failli marcher sur Sandra, un matin, en quittant son deux pièces du centre-ville. La jeune fille portait une robe à strass remontée sur ses cuisses, assise sur le trottoir, le maquillage défait,

elle pleurait. Mollie la ramena à son appartement. Elle donna sa journée à la nounou qui s'occupait de son fils de trois ans. Sandra n'en revenait pas, la gothique de la Fac avait un gamin.

Elle l'envoya à la douche et prépara le café. Lorsque Sandra réapparut, les cheveux roulés dans une serviette rose, elle lui parla d'Antoine, et de la nuit dernière. Elle s'était retrouvée avec son petit copain dans un appartement luxueux au-dessus du Night-Club où il travaillait, entouré de vieux Marseillais aux têtes de gangsters. Antoine avait insisté pour qu'elle reste, il devait retourner bosser. Il y avait d'autres filles, elle savait que le boss de son copain la draguait, mais n'y avait pas prêté attention. Le Champagne coulait à flot, la tête lui tournait, des mains touchaient ses cheveux, se posaient sur ses hanches, la tenait par le poignet. Des hommes lui parlaient, lui parlaient, lui parlaient.

Puis... Elle s'était réveillée dans un lit sans culotte, la robe sur le ventre avec une migraine terrible. Le bruit de l'aspirateur, les hommes avaient quitté le luxueux appartement. D'autres filles émergeaient dans le salon, prenaient leurs affaires et partaient en titubant. Le visage crispé par le dégoût, une boule d'effroi à l'estomac.

Mollie demanda :

- Ils t'ont droguée ?

- J'aurai préféré.

Mollie resta silencieuse, elle voyait les regrets, la terreur et les larmes dans les beaux yeux bleus de Sandra. L'homme qui force, comme si c'était naturel, qui sourit...

« Arrête de faire ta mijaurée »

Elle lui prit la main en mordant sa lèvre inférieure, en avalant une grande bouffée d'air, en faisant non du visage. Non, ce n'est pas juste. Elles pleurèrent toutes les deux un moment.

La jeune fille se sentit mieux, c'était dans le regard de Mollie, dans ce qu'elle lui racontait à son tour, pour la reconforter. Sandra était comme ça, sans filtre, elle serra un peu plus fort les doigts de sa nouvelle amie et lui dit :

- Toi aussi ? Cela t'est arrivé ?

- Oui, mais pas comme ça.

- Tu me raconteras ?

Cela fit rire Mollie, alors qu'elle faisait non de la tête, et Sandra :

- Pourquoi tu ris ?

Par la suite, Sandra tomba raide dingue du petit Maxime. Elle voulait le garder, jouer avec, l'emmener au parc, lui offrir des glaces. Mais elle continuait de fréquenter Antoine. Elle ne pouvait faire autrement et pleurait des nuits entières de ses mensonges et tromperies. Chaque fois, Mollie lui disait : « Tu ne dois plus le voir, il te prend pour une conne. » Elle répondait qu'elle était ainsi, entière, amoureuse et malheureuse, tragique.

Antoine finirait par l'aimer.

Six mois passèrent, il se retrouva en prison, aux Baumettes à Marseille. Sandra allait le voir, jusqu'au jour où elle tomba sur une grande brune latine qui avait parloir en même temps qu'elle. Les deux filles s'arrachèrent les cheveux devant le guichet, les gardiens durent les séparer et les foutre dehors. Cette fois, Sandra avait compris.

Elle alla voir Mollie.

- J'ai un service à te demander.

- Tu ne peux pas m'emprunter mes Docks, elles sont trop petites. Mon Perfecto ?

- Non, je veux que tu viennes voir les Spice Girls avec moi.

- Beurk !

Elles rirent, puis Sandra pinça sa bouche et retint un sanglot en reniflant.

- Tu peux me prêter du fric, de quoi m'acheter un billet d'avion ?

- Tu t'en vas ?

- Durban, Afrique du Sud, j'ai mon pote Sammy, il bosse dans un restaurant, je pourrais faire la serveuse, j'ai l'expérience.

- Tu m'avais dit qu'il voulait juste te sauter, qu'il bandait pour ses haltères et que son haleine sentait l'oignon rassis.

- Il est taillé comme un Apollon.

- Vous allez faire de belles photos tous les deux, et tu vas sentir...

- L'oignon rassis, mais il faut que je me casse de cette ville, de cette vie.

- Et tes études ? C'est... c'est fini avec Antoine ?

- Terminado, mais je... j'ai peur qu'il m'appelle.
- Sandra !
- Je sais.
- Viens avec moi, l'année prochaine, je m'inscris à Paris Sud pour préparer ma Spé.
- J'arrête Médecine.
- Tu ne peux pas, t'es super douée. T'es même meilleure que moi, c'est pour dire.
- Un peu, que je suis meilleure que toi.
- Sans en foutre une rame.
- J'ai perdu ma bourse d'étude et mon père va me tuer, je n'ai pas le choix, c'est Durban ou retour à Lyon, comme préparatrice en pharmacie chez papa. Ou alors, tiens, serveuse au resto de ma mère.
- Comment-ça, c'est quoi cette histoire de bourse ?
- 50 000 euros sur un compte spécial, un héritage du grand-père pour aller au bout de l'internat en « chire ». Il était cardio, c'était mon rêve, mon père voulait que je fasse pharmacie, j'ai pu choisir ce que je voulais grâce à mon papi. Mais, voilà...
- Antoine...
- Oui, il m'avait dit que c'était pour payer son avocat, au début, j'ai sorti dix milles... ensuite, il avait un coup fumeux, qui devait lui rapporter le double, il voulait les quarante restants. Je sais, je n'aurai jamais dû lui parler de ce fric.
- Un coup fumeux, Sandra, tu fais chier.
- Tu l'aurais vu, quand il m'a demandé. Il m'avait acheté des fleurs, on est parti sur sa Ducat' jusqu'à Saint Tropez, on a dormi dans un petit hôtel sur le port, face aux yachts de luxe, il me disait qu'on finirait « en face », dès que l'argent reviendrait.
- Mollie lui avait fait un doux sourire.
- Cela valait le coup...
- Ouais, quarante mille balles pour la plus belle soirée de ma vie ! On a fait l'amour trois fois cette nuit-là, je ne l'ai pas laissé respirer ! Puis il y a eu l'autre, l'espagnole, là, la connasse.
- Celle de la prison ?

- Oui, elle m'a appelée la semaine dernière. Elle m'a dit qu'ils étaient ensemble depuis tout gosse et que mes quarante mille allaient leur payer une nouvelle vie. Evidemment, Antoine a nié et m'a traité de connasse quand j'ai réclamé mon argent. Il m'a même menacé, l'enfoiré, il m'a dit que son patron voulait me revoir.

- Je te l'avais dit.

- C'est un connard.

- Et tu as peur qu'il t'appelle ?

Silence. Soupir et petites larmes.

Sandra partirait le rejoindre en courant.

Mollie reprit :

- Tu ne vas pas partir. Enfin, si, tu vas partir, mais avec moi, à Paris. Je vais te faire virer les cinquante mille sur ton compte, tu ne lâches rien sur tes études.

- Et où tu vas trouver cinquante mille boules, t'es riche ?

- Très riche, tu sais que j'ai perdu mes parents. Je possède deux cliniques en Alsace, mais je veux les vendre et d'ici quelques années, en ouvrir une autre dans le Sud de la France. J'aurai besoin d'une associée qui a terminé son cursus complet, si tu vois ce que je veux dire.

- Et comme ça, je te rendrai l'argent.

- L'argent c'est cadeau, on sera associées que si tu le désires.

- On va faire la fête à Paris !

- T'es d'accord ?

Sandra redevint sérieuse.

- Il y a une condition.

- Ce que tu voudras.

- Je suis honnête, je te raconte tout de ma vie depuis le début, mais toi... deux cliniques et ton... je veux que tu sois honnête aussi.

Elle tourna son visage vers la chambre de Maxime et demanda ;

- Le petit, c'est celui du viol ?

Mollie serra les lèvres, fort, de plus en plus fort, on aurait dit un sourire forcé et elle se mit à pleurer, faisant oui du visage. Sandra se rapprocha et passa le dos de ses doigts sur ses joues mouillées.

- Si tu veux que j'accepte ton argent, il va falloir me raconter. Tu me protèges, je te protège, je veux qu'on soit de vraies amies.

- Mais... On se connaît depuis sept mois.

- On se connaît depuis toujours.

Les quatre chansons de Rita

« Cinq heures du mat' j'ai des frissons,
Je claque des dents et je monte le son
Seul dans le lit dans mes draps bleus froissés,
C'est l'insomnie, sommeil cassé
Je perds la tête et mes cigarettes sont toutes fumées dans le cendrier
C'est plein de Kleenex et d'bouteilles vides
J'suis toute seule, toute seule, toute seule. »

Dietrich, brune, yeux en forme de lune noire de Dark Vador, quinze ans de mauvaise vie.

On est tous relié à quelque chose de notre passé, c'est ce qui nous achève.

Dietrich a hérité d'une boîte à chaussures Repetto, ballerines de ville, fatras de cassettes audio, dont une compilation Nostalgie 80, d'un walkman, des photos. Dietrich écoute et regarde ces cassettes, elles étaient à sa mère, Rita.

A vingt ans, Rita était tombée amoureuse d'un videur de boîte parisienne, ils étaient les rois de la nuit. Rita vécu deux années à haute intensité puis la lumière a baissé sans rien dire. Le jour s'est levé, les gens sont rentrés, accroché à la rambarde de leur avenir. Rita et Fred ne vivaient qu'au présent. Ils ont cru que ça allait

démarrer lorsqu'un ami de Fred leur confia la gestion d'un bar Porte de Clignancourt avec un appartement au-dessus.

Un logement gratuit, des revenus réguliers, quelques trafics, des habitués, Rita aimait son bar. Clope au bec et fesses bandées dans sa jupe de cuir noir, derrière le comptoir, elle avait l'impression d'être sur le pont d'un navire, plus haute que ses buveurs du petit matin ou du grand soir. Ils s'accrochaient à la barre de cuivre dans le brouillard des cigarillos bon marché, des Gitanes, des Gauloises et des roulées. Elle tirait de la vapeur et des mousses de ses machines, tartinaient de rillettes des baguettes croustillantes, vidait les cendriers et la caisse du flipper que les gamins en Perfecto secouaient tout en gardant en équilibre sur le rebord leur moitié de Marlboro allumée, c'était leur assurance contre le Tilt. Ils avaient des MBK décalaminées, les cheveux dans les yeux mais pas les yeux dans les poches quand les jambes de Rita émergeaient du bar. Elle souriait, demandait des chansons au Jukebox, se fendait de quelques chips ou olives et remplissait les verres de rouges de blanc de rosé de jaune de Limé de rhum de Cognac de Suze de Martini de Calva de Jibé de Momie de Perroquet de Tomate de Mauresque de Picon de Tango de Blanc-Cass de Cardinal de Bitter de Cacolac, voire, d'Orange pressée. Elle servait aussi des cafés, longs, américains, noisettes, souvent arrosés, exceptionnellement des verres d'eau pour les ouvriers du désert qui prenaient des sandwiches au camembert.

Elle alimentait la chaudière, comme elle disait, payait sa tournée et s'enquillait des doigts de Tequila en mordant dans un quart de citron vert. Cela faisait plisser ses yeux gris ciel quand les pépins craquaient et que l'alcool pétaradait dans son estomac. Parfois, ces doigts devenaient des mains et elle dégringolait la bouteille en deux-temps-trois-mouvements. Rita avait toujours eu l'eau de feu dans le sang, une descente de laboureur ou de seigneur. Ses clients bavardaient avec elle, la draguaient - avec tout le respect, Fred faisait la salle, jouait au patron et aux cartes. Il vendait aussi de la drogue dure dans les WC à des lapins effrayés qui sentaient mauvais. Leur odeur collait aux murs comme de la peinture fraîche, s'arrangeant avec les flaques

de pisses et les trainées de pêche. Le bar n'attirait que les porcs, les femmes étaient rares.

Après la fermeture, Rita balançait des camions de javel, battant des records d'apnée. Sans cela, l'ammoniaque restait dans ses narines et lui forait le crâne jusque devant son livre dans son lit. Souvent, Fred perdait au poker, les ruinait, sifflait des litres de demis, fumait des cartouches de Gitanes et l'avait mauvaise. Il lui mettait des beignes le soir, lorsque le rideau était tiré et qu'elle voulait encore faire tourner le Jukebox. Elle disait c'est mon aimant, mon amant. Si je pouvais, je descendrais la nuit mettre mes chansons.

Ses chansons.

Elle en avait quatre.

Trois pour un garçon, une pour son père qu'elle aimait trop. Mais il s'était remarié et sa nouvelle femme n'avait pas voulu d'elle. Rita avait vécu jusqu'à ses dix-huit ans dans un bled breton avant de monter à la ville et d'y rester en équilibre.

A l'époque du bar, elle n'avait pas vingt-deux ans mais son père avait une autre famille, il semblait l'avoir oublié depuis qu'il avait quitté leur foyer bien avant qu'elle ne tombe de l'enfance. Pourtant, elle se souvenait de ce samedi après-midi où il lui avait ramené un ciré de caoutchouc jaune avec son suroît assorti qui lui tombait sur les yeux. Il l'avait emmenée voir la marée et ce qu'il y a après, les odeurs et le désert de sable mouillé, les bottes qui croassent en se ventousant dessus, les couteaux qui font des bulles, les mouettes qui domptent le vent et stoppent le temps, restant en suspens dans le grand ciel laiteux, avant de virer et plonger comme les avions de chasse. Il lui avait chanté *Yellow Submarine* en la faisant danser avec le vent qui portait le sel et l'eau glacée. Il tournait sur lui-même, heureux et tout vêtu de sourires, tenant ses petites mains au bout des siennes, et Rita s'envolait, avalant de grands rires et même pas peur, car son père ne la lacherait jamais. Elle avait compris des années plus tard qu'il était amoureux de la jeune femme qui vendait les cirés à Quimper. Le soir en rentrant, sa mère, elle, l'avait tout déshabillé. Mais le

grand-père, un vieux Normand aigri, lui avait appris à se taire. Alors, sa mère mettait sur son visage ce regard sourd et triste que lui donnaient la dignité et le cœur lourd.

Plus tard, Rita avait treize ans et détestait les gens depuis que son père était parti, quand ce garçon roux et dingue lui avait chuchoté à la sortie de son cours de danse ; « tu veux que je te montre quelque chose ? » On était en mai, l'école finissait, il l'avait conduite sur son vélo « Choppeur » chez sa grand-mère où sa sœur aînée gardait des plans d'herbe de ses amis étudiants de Brest. Ils avaient arraché des feuilles et s'étaient enfuis comme des détresseurs de trains.

Tommy avait un père irlandais, une figure aspergée d'orange et son accent donnait envie de lui vider la bouche de tout un tas de choses. Parler ainsi qu'il le faisait voulait sûrement dire qu'il avait une balle de golf, ou de tennis, ou bien un moulin à poivre entre les mâchoires. Ils avaient fumé les feuilles en les roulant sur elles-mêmes, s'étaient persuadés de sentir quelque chose pour prétexter leur rire d'être ensemble.

Tommy lui avait demandé si elle voulait être sa copine, elle avait dit oui. Les deux années suivantes, ils avaient fait leur première boum ensemble, leur premier bain de nuit, échangé leurs premiers baisers, s'étaient racontés des rêves et des espoirs couchés côte à côte dans son petit lit. La chanson de leur premier baiser durant un slow c'était *Walking on the moon* de Police. Chaque fois que les cordes de la guitare faisaient sonner les trois notes lunaires, Rita revoyait le champ d'étoiles oranges l'envelopper, ressentait les lèvres chaudes de Tom, ses mains tremblantes dans son dos, la texture chatouilleuse de son duvet, l'odeur de punch à la vodka qui s'évaporait sur la nappe en papier lorsque la boum finissait.

La chanson trois était celle des nuits à se rêver dans des palaces entourés d'une tripotée d'enfants, et aussi deux grands chiens très fins, un chat angora, est-ce qu'on pourra avoir une autruche ? Evidemment, on sera riche, on fera un zoo pour les enfants dans le parc du Château de Buckingham. Aussi, on aura une machine à glace pour faire des *Banana split*. Et ils se mettaient tous deux à chanter « C'est le dessert que sert l'abominable homme des neiges ! »

La dernière chanson était passé à la radio dans la voiture du père de Tom, alors qu'ils attendaient de monter dans le Ferry pour Portsmouth. Rita n'avait pas de billet, Tom et sa mère retournaient en Irlande, son père changeait de chantier naval, ils avaient dû le suivre. Comme par hasard, ou bien, comme c'est souvent le cas, la chanson avait un titre de circonstance ; *Don't go*, de Yazoo. Deux années plus tard, dès qu'elle eut son premier walkman, elle acheta cette cassette. Elle enclenchait le début et se mettait à courir dans l'interminable campagne terne, elle filait tel un renard dans la lande aux longues herbes mouillées et salées, elle cavalait comme pour s'enfuir d'elle-même.

Ils avaient continué de s'écrire et, étant donné que Tom était le garçon le plus gentil de la terre, une fille lui avait mis le grappin dessus. Tommy était fou amoureux, fou au point d'imaginer que Rita serait heureuse pour lui.

Comme son père, lorsqu'il lui avait offert son ciré jaune.

Dans son Bar Le Quai des brumes à Clignancourt, les quatre quarante-cinq tour passaient en rafale : *Yellow Submarine*, *Walking on the moon*, *Banana Split*, *Don't go*. Rita adorait la variété française, la musique Pop Rock, ses jeunes clients lui conseillaient des morceaux, Téléphone, U2, Niagara, Indochine, Prince, les plus anciens Pink Floyd, ACDC, Queens ou Supertramp. Et le garçon coincé qui livrait les boissons lui fit découvrir Dépêche Mode, Joy Division, Cure.

Ils avaient un bar, un appartement, elle rêva d'enfant. Rita enchaina deux grossesses à trois ans d'intervalles, se disant que Fred se calmerait sur les beignes. Il était de plus en plus mauvais et menaçait de la foutre à la porte quand elle la ramenait. Cette idiote était amoureuse et avait peur de le perdre. La première enfant, Dietrich, avait les cheveux de jais, son frère Gabin ne pleurait jamais.

Deux années après la naissance de son dernier, le propriétaire du bar se fit arrêter pour violences. Rita, Fred et leurs enfants se retrouvèrent à la rue. Rita n'eut pas le temps de penser à ses gosses, elle allait avoir vingt-sept ans.

Fred continua à vendre dans la rue. Ses fringues sentaient le parfum de filles bon marché, il ramenait des flasques de rhum et claquait Rita qui lui réclamait de l'argent. Elle était malheureuse d'avoir été trompée, devint mauvaise à son tour, mais ce n'était pas son genre et ça n'amenait que des beignes en plus. Comme sa mère, elle mixa désenchantement et grâce.

Elle avait été dans l'embrasement de sa jeunesse, avait réellement espérée être dans celui de la maternité mais cela n'avait pas connecté. La jeunesse et les flammes étaient restées derrière et rien, pour Rita, ne les remplacerait jamais. Dieu, pourtant, qu'elle les aimait ses gosses !

Elle commença à piquer de l'argent à Fred puis de la dope. Elle coupait la brune en cachette et se l'envoyait. Les gosses voient que dalle quand ils sont gosses. Une année, deux, trois, quatre, cinq. Rita écoutait ses cassettes, elle voulait que le temps s'arrête, rester en suspens, comme la mouette quand la marée descend. Parfois, Fred s'en prenait aux gosses et la peur mordait le ventre de Rita, elle savait que le temps, justement, n'arrangeait rien. Et si je partais ? Ils iraient à l'assistance. Rita avait de plus en plus peur pour eux, ils manquaient de tout, de nourriture, d'affection, de chaleur, d'avenir et même de présent.

Gabin, le petit garçon avait huit ans, Dietrich dix quand maman est morte.

Le père sombra dans le chagrin, prit peur, laissa tomber le deal et trouva un emploi pour garder ses petits. Il avait trop besoin des allocations. Les gosses ne voient que dalle quand ils sont gosses. Dietrich avait passé la dernière année à veiller sa mère, à se serrer contre elle entendant à travers les oreillettes de son casque de walkman les chansons qui défilaient. Des tristes, des joyeuses, mais aucune n'enleva jamais le vide et l'absence du visage de sa mère. Elle avait vu les seringues, les aiguilles qui font peur, la cuillère brûlée, les croutes de sang séché. Dietrich avait essayé de se fondre dans le corps de sa maman, la serrant de plus en plus fort puis, lorsqu'elle se déchirait l'une de l'autre, elle le refaisait avec son frère, pensant lui transmettre un peu de leur mère.

Lorsqu'elle s'était retrouvée seule avec son père et son petit frère, elle assista aux crises de larmes et de rage. Aux grandes rasades de rhum, elle vécut plusieurs années dans un appartement soit enfumé, soit glacé des fenêtres grandes ouvertes pour aérer. Son père accumulait les soucis et les dettes, picolait et se plaignait, indifférent de la douleur de ses enfants, du manque maternel qui commençait à creuser leurs yeux de ce désespoir qui coupe le son du monde. Et, lorsque Dietrich tirait la manche de son bras pour qu'il lui donne de l'argent pour remplir les placards, il la cognait d'un revers mauvais, des fois en ajoutait. De voir ses grosses mains écraser la tête de sa fille le rendait maître de quelque chose. Jusqu'à ce soir idiot, où son frère Gabin voulut la défendre. Le père avait saisi une poêle et frappé de rage au lieu d'énervement. Frappé de toutes ses forces, de toute sa violence, un flot incompréhensible qui semblait n'attendre que ça pour mordre. Le gamin s'était protégé en levant le bras, l'os avait craqué pour déchirer la chair. Gabin s'était mis à pousser des hurlements de loup en se serrant contre le sol de la cuisine.

Déjà, le sang faisait un lit sur le lino gras.

Devant la crise de nerfs de sa fille, le père avait mis les bouts, les enfermant dans l'appartement afin qu'elle n'aille pas pleurnicher chez les voisins. Il se disait que la petite s'occuperait de réparer son frère. Le père savait qu'il avait laissé exploser quelque chose en lui, ce n'était pas contre Gabin mais c'était tombé sur Gabin. Après ça, le soulagement avait été tel qu'il en avait volontairement perdu le sens des réalités, afin d'en faire durer l'instant. La réalité était trop froide, trop crue. Il se savait foutu, il avait fui, profité - le plus possible encore, de cet état de choc. Malgré cette gélatineuse et transparente couche d'absence, son dos qui ne pouvait voir en arrière, son haleine puait le rance et la peur, il sentait une langue glacée entortiller et lécher son cœur, faisant frissonner jusqu'à la moelle de ses os, parce qu'il savait. Au fond de lui, qu'il avait gravement déconné et qu'un petit matin bordé de poubelles puantes finirait par se lever.

Gabin était mort depuis presque deux années, son père en prison. On avait d'abord mis Dietrich dans un Centre à l'Enfance puis dans une famille d'accueil d'où

elle avait fugué. Retour au centre, avec un court passage en HP et, enfin, chez un couple qui vivait à l'ouest de Paris.

Les cheveux longs et huileux de cirage à chaussure, ultravertie de l'intérieur comme de l'extérieur, Dietrich regardait la vie de ses grands yeux haineux.

Les gosses voient que dalle quand ils sont gosses. C'étaient des conneries.

Briser le cœur des filles

Nous sommes en 1988, le jeune Camille Aubert est chroniqueur à la rubrique Faits-divers d'un petit journal Parisien. Sa patronne, madame Marsac, lui a confié une mission : faire partir, en échange d'une enveloppe emplies d'argent, un mauvais garçon dont sa fille est tombée amoureuse.

En sortant de la station Jauffrin, le ciel était devenu bleu, comme s'il suffisait de grimper sur les hauteurs de Paris pour avoir droit à plus de pureté. Le Dôme de Montmartre montrait sa bouille de meringue dans le feuillage d'un platane sur sa droite, tandis qu'il traversait la rue Saint-Isaure pour prendre celle du Poteau.

La fille Marsac habitait sur une des pentes de la Butte dans un quartier calme, huppé et verdoyant. Le Huit de la rue était coincé entre un bistrot et un petit théâtre. Pas de moto rose en vue. Il fit quelques allers-retours, repéra une librairie d'occasion où il dénicha un Maigret pour deux balles et revint se poser à une des tables en marbre sur le trottoir du café. Après tout, il était défrayé et pouvait se permettre une petite mousse. Sa Casio indiquait dix-neuf heures, l'enveloppe pesait dans sa poche

de poitrine. L'air était frais, presque propre, les immeubles ravalés de neuf, la rue paisible ; si peu de voitures la remontaient. Sur le trottoir, des artisans sifflotaient, sacoches de cuir en bandoulières, deux dames au filet de course, un fichu sur les cheveux, papotaient devant le jaune pâle d'une façade que le soleil faisait briller comme de la crème à la vanille.

Il entendit le crépitement du pot d'échappement avant de voir débouler la bécane. Rose passée, maigrichonne, une sorte de mob trafiquée au réservoir horizontal. Elle venait de prendre l'angle et, à grands coups d'accélérateur, remontait jusqu'à lui. Jérôme portait un casque noir sans visière, une paire de jeans délavés et un blouson Schott-aviateur-lourd qui coutait un bras. Il posa ses boots à bout carrés de chaque côté de sa meule, coupa le jus, puis l'enjamba avant de tirer la béquille. Camille le vit enlever son casque, se passer les mains dans son épaisse tignasse blonde, puis se mettre à genoux pour attacher son engin. Il se releva, sourire aux lèvres, tira une clope d'un paquet souple et le salua d'un coup de tête.

Ce con était beau gosse, plein d'assurance et sacrément stylé. Le blanc de ses yeux partait dans le rouge mais, à son âge, la came ne pouvait rien contre ses traits juvéniles. Le garçon pénétra dans le bar à la devanture ouverte en gueulant :

— Jipé, sers-moi une noisette, j'ai un coup de fil à passer.

Camille s'était retourné pour le voir attraper le taxiphone au bout du zinc et composer un numéro. Il se leva, alla au comptoir et, au moment où Jipé posait le café teinté d'une goutte de lait sur le bar, s'en saisit en disant : « C'est pour moi. », puis il ramena tasse et soucoupe sur sa table et se rassit. Jérôme avait vu le manège, envoyant un regard curieux à Camille, mais faisant comprendre que cela ne le dérangeait pas. Deux minutes plus tard, il s'affalait sur la chaise face au chroniqueur des faits divers, étirant ses jambes et tapant une clope dans le paquet sur la table.

— Je peux ? On se connaît ?

Camille décida de jouer franc-jeu.

— C'est la mère Marsac qui m'envoie.

Jérôme se redressa, alluma sa tige et souffla la fumée vers l'azur. Il demanda, prudent ;

— Et ?

Camille se rendit compte de l'absurdité de la situation. Il poussa un long soupir dégoûté, puis se mit à ricaner pour lui-même. À son tour, il piocha dans les Camel et s'en alluma une.

— Fais chier !

Camille n'aurait jamais dû accepter la proposition de la mère Marsac. Pour du fric, en plus ! En deux années à Paris, il avait vécu douze vies, rencontré des centaines de personnes, partagé des émotions. À chaque fois, il y avait eu cette chaleur, cette solidarité, cette communion entre jeunes, entre provinciaux, entre expatriés.

Sa génération voulait s'émanciper, seule et bravache, suicidaire dans un sens et dans l'autre. Couper les ponts. Aucun d'eux n'avait de famille en soutien, ou des relations, mais il fallait bosser, ramener de la tune, s'entraider, s'amuser. Cette jeunesse, ils la voulaient pour eux seuls, pas question d'en sacrifier une journée. Ils devaient se débrouiller, feinter, parce que le monde des adultes, le « système », était violent, cynique, sale, hypocrite et incompréhensible.

Ces gamins avaient connu les fessées, le martinet et les gifles. Ils étaient nombreux les « enfants de divorcés ». Les pères pensaient à leur carrière, les mères, à leur vie de femme. Tous mariés trop vite, trop jeunes, avant de se rendre compte que le monde avait changé, que des libertés existaient, que les salaires pouvaient vous offrir des vacances au Club Med. Que la morale, la religion, l'éducation n'étaient plus des règles de vie. On grimpe vite dans son boulot, on pouvait déménager, virer sa femme, en changer comme de bagnole. Quant aux enfants, c'étaient des allocations et des poids. Heureusement il y avait les colonies de vacances, et ensuite, si vous aviez des garçons, le service militaire pour s'en débarrasser.

Il faut dire que ces parents-là, n'avaient pas vraiment eu de jeunesse. Avoir vingt ans en 1962 dans une France ouvrière et paysanne, ce n'était pas folichon. Les femmes tombaient enceintes au premier bal, et les hommes devaient se marier dans

la foulée. Combien de couples mal assortis, de familles brisées allaient en résulter ? Tout avait changé plus tard, en 1968.

Eux, avaient eu leur véritable révolution culturelle : drogue, sexe et le meilleur du rock'n'roll. Une jeunesse vécue en ébullition pour les étudiants et, pour les autres, au service militaire à Épinal ou en Allemagne, dans des campagnes à écouter Johnny et Sylvie Vartan, au vin rouge et au paquet de Troupes.

« Hair » d'un côté et « La fiancée du pirate » de l'autre.

Paris avait résonné des cris de liberté, de justice. Le LSD circulait, l'herbe, le « Cheval », tous les jeunes avaient vu le film « More », avaient tourbillonné sur Jimmy Hendrix et Janis Joplin. On les avait même autorisés à casser du flic et à toucher du doigt ce mantra de « refaire le monde », puis ils avaient miraculeusement disparu, s'embourgeoisant à une vitesse hallucinante et barricadant leur position, tout en laissant un goût amer entre les pavés renversés.

Vingt ans plus tard, pour les jeunes comme Camille, il y avait eu trahison. Ceux de soixante-huit s'étaient juste amusés, sponsorisés par des partis politiques et des grandes puissances. Pourtant, le « Monde de demain » leur appartenait bel et bien, à présent. Ils avaient même fait passer la gauche au pouvoir. Mais rien à faire, les flics étaient toujours aussi cons, le service militaire une énorme prison, le machisme et le patriarcat bien établis dans toute leur violence et leurs abus, et la mode était d'applaudir les types qui voulaient être riches en écrasant les autres. À croire que les « évènements » de 68 avaient rendu la société (et les anciens soixante-huitards) méfiante et méprisante envers les jeunes.

Chômeur voulait dire fainéant, être « sensible » était une tare, cela équivalait à drogué ou inverti, et, en vrai, si vous étiez « inverti », c'est que vous vous déguisiez en folle comme dans le film, ou alors, que vous alliez refiler le SIDA à toute une salle d'attente rien qu'en vous grattant le nez. Bref, si vous manquiez de méchanceté, vous étiez un pigeon, un faible. La vraie vie, cela voulait dire devenir adulte, tout de suite. Camille et les autres de sa génération avaient l'impression de vivre de restes ;

musique au rabais, drogue mal coupée, filles traumatisées, copains à la rue. C'était la fin des squats au sens noble, le début de la clochardisation, les boulots à faire du porte à porte, glisser des tracts sous des essuies-glaces, frotter les tables dans les Free-Time ou les Quick. Les propriétaires ne voulaient plus louer, le permis coûtait une blinde. Certes, on n'était pas dans « La Trilogie noire », genre « Le Soleil n'est pas pour nous » ou « La vie est dégueulasse », pourtant, ils se sentaient concernés et profondément touchés par ces histoires. Au final, l'environnement, l'époque, comptaient peu. Le mal venait du manque d'humanité et de la fermeture d'esprit. Depuis les années soixante-dix, on n'avait jamais autant parlé des beaufs et des cons.

Les jeunes détestaient les adultes. Le monde mentait de plus en plus mal, cela crevait les yeux, et le cœur des enfants qui ne voulaient pas y entrer.

Malheureusement, cette génération était incapable de se réunir, de se révolter. « Soixante-huit » les avait refroidis, ils préféraient agir seuls, en autodestruction, en fuite, planqués, ou en petite bande de potes indébouillonnables à chercher les défis, les conneries, à profiter de la seule chose qu'on ne leur volerait jamais : la flamme de leurs vingt ans.

Eux, c'étaient ceux qui étaient « *Partis de chez leurs parents* », la génération des « *Fleurs fanées en plein hiver* », qui avaient « *Un détonateur à la place du cœur* », ceux à qui l'on disait « *Crache ton venin* ».

Camille ruminait, Jérôme était certainement un connard, mais pas un ennemi. Il allait ramener l'argent à la vieille, qu'elle se débrouille avec sa fille. Il se leva, et sortit deux pièces de cinq pour les poser sur la table.

Jérôme se mit à rire.

— T'es pas venu me menacer, c'est ça ?

Camille aimait bien son sourire et il fit la connerie de sortir l'enveloppe. Il voulait juste partager cette situation irréaliste qu'on ne voit que dans les films.

— Au contraire, regarde ce que j'avais pour toi.

Le visage du blond palit, il siffla d'admiration tout en regardant de tous côtés, avant de tenter de se saisir du paquet. Mais Camille l'avait vu venir et sa main fut prompte pour la remettre dans son manteau. Jérôme demanda :

— Y'a combien ?

— T'as l'air d'en avoir besoin. Tu dois de la tune à des mecs ?

— C'est pas tes affaires.

— Je suis pas là pour toi, t'avais compris ?

— Tu m'étonnes. C'est quoi le plan ?

Camille soupira et se rassit sur la chaise en tapotant sa poche intérieure.

— Tu vas tout de même pas la prendre ?

— C'est ça le deal ? Tu me files la tune et je disparaïs ?

— Il y a quatre mille.

— Putain !

— Tu l'aimes ta copine, ou quoi ?

— Ou quoi ? Qu'est-ce qu'on en a à foutre, merde ! Il y a quatre mille. Donneles-moi, c'est ce qui était prévu.

— À condition que tu disparaisses, comme tu dis. Et là, je sens que tu vas tout claquer avec Charlotte.

— Et après, c'est un peu son blé, non ?

— C'est pas faux. Mais c'est pas l'idée. Il y a un chèque qui accompagne le fric. Quarante mille francs. Il sera décaissé dans un mois, quand la mère Marsac aura récupéré sa fille.

— Ah, oui... C'est du sérieux.

— Après, moi, je m'en fous. Si t'es prêt à jouer le jeu, je te les donne. Charlotte, c'est quoi pour toi ?

— T'es con ou quoi ? T'as pas de copine ? On est ensemble avec Charlotte, je la laisserai pas tomber pour du fric.

Camille fit oui de la tête, gêné. Il avait tout faux. Jérôme aimait sa copine, et cette conne de mère Marsac n'y comprenait rien. Il pourrait dire à Jérôme de prendre l'argent et d'aller se planquer avec Charlotte quelque part, mais il perdrait son

boulot. Mieux valait être honnête, sa mission avait échoué, il allait ramener l'argent à sa propriétaire.

Il se leva à nouveau.

— Désolé mec, je crois que je me suis fait bouffer le cerveau.

— Attends, je peux y réfléchir ?

— Ouais, c'est pas mal. Comme ça, je sauverai peut-être ma place.

Il farfouilla dans la poche de son manteau et en sortit un stylo, puis griffonna son nom et son téléphone sur un sous-bock 33 Export qu'il lui tendit.

— Contacte-moi, quand tu as pris une décision.

— Tu bosses pour elle ? Pose ton cul, t'as deux minutes ?

Jérôme leva le bras en gueulant ;

— Jipé, mets-nous deux Picon. Et léger sur le sirop s'il te plait.

Camille se rassit sur la chaise, les mains jointes entre les jambes, l'autre sortit son paquet souple et le jeta sur la table en mordant dans le filtre d'une Lucky.

— Vas-y, sers-toi.

Camille s'exécuta, les Picon arrivèrent. Il trempa ses lèvres dans la mousse brune, puis reposa son verre en disant :

— J'écris des articles pour son journal, rubrique Faits divers.

— T'écris ? T'écris aussi des nouvelles ? De la poésie ?

— Oui, et toi aussi, pas vrai ?

— Quelle poésie ?

— Pas beaucoup en vérité, des trucs un peu barrés, style Brautigan. Je préfère les nouvelles. Et toi, c'est quoi ton style ?

— T'as lu Simonin, Thompson ? La Série noire, tu connais ? C'est ce qui me plait, écrire des trucs de gangsters, des histoires de losers.

— Des trucs de mecs paumés ? Moi aussi, mais plutôt comme Bukowski ou Fante, pas avec des flingues.

— « Demande à la poussière », quelle énergie ! Le livre fondateur pour les rêveurs et les crétins.

— Pourquoi tu dis ça ?

— Tu prends n'importe quel mec qui écrit un peu et tu lui fais lire, le gars croit que c'est possible. Qu'il peut devenir écrivain, et on s'en fout de ce que pensent les autres. Bandini est dans la merde mais il est persuadé d'avoir du génie. C'est ça qui est extraordinaire. C'est comme Bukowski, un alcoolo à moitié clochard qui n'a pas fait d'études, qui écrit comme il parle, et qui raconte des trucs super forts, super beaux, ou dégueu. Ça dit au monde que n'importe qui peut devenir écrivain, sans se forcer à faire des trucs qu'on ne connaît pas, juste en mettant sa vie et ses pensées sur le papier.

— Arrête, tu me fais peur.

Camille avait l'impression d'avoir été démasqué. C'était bel et bien Fante qui lui avait fait croire qu'il pouvait devenir écrivain. Un stylo, une feuille de papier et on était riche et célèbre du jour au lendemain. Pareil pour Carax. Qu'un gamin de vingt ans fasse des chefs-d'œuvre, avec sa propre caméra à ses débuts, faisait croire que tout le monde pouvait y arriver. Jérôme lui envoya un sourire narquois.

— Je suis sûr que les éditeurs croulent sous les manuscrits avec ce genre d'écriture. J'ai une copine qui bosse dans l'édition, ils parlent de littérature orale, dans le style « San Antonio », tu vois ? Tu sais ce qu'ils en pensent ? « C'est ce qu'on appelle méchamment des « romans d'autodidactes* » ». (Jean-François Revel in Postface de « Papillon » de Henri Charrière).

— Oh merde, des autodidactes, c'est tout à fait nous, ça !, fit Camille en riant.

— Et oui, mais qui nous dit que nous en avons à foutre de quelque chose de leur littérature ? On veut juste raconter des histoires et toucher les gens. Et j'ai plus envie que ça fonctionne comme le ferait un film de cinéma, ou alors, une tchatte autour d'un verre, tiens, que comme un livre de Balzac ou Kafka. D'ailleurs, on pourrait réécrire la Métamorphose en y mettant ses propres angoisses, ses propres parents, sans utiliser la même langue que Kafka. Est-ce que cela serait moins puissant ? Ils disent que la littérature est un art, mais ils se trompent : l'écriture est un art. Et la littérature : un de ses genres. Comme le cubisme en peinture, ou, je sais pas, le vidéoclip dans le cinéma.

Camille était bluffé, Jérôme était un vrai passionné.

— J'ai toujours rêvé de lire, ou d'écrire, la nouvelle du « Petit chien qui riait », reconnu Camille.

— Et moi, je m'identifiais à Chinasky qui se recouvrait le visage de papier toilette à cause de ses boutons. Regarde, j'ai eu la vérole sur la moitié de la gueule.

— Et du coup, tu préfères les polars ?

— Ouais, j'adore la Série Noire. Il y a des atmosphères, des sentiments entre mecs, des histoires de déche ou des braquages sous tension. La langue, aussi. J'ai un bouquin de Simonin, à la fin, il y a carrément un dictionnaire d'argot. Et puis, ils ont dégoté Pennac. « La fée Carabine », il faut que tu le lises ! C'est la poésie de Brautigan, la verve de Fante et le réel de Bukowski. Y'a du Quéneau et du Gary façon Ajar. Ça parle de Belleville et de dope, de flics racistes et d'Actuel. Pennac te compare une tête qui se prend une balle de 38 à une fleur en train d'éclore. Et toi, t'écris quel genre d'histoire ?

— Je sais pas, des trucs un peu noirs. Une fille amoureuse qui meurt avec une jambe coupée, un gamin qui tue son ami par accident. Un autre suicidaire, qui rate ses suicides.

— Ça me fait penser à Goodis, c'est du polar et pas vraiment du polar. « La lune dans le caniveau », c'est de lui. Et « Rue Barbare ». Faut que tu lises ses bouquins.

Cela fit sourire Camille. Jérôme remettait sur la table ce fameux Goodis dont le bassinait Céline.

— Oui, « La Lune dans le caniveau », il n'y a que la première scène du film que j'ai trouvée dingue. Quant au film avec Giraudeau, j'ai adoré la chanson de Lavillier à la fin.

Camille n'avait pas osé dire qu'il avait réécrit un passage du livre, avant de savoir que le film était tiré d'un roman.

— « Barbare », elle me fait penser à celle de Charlelie dans « Tchao Pantin ».

— C'est vrai, « Les nuits sont trop longues », elle est énorme. T'as vu le film « Mauvais sang », il y a un morceau de Bowie dedans.

— On a adoré avec Charlotte, mais je suis plus fan de vieux polars, genre « Classe tous risques », ou « Le trou », t'as vu « Le trou » ? Les deux sont tirés d'un polar de Giovanni ?

— C'est quoi, un film porno ?

Ils éclatèrent de rire. Les verres étaient vides, Camille recommanda, et ils parlèrent une bonne heure de leurs histoires. Puis Jérôme invita son nouveau pote à venir à l'appartement se fumer un toss en lisant ses nouvelles. Camille répondit sans réfléchir, il était vraiment curieux de jeter un œil à la plume du blond.

— Charlotte va me tuer, dit-il en montant les escaliers jusqu'au cinquième.

Elle les accueillit, ses cheveux cassonade en tempête maritime, ses beaux yeux verts enflammés sur son mec. Vêtue d'une robe à fleurs qui rappelait les années cinquante, les poings serrés, le visage aussi fermé et dangereux qu'un bouchon de radiateur en surchauffe.

— Mais putain, qu'est-ce que t'as foutu !

Jérôme déroula son sourire d'Arsène.

— J'ai rencontré un journaliste, on a bu un canon. Et il écrit des nouvelles, aussi.

— T'as vu l'autre ?

L'entrée donnait sur un salon en pagaille, avec cuisine à l'américaine tapissée de vaisselle sale. Jérôme fit un clin d'œil à sa copine et l'emmena vers un couloir qui devait rejoindre la chambre et le reste de l'appartement. Avant de disparaître, il se tourna vers Camille :

— Va-s-y, assieds-toi et roule un pét', il y a ce qu'il faut dans la boîte de cacao.

L'apprenti journaliste scanna les lieux : canapé chiffonné de fringues, disques et BD sur la moquette usée – Druillet, Supertramp et « Les passagers du vent » –, table basse aux cendriers garnis, avec, en son milieu, une boîte de fer jaune peinte du logo Banania.

La fille Marsac l'avait à peine dévisagé. Il les entendait discuter dans la pièce à côté, puis ce fut le bruit d'une porte qui se ferme. Il soupira et fit quelques pas pour regarder les pochettes de disques accrochées au mur à côté de photos du couple. Charlotte collée au dos de Jérôme sur la petite moto rose, la photo était épinglée sur l'album « Steve McQueen » des « Prefab Sprout ». Les deux avaient l'air amoureux. Sur un Pola marqué Tarifa 08/87, on la voyait en « haut de maillot » au volant d'une

205, son regard tendre tourné vers l'objectif. La jeune fille était une vraie beauté, le visage aspergé de taches de rousseur, la bouche immense et rieuse. Sur un autre cliché, elle hurlait, une bouteille de champagne tendue au-dessus de sa tignasse aplatie, sur une plage arrosée de pluie. Il revint sur l'album des « Prefab Sprout », deux membres du groupe prenaient la même pause que Jérôme et Charlotte sur la petite moto rose, sauf qu'ils étaient juchés sur une bécane anglaise. Qu'est-ce qu'ils avaient pu l'écouter avec Magalie. Il y avait cette chanson déchirante « Goodbye Lucille », et cette autre, magnifique : « When love breaks down ».

Camille remarqua le petit bureau et sa machine à écrire, une pile de SN posée à côté ainsi que des feuillets tapuscrits. Il repéra le Simonin « Touchez pas au grisbi », avec un glossaire d'argot à la fin. Il y avait aussi « Du riffifi chez les hommes » d'Auguste le Breton, des fiches qui dépassaient. Il jeta un œil ; un autre dictionnaire de la langue verte ; la fouille, c'était la poche, le fade, le partage, la griffe, la main, et se faire détroncher, se faire repérer... Camille reposa le livre sur celui d'un auteur qui se faisait appeler ADG et ramassa une poignée de feuillets, pour aller lire sur le canapé.

« Il jette sa clope, une bagnole nous passe sous le nez, faisant gicler des flaques en cahotant dans les trous. Certains se sont servis en pavés pour se monter des cheminées. On attend qu'elle soit loin et on mate alentour. La nuit est froide mais le martèlement de la pluie me réchauffe le sang. Kangou sort son fusil, le canon dégouline de flotte. Je le vois faire sauter la sécurité, puis me jeter un coup d'œil.

— On fait comme ça, alors ?

Mon Automatique rejoint ma main droite, tandis que, de la gauche, je remonte la culasse.

— On y va.

On a gardé nos casques-jet, la visière relevée, on traverse la rue et je vais me planter devant le demi-tonneau qui sert d'entrée.

Juste à ce moment, la lourde est poussée vers moi, et je vois apparaître un gus en grand manteau sombre, cheveux en étoile sur le crâne, yeux maquillés de noir, un des deux Corbeaux. Il me détronche et sa bouche se tord. Avant que sa main

n'aïlle vers son fut clouté pour récupérer un gun, je l'accroche par le bras et le balance au milieu de la rue en gueulant à Kangou :

— Fais-le !

Pendant que mon ami remonte le canon de son flingue dans les éclaboussures de pluie, je pose mes pieds dans l'ancre en tendant mon calibre. Derrière moi, un BAOUM explose. J'ai déjà dans mon viseur le deuxième Corbeau, il est en train de se relever de sa chaise, aussi vilain que son frère avec son collier de chien autour du cou et sa crête recouverte de gel, BAM ! BAM ! Je le projette au mur, Kangou est dans la place, BAOUM ! Du coin de l'œil, je vois Renard faire la culbute derrière son bar. Des filles se mettent à hurler, je les laisse calter, un troisième larron est au comptoir, un verre de bière devant lui, il se recule en levant les bras. Un aboiement, et un troisième BAOUM ! Mon ami s'est dressé au-dessus du zinc pour déchiqueter le clébard. Ça m'évite de voir le carnage. Le silence retombe aussi sec, ça sent la poudre, le sang chaud et les tripes à l'air. Nos oreilles bourdonnent. Je dévisage le gros qui transpire comme si la pluie du dehors lui dégoulinait sur la gueule.

— T'es qui toi ?, je l'interroge.

— Je... Je... Personne, je suis personne...

— Tire-toi alors, qu'est-ce que t'attends ?, je l'engueule.

— Oui... Oui.

Au moment où il passe à portée de mon pote, Kangou déroule son bras recouvert de cuir usé et le prend au colbac.

— Attends... »

Vingt minutes avaient dû passer quand ils réapparurent. Jérôme entra dans le salon en s'excusant d'un clin d'œil envapé. Derrière, Charlotte était toute souriante, limite béate, elle se déplaçait en apesanteur, ses yeux se promenant dans un pays ensoleillé et tranquille.

— Oh, salut, fit-elle la voix pâteuse, tandis que son copain s'était mis à genoux devant le petit frigidaire afin d'y pêcher une bouteille de Pélican en disant :

— On boit un coup ?

Charlotte se posa, flottant dans sa robe à fleurs, près de Camille.

— Quelle heure il est ? Je vais rouler un stick, juste comme ça.

Camille se mit à rire.

— Pas de problème, ça va, vous êtes bien, on dirait ?

Charlotte se sentit prise en faute, elle jeta un regard ennuyé à Jérôme, qui se mordit la lèvre inférieure.

- Heu... Tu veux qu'on te fasse tourner ?

Camille sourit de plus belle. Il comprit qu'il devait être raide en matos et que la proposition tenait vraiment de la politesse.

— Non merci, répondit-il, le stick et la bière ce sera parfait.

Jérôme le remercia d'un autre clin d'œil, puis fut pris d'une illumination.

— Attends, j'ai mieux que la bière.

Il se redressa et farfouilla dans un placard de cuisine pour en sortir une grosse bouteille de pharmacie emplie d'un liquide transparent.

— Je crois que c'est de l'alcool de maïs, c'est un pote qui était chauffeur sur un convoi pour la Roumanie qui me l'a ramenée.

Il la déposa, ainsi que la Pelican, sur la table basse et s'affala de l'autre côté de Camille. En fait de stick, Charlotte était en train de rouler un maousse trois feuilles gavé d'une herbe grasse dont l'odeur embaumait autant que dans un séchoir de Ganja en Jamaïque. Charlotte remarqua l'air intrigué de son voisin.

— C'est des plans de Cuba, importés direct d'Amsterdam. On y a été la semaine dernière.

— Vous avez passé la frontière avec ?

— Je l'ai planqué sous mes couilles, expliqua Jérôme, comme Cizya.

— Cizya Zyké ? L'aventurier ?

— Tu connais ? Toi, je t'adore !

Les jeunes avaient tous flashé sur ce type qui se comportait odieusement, accumulant les clichés de la brute et du macho prêt à tout pour se faire du fric. Son côté accro à la beuh et capable de se mettre des pays entiers sur le dos dépassait son manque d'humanité et d'état d'âme, du genre à larguer sa copine au bord d'une route en pleine brousse, ou entuber un paysan père d'une famille de douze enfants (pour Zyké, le gars était né poissard, de toutes façons).

Charlotte alluma le joint, la fumée sembla sortir du pot d'échappement d'un diesel au démarrage. Elle se pencha sur sa gauche et sortit la galette de « Crime of the century » de sa pochette pour la poser sur le pick-up. L'harmonica qui débutait le morceau School envoya sa mélodie envoûtante, Jérôme déboucha la bouteille sans étiquette, une odeur de médicament fortement alcoolisé s'additionna à celle de la Cubaine. Camille pensa que la soirée commençait tôt, il lâcha :

- J'adore cette chanson.

Charlotte lui tendit le pétard, gardant la fumée dans ses poumons, les yeux fermés, avant de souffler en disant ;

- Pffffff, le solo de piano, après... Il est ouahhhh !

Plus tard... Pendant que Jérôme et Charlotte discutaient à toute vitesse d'une histoire concernant leurs voisins de palier – un jeune couple qui avait des embrouilles de famille –, Camille se sentait bien parti. Après trois shoots d'alcool à l'odeur de topinambour et cinq ou six taffes sur la Cubaine, il bloquait sur l'introduction, face B, d'un 33 tours de Grover Washington, ayant l'impression d'entendre le meilleur morceau de sa vie : sirènes de police, percussions africaines accompagnées d'un saxo langoureux, tout en échangeant, de temps à autre, des regards complices avec Jérôme.

Plus tard... Il entendait Charlotte hurler, puis éclater de rire, puis hurler. Devant lui, l'air était frais, magnifique, la nuit comme un grand bain de mer. Il s'accrochait aux montants de la fenêtre en disant : « Je vais voler un peu, je reviens », tout en sentant les bras de Jérôme autour de sa taille qui tentait de le retenir en riant avec Charlotte et en criant d'arrêter de déconner.

Plus tard... Jérôme lui racontait l'histoire qu'il écrivait, celle de deux jeunes braqueurs. Camille tenait le paquet de feuillets comme une relique. Il donnait des suggestions, la musique était celle du film reggae « Running Man », encore des percussions. Charlotte les écoutait, dodelinant de la tête, puis elle se redressa, comme prise d'une subite intuition.

— On se fait une moustache ?

Plus tard... La bouteille de médicament de 60 centilitres était vide, Jérôme somnolait sur le canapé, Camille était resté longtemps dans les toilettes, il avait vomi puis s'était agrippé au tapis de sol. Mal comme un chien, défoncé, à attendre que cela s'arrête de tourner, mais... bien. En revenant dans le salon, il vit Charlotte en train de faire la cuisine.

Elle lui dit :

— Ça te dit des pâtes ?

— Quelle heure il est ?

— Chais pas, deux heures.

— Je peux mettre un disque ?

Il opta pour « The Lady Don't Mind » des Talking Heads, la version totalement folle du 33 tours qui attaquait, là encore, avec des percussions. Il n'en revenait pas qu'ils aient les mêmes goûts.

Charlotte le regarda faire, puis fit un signe du menton vers son Jules.

— On le réveillera quand ce sera prêt, il ne pense qu'à bouffer. Ça t'embête de rouler un petit stick ?

À l'idée de rouvrir la boîte de Banania, le ventre de Camille poussa des gémissements, mais il fit oui de la tête en souriant. Charlotte le remercia d'un clin d'œil, elle avait pris les tics de son mec.

— Après, on peut monter sur la Butte, voir le lever du jour, c'est magnifique.

- Toutes ces nuances de gris.

- Sans compter qu'on va mourir de froid.

- T'as raison, ça va être magnifique.

Ils pouffèrent. Elle gouta une nouille, la machouilla et la recracha dans l'évier, avant de rajouter :

— C'est la première fois qu'on a un copain qui écrit, il faudra que tu nous montres tes textes la prochaine fois. Tu m'as pas dit dans quel journal tu bossais ?

La voix de Jérôme répondit, alors qu'il avait toujours ses yeux fermés.

— Un journal de la mairie, mon cœur, je te l'ai dit cinquante fois.

Camille faisait des yeux ronds, attentif et prudent, comme un chat qui vient de casser un vase. Charlotte haussa les épaules.

— Oh, ça va. Je pourrais demander à ma mère s'il cherche pas quelqu'un, non ? Camille, je t'ai dit que mon père avait des journaux ?

Jérôme s'était redressé.

— Attends Charlotte, j'ai oublié de te raconter. Tu sais pas avec qui il s'est pointé, Robert, cet après-midi ?

— Non ? Clara ?

— La sœur de Clara.

— J'y crois pas ? Il se tape Christine, ce salaud. Putain, c'est pas vrai ! T'as intérêt à tout me balancer.

Plus tard... Les assiettes de pâtes sales s'empilaient dans l'évier, Jérôme dormait pour de bon, un bras relevé sur le visage. Les fenêtres étaient grandes ouvertes pour évacuer la fumée, la nuit bleue comme du velours, du reggae de Birmingham tournait sur la platine, Camille et Charlotte faisaient les pipelettes.

Camille lui avait raconté ses problèmes avec Magalie, ses galères sur les tournages de films, Charlotte avait parlé de sa « conne de mère », de leur projet de partir à Copenhague ou à Berlin, dans une communauté où on paye son loyer en gardant des gosses et en réparant des vélos, où les enfants ne vont pas à l'école. Elle disait que Jérôme allait devenir romancier, ils attendaient la réponse de Gallimard. Elle y croyait dur comme Betty dans le film de Beinex. Elle s'était levée pour aller sur le bureau et en revenir avec un superbe stylo plume Montblanc.

— Je savais bien qu'il y avait un truc quand tu m'as raconté l'histoire du briquet avec ta copine. J'ai fait la même chose, regarde. Je l'ai piqué à mon con de père. Non, mais, sans déconner, il trainait au fond d'un tiroir dans un étui. Je suis certaine qu'il ne s'en est même pas rendu compte.

— Du coup, tu l'as offert à Jérôme, pour qu'il écrive son chef-d'œuvre. Ce sera un peu grâce à ton « con de père ».

Elle éclata de rire.

— Oui, c'était l'idée. On est passé chez mes vieux quand ils étaient pas là, et on a pris des bricoles. Ma « conne de mère » m'a coupé les vivres, comment on bouffe ? Mais bon, on est réglo, ma mère a un coffre où elle planque ses bijoux. Pareil, des trucs qu'elle sait même plus qu'on lui a offert, je connais la combinaison, mais j'ai dit le contraire à Jérôme. Je le connais ; il aurait voulu se servir. C'est pas pour la fauche, c'est pour les emmerder. Ma vieille l'a traité de pouilleux, alors qu'il a sa propre baraque à Chelles.

D'un coup, Jérôme ouvrit un œil en levant un doigt vers eux :

— Ce qu'elle te dit pas, c'est que son père a un flingue dans son coffre, c'est pour ça qu'elle voulait pas qu'on l'ouvre. Elle avait trop peur que je le récupère.

— Tu m'as toujours dit que c'était ton rêve d'en avoir un, rétorqua Charlotte.

— C'est pour mes livres. Un de la guerre en plus. Mais... l'a pas voulue...

Aussi rapidement qu'il s'était réveillé, il avait de nouveau sombré, ses yeux se couvrant et sa tête retombant sur son coussin, ce qui fit rire Camille et la jeune fille. Elle eut un hoquet bizarre puis lâcha :

— Attends...

Elle s'était levée, avait rétabli son équilibre, et avait fait une mine désolée.

— Je crois que je vais vomir.

Il la regarda filer en cognant les murs vers sa chambre.

Elle n'était plus revenue. Camille s'était calée dos sur la moquette et avait regardé la boule de papier japonais qui servait de lustre accrochée au plafond. « Tyler » des « UB40 » venait de se terminer, la chanson « King » débutait, avec sa corne de brume en introduction. Il songea que les groupes anglais avaient une prédilection pour les paquebots, « Madness » aussi lançait son morceau « Night Boat in Cairo » avec une corne de brume. Est-ce que les « Cure » en avaient une ? En tous cas, une de leurs chansons s'appelait « Fire in Cairo ». Le saxophone envoya ses notes chaloupées sur les guitares reggae et Camille ferma les yeux en pensant que c'était simplement prodigieux.

Plus tard... Le bruit des camions de livraison, du jet d'eau dans la rue, Camille dormait, il faisait des rêves de grandes profondeurs, vivants et réels, puis s'éveillait,

et s'assoupissait à nouveau, replongeait. Il sentit quelque chose passer au-dessus de lui, tenta d'entrouvrir les paupières mais le rideau était grippé, entendit un chuchotement : « Dors mon pote, on se reverra chez Pivot. » Son esprit obtempéra.

Camille ouvrit les yeux, gémit, et se redressa pour s'asseoir contre le canapé. Son ventre était un bol de braise, le sang tambourinait dans sa tête en mode coups de marteau. Il faisait jour, le magnétoscope indiquait neuf heures, quelqu'un avait fermé la fenêtre. Au moins, la pièce était calme. Pourtant, quelque chose détonnait. Les deux autres devaient avoir rejoint la chambre, il songea à s'éclipser, se leva, ramassant une Pélican à moitié remplie avant qu'elle ne se renverse et marcha jusqu'à la petite cuisine pour y poser le cadavre. Il rêva d'un Aspro effervescent en regardant la cafetière vide, puis entendit la voix pâteuse de Charlotte.

— Qu'est-ce qui se passe ?

Il lui fit un sourire camarade, mais une expression soucieuse barrait son visage et les yeux de Camille dérivèrent dans la même direction que les siens. Sur le bureau. La machine à écrire, les cahiers, la pile de livres noirs et jaunes avaient disparu. À la place, une feuille A4 pliée en deux avec inscrit dessus « Charlotte ». Camille poussa un soupir en pensant que c'était la merde. Son manteau était retourné sur le sol près de l'entrée, il voyait nettement l'intérieur et sa poche vidée. Charlotte avança comme un fantôme jusqu'à la petite table, elle portait un tee-shirt XXL avec un Snoopy dessus, les cheveux en dynamite, on aurait dit un amas de serpents enragés, comme ceux d'Adjani sur l'affiche du film « Possession », alors que ses lèvres prenaient la teinte de la chaux vive. Elle se saisit de la feuille, l'ouvrit délicatement et Camille l'observa se liquéfier au fur et à mesure que les mots pénétraient ses pensées, son cœur, son amour, sa dignité, ses espoirs et ses rêves. Tout ce qu'ils étaient en train de détruire.

— C'est quoi cette merde ? C'est quoi cette merde ?

Elle regardait Camille comme s'il allait lui donner la réponse, et lui, songea que ses yeux étaient encore plus beaux, dévastés par la détresse. Il déglutit, honteux, tenta :

— Je sais pas, il dit quoi ?

Elle hurla :

— Il s'est barré ! T'as pas compris ? Ce fils de pute s'est barré !

Plus fort encore, comme une détonation vers le plafond, elle rajouta :

— Mais non !

Elle écrasa la lettre entre ses doigts, le cerveau de Camille réagissait en s'égratignant contre sa boîte crânienne mais il sentait tout de même des frissons glacés de désespoir courir sur sa peau. Les cils de Charlotte débordèrent de pleurs, tout son visage était pincé, il se tordait comme un linge qu'on essore dans une grimace d'une profonde douleur.

— C'est pas possible... C'est pas possible...

Elle mangeait ses mots, ses larmes et sa morve, qu'elle postillonnait ensuite à travers ses sanglots.

— Bouhouhou...

Camille en avait des bleus à l'estomac, mal à l'aise, les larmes grimant à toute vitesse, il renifla en se mordant les lèvres. Le cœur de la jeune fille gisait sur le sol, brisé en mille morceaux, il aurait pu le jurer. Elle le regardait, hagarde et perdue, tandis qu'il tentait de transmettre sa compassion, tout en se rapprochant doucement de son manteau et de ses chaussures. Puis, la tête de Charlotte vira sur la fenêtre et une sorte d'indignation inquiète agrandit un peu plus ses yeux trempés. Elle partit dans la chambre comme une fusée. Camille en profita pour se mettre sur un genou et enfiler ses groles. Il l'entendit rugir, s'insurger et balancer un meuble dans la pièce voisine. Il était en train d'endosser son manteau quand elle réapparut. Cette fois, plus de larmes, un couteau tranchant à la place du regard, la lèvre inférieure tremblante de haine.

— Il s'est barré avec la came !

Camille pensa : « Et avec quatre mille balles ! Putain, ce type est vraiment une enflure. »

Elle l'apostropha :

— T'en as ?

— T'as bien vu que j'en prenais pas.

— T'en prends pas, mais t'en vends, pourquoi il t'a ramené ?

— Je vends rien du tout. On s’est croisés au bar, on a parlé d’écriture.

— Je vais le tuer, je te jure que je vais le tuer ! Barre-toi, maintenant, tu te barres !
T’as compris ? Tu te barres !

Charlotte s’était remise à hurler, elle avait vraiment la haine. Camille voyait comme elle était blessée, outrée, vexée d’avoir été abandonnée, tout comme elle se rendait compte de la mentalité de fils de pute de Jérôme. Elle renifla comme le ferait un taureau qui vient de se faire planter deux banderilles par un petit gars vêtu de rose et de paillettes, puis souleva le bureau et le jeta à travers la pièce. À partir de ce moment, ce ne fut que hurlement de rage, coups de pieds dans le tourne-disque et la table basse, arrachage de posters, dégringolade de casseroles dans la cuisine. Camille reculait de plus en plus vers la sortie tout en hésitant. L’ordre de Charlotte avait quelque chose de définitif, et sa douloureuse expérience lui dictait de s’en inquiéter. Elle lui faisait peur, réellement. Quelque chose de terrible et d’inhumain avait traversé ses prunelles lorsqu’elle avait prononcé sa menace de mort. Il atteignait l’entrée de l’appartement quand il la vit se saisir d’un couteau à pain. Ses yeux pivotèrent lentement jusqu’à lui. Il se crut dans un passage du film « L’Exorciste ». La bouche de Charlotte siffla :

— Casse-toi connard ! Casse-toi !

— Charlotte ! Fais pas de conneries !

Ses sourcils se levèrent de surprise, puis elle ricana.

— Tu crois que je vais me planter ? Mais vous êtes tous des fils de pute !

Elle serra les poings de rage en levant la lame et en hurlant de toutes ses forces.

— Des fils de putes ! Vous êtes des fils de putes !

Il claqua la porte dans son dos et dévala les escaliers comme si le Diable s’accrochait à ses basques. En atteignant la rue, il entendait encore ses cris. Il se traita d’abruti, de connard et sortit ses cigarettes en tremblant. Il se sentait lessivé, et aussi, comme si des poils rugueux poussaient du côté intérieur, sous sa peau. Quelque chose d’irritant qui lui faisait trembler l’échine, le mettait mal dans son corps, lui donnant envie de se jeter dans de l’eau glacée, ou bien dans les flammes d’un brasier. Quelle merde il avait foutue ! Il renifla, se secoua comme un chien pillé par une horde de puces tout en se traitant à nouveau de connard. La main en coque sur sa

cigarette, il l'alluma et tira trois taffes jusqu'à se brûler les poumons, les larmes lui bouffaient les yeux, il jeta sa clope, cracha de dégoût et partit vers le bas de la rue du Poteau.

En arrivant à Jauffrin, devant le large escalier du métro, dans le tumulte des costumes allant bosser, mère tirant des gros cartables avec des gamins dessous, préadolescents se cognant les épaules en se racontant des « trucs de fou », yeux fatigués des types qui rentrent se coucher, Drakkar Noir, Brut de Fabergé, Balaffre, Opium, Poison, haleines de cafés arrosés et de Peter Stuyvesant, Camille fit la connerie de penser à Magalie, à la mort de Patrizia, à son frère, et il eut encore plus froid. Il savait qu'en descendant les marches, en poussant dans le couloir aux murs et au plafond d'émail, cela ne s'arrangerait pas. Il n'y a pas pire que de rentrer chez soi, seul dans Paris, alors que la ville s'ébranle un jour de novembre.

CHIENS ET LOUPS

PREMIERE FOIS

Le jeune est allé au Lycée professionnel, s'est retrouvé entouré de mecs aussi paumés que lui, certains plus vieux, puis a ramené la liste des affaires à acheter. Il n'y est plus retourné. Sa mère touche la bourse, il faut qu'il fasse l'année entière, on n'est à peine aux vacances de la Toussaint. Bilal ne veut pas y penser.

Il passe ses journées devant le supermarché, juché sur une rambarde à regarder l'immense parking, les gens qui arrivent, des personnes seules, des couples, vieux, enfants, malades, des familles entières, des habitués, des revenants. Des femmes belles passent, en sépia, en super-huit, des hommes et des mômes dans le blanc des absences, ou dans des airs exaspérés, du Mistral dans les jambes, Cinecitta, c'est l'aéroport et, pour Bilal, comme de retourner au Lycée et penser que l'on deviendra docteur.

Le soir vient comme un couteau ébréché, les enseignes rouges flamboient, le ciel s'étale dans une grande flaque d'essence jusqu'à rejoindre les tours et les barres, convoquant un horizon de briques et de débris. Ses épaules s'alourdissent, l'air est plus frais, l'espace d'une beauté pure mais son cœur frémit. Rentrer chez les parents, trainer sur son phone tout en mangeant, fumer le dernier, jouer à la Play et essayer de pioncer.

Il lève ses yeux noirs sur les flammes du soir, sans espoir et sans vraiment de désespoir.

Il regarde les gens.

Elle se faufile entre les voitures. Une adolescente, comme lui. Elle passe et repasse dans le flot continu. Ses yeux ont l'intensité d'une survivante.

Bilal tortille ses fesses, redresse ses épaules, glisse deux doigts dans ses cheveux plastifiés. La fille blonde a l'air nerveuse. Ses yeux grésillent d'étincelles bleues, elle porte une mini-jupe, en jean, sur des gros collants troués plantés dans des chaussures de Punk aux sangles ouvertes. Un blouson de moto sur le dos, cuir noir, boutons pressions qui tiltent sous les néons. Il fait mine de ne pas la mater, mais la voit planter des regards dans sa direction. Bilal détaille ses ongles : sales, noir du cambouis d'un scooter qu'on lui a donné et qu'il essaye de réparer.

Elle est tombée comme une descente de flic sur le petit Mouss en train d'essayer de forcer un distributeur de boules noires avec un tournevis.

Il la regarde de ses grands yeux du Sénégal, semblables aux grosses boules de chewing-gum noires que contient le distributeur, et fait non de la tête, avant de lui tendre la main pour lui taper une pièce, tout en s'assurant que sa mère ne le voit pas de l'intérieur du supermarché. Elle travaille à la cireuse, aux bouteilles et pots de yaourt renversés. D'autres garçons ont repéré la fille aux cheveux de soleil et l'appellent. Elle trace sur eux. « Merde », pense Bilal. Ils se marrent, on dirait qu'ils lui proposent quelque chose. Elle dit non de la tête. Et, chaque fois, elle jette des pierres bleu vers lui ; ses yeux comme deux coups de feu. Il baisse la tête mais les paupières assez ouvertes pour recevoir l'impact. Et c'est vrai que c'est comme un feu : ça lui brûle les pupilles et chauffe jusque sous son nombril. Il la regarde à nouveau : elle le mate. Le garçon fait une grimace : pris en flag. La fille se mord les lèvres et balance ses chaussures délacées dans sa direction.

Bilal s'est redressé. Le ciel et les néons se sont aplatis, elle embrase tout, chouffe de partout, elle est pressée et ne connaît personne ici. C'est pas la peur des flics, c'est pour voir s'il n'y aurait pas quelqu'un d'autre que lui. Elle doit avoir seize ans. Lui, dix-sept et, ce qu'il aime, c'est regarder les gens remplir leur coffre et claquer les portières. Parfois, une cigarette allume un visage dans l'habitacle et les gens se parlent, échangent des mots invisibles et mystérieux. Ou bien ils rient et leur être se transforme. Tout comme lorsqu'ils se disputent, ça les rends plus vieux. Chaque fois, Bilal essaye d'imaginer ce qu'ils peuvent se dire.

- Salut.

Elle est juste en face, la bouche tordue comme si une grosse pince serrait ses deux lèvres, emmerdée.

Bilal essaye de tenir le choc. Sois morveux, méchant, toujours arrogant. Les gens ne te connaissent pas, ils s'imaginent des trucs. Elle a les yeux soudés aux siens, genre il va lui sauver la vie. Elle lâche, à toute vitesse :

- Heu... tu sais pas où c'est que je pourrais trouver des benz', du sken' ?

- De quoi ? Qu'est ce tu veux !

Il n'a pas pu s'empêcher. Il aurait dit « dégage » c'était pareil.

Par reflexe, elle fait un petit sourire et souffle avec le nez, comme un zef de mépris, et puis ; Merde !

C'est marqué sur sa gueule ; Merde ! On voit la déception, en même temps, la honte d'y avoir cru, avec ce mec couleur d'écorce brune, filiforme et teigneux comme un papi, mais il a de beaux yeux trop ouverts et il sent la cannelle ou le shit d'Afghanistan. Elle secoue sa main devant son visage comme pour chasser des mouches.

- Laisse tomber, va.

Elle a fait le tour.

A présent, la fille se mordille l'ongle de l'index comme si elle voulait l'arracher, plongée dans ses pensées. Sauf qu'elle est restée à cinquante centimètres du garçon. Bon, d'accord, elle fait comme s'il s'agissait d'un lampadaire mais Bilal se trouve tout de même dans son cercle intime. Et ça bouillonne là-dedans, pas que dans la tête : dans les cuisses, le bide, les couilles qui chatouillent. Qu'est-ce qu'elle est belle ! Oui, elle a les yeux bleus, ce blond qu'on échangerait contre mille chameaux, celui des poupées Barbie de sa petite sœur, des jambes hautes, un tee-shirt noir col en V déchiré qui laisse voir le bord gonflé de ses seins enrobés de dentelle noire, avec des grains de beauté dessus. C'est comme des petits diamants noirs. Noir le pull, le soutif, les grains sur sa peau teinte de lait. Ses lèvres sont roses pâles et comme gorgées d'eau, déformées par le bout de son doigt que martyrisent ses dents de banquise. C'est une fille de Black Mirror.

Il y a d'autres choses. Son front qui se plisse et tremble, le bord de ses ongles décharnés, le dessus de ses pieds qu'elle frotte contre le derrière de ses mollets et les éclairs qui s'échappent de ses pupilles à chaque soupir, comme le sang sifflerait d'une carotide trouée d'une aiguille. Dedans, il y a de la peur, de l'ennui et un besoin fort, fort, fort.

Le garçon a le même dans le ventre. Ce besoin d'amour sans le savoir, et de comprendre. Comprendre comment avoir envie de vivre.

- Attends. Je sais où en trouver.

Il ne sait pas ce qu'il lui a pris. Elle se tend d'un bloc, le perfore du regard. Il en a mal au coeur, parce que ce n'est pas lui qu'elle scrute dans sa boîte crânienne, c'est l'endroit où se trouve ce qu'elle désire.

- Quand ? Combien de temps ?

- C'est quoi que tu veux déjà ?

- Heu... du Skenan, si t'as, ou alors du Xanax, au pire...

Bilal ravale sa glotte en sautant sur le sol. Ses Nike noires se mêlant au goudron gras. La nuit est là, creusant des tombeaux entre les voitures. Son souffle tente d'avoir l'air d'être celui d'un dur.

- Bon, demain. Même heure, heu, ici, ok ?

Le « ok » était jeté comme un ordre. Il la regarde se décomposer.

- Quoi ? Demain ?

Elle a crié. On aurait dit qu'elle lui crachait dessus puis elle tourne ses Dock et s'enfuit dans le parking. Il se met sur la pointe des pieds, pour la regarder disparaître.

Bilal réfléchit. Il mate autour de lui, son monde est recouvert du soir, il commence à faire froid, de la buée sort de la bouche des gens de plus en plus fatigués. Le ballet continue, on charge les bagnoles, on range les caddies, on attache les gosses dans leur siège-auto. Il y a moins de vie dans leur regard, c'est à cause de la nuit qui vient trop vite. Son corps est pris d'un frisson, il baisse la tête et examine le bout de ses chaussures. Sur son visage sec au teint foncé, ses sourcils noirs se plissent, il a les dents de devant qui se croisent un peu, ses lèvres sont presque marrons, son corps

maigre, genoux cagneux, mains et doigts de pianiste, ou de fille, cela dépend de qui le dit. Les billes noires de ses yeux traversent ses pompes et se remplissent d'images. Ce qu'elle était belle... elle lui parlait, elle le regardait dans les yeux, à l'intérieur de ses yeux. Il fallait qu'il trouve des mots à dire, des mots qui lui plaisent. Mais avant, il fallait qu'elle revienne, en fait, surtout, qu'il trouve des cachets.

Il se remet à frissonner et part en marchant vers le fond du parking. Là où les lampadaires ne brûlent plus, où les gens ne vont pas se garer, contre les grillages rongés d'herbes sales où les phares glissent comme les projecteurs des prisons centrales. Le parking est immense, des rangées et des rangées de voitures, des nids de poules gorgés d'eau grasse, des caisses abandonnées. Un pied devant l'autre, le visage tendu de doute et de perplexité. « Trouver des cachets. Combien cela va-t-il coûter ? »

L'ombre enveloppe le coin, Il se penche en passant pour regarder dans les véhicules. Le long du grillage aux drapeaux de plastique blanc qui s'effilochent, il trouve le mec qu'il cherche. Genre ; il dort dans sa voiture. C'est sa maison. Des cabas entassés derrière, une bouilloire électrique branchée à l'allume cigare. Un français qu'à une gueule de cinquante ans. En vérité, il en a trente, la barbe sale et toujours les mêmes habits qu'il ne lave pas, comme son corps dont émane une odeur repoussante.

Bilal tourne un peu autour de la voiture puis s'éloigne vers une tache de lumière.

Il se roule un stick de shit. Il revient et tape à la vitre. Le mec dort. Il le réveille. Bilal lui montre le stick. Le gars baisse la vitre, l'odeur sort comme une nuée d'insectes enduits de merde.

Ouf ! pense Bilal en fronçant le visage. Il se force à crier, comme pour écraser l'odeur :

- Salut. T'as des médocs ?

- Quoi ? Crie pas.

Son regard est flippé, il a planté sa main au fond de la poche de son pantalon. Un cran d'arrêt, devine Bilal. Il ne dormait pas tant que ça. Il précise d'un ton plus mesuré ;

- Des cachetons, du Xanax, t'en as ?

- T'es qui toi ?

- Je traîne devant le supermarché. J'ai un client qui veut du Xanax.

- Monte.

Bilal hésite, puis fait le tour et regarde la poignée de la portière comme un scarabée aux reflets violets. Autour de lui, les immeubles ont leurs fenêtres éclairées, le parking s'étale, la nuit est immense et, au loin, l'enseigne du supermarché tremble comme une fête foraine dans les réverbérations d'un lac stellaire foulé par le vent. Tous ces visages qu'il voyait de sa rambarde, ces voitures qui arrivaient et s'en allaient, eux dedans, lui dehors à les observer. Il n'aime pas les endroits clos, l'enfermement. L'encadrement de la fenêtre de la voiture. S'il rentre, il s'enferme. Mais, enfermé, il l'est déjà. Il a dix-sept ans et il a peur. Il tire la poignée, la langue imbibé de dégoût et s'assoit, ayant du mal à faire claquer la porte. Il tend le stick au barbu, le mec l'allume, ses yeux sont creusés de mort/ par le sort.

Juché sur le haut d'un lampadaire éteint, on verrait un petit rectangle jaune dans lequel tremblent deux silhouettes fines comme des statues de Giacommetti. Lumière flambante dans l'obscurité parmi des dizaines et des dizaines d'épaves, avec la nuit en toile de fond. Le barbu se retourne et fouille dans des sacs en plastique, il revient avec une boîte de cachets. Bilal l'échange contre une barrette de shit, il tousse à cause de la fumée et puis, ça pue vraiment. L'odeur de pisse, de merde, il pense aux tissus des sièges. Il gigote sur ses fesses, regarde dans la boîte de médicaments, une plaquette, quatre cachets. Il dit « c'est tout ? », l'autre grogne, Bilal rajoute ; « La barrette, y'en a pour quarante balles. » Le barbu répond ; « Je dois avoir autre chose dans mon coffre. »

Bilal sort de la voiture, s'éloigne de quelques pas. Il regarde les lumières de la ville qui scintillent pleine de vie derrière le grillage et se sent mieux. Le mec sort à

son tour, Bilal l'entend ouvrir son coffre, il tousse, crache, l'odeur arrive jusqu'à lui. Toute cette misère, cette saleté. Il serre les cachets dans sa poche, il a honte. La porte du coffre claque. La toux grasse se rapproche, le barbu se met à côté de Bilal et ouvre son pantalon pour pisser.

Il voit que le jeune l'observe, le regard piégé par la stupeur, et le provoque :

- Tu veux pas me la tenir, non plus ?

- Et toi, t'as qu'à couler un bronze tant que tu y es ?

- Ça va, je dormais.

Le zip de la braguette, Bilal a tourné la tête en geignant. Il vient de se rendre compte de l'odeur encore plus forte, vivante, un gros mec qui lui frappe la gueule d'ammoniaque et d'acide, ça lui pique les pupilles. Il s'éloigne et cherche de l'air.

~~Comme un signe~~, le vent s'est levé, d'un coup. Sur le grillage, les sacs en plastiques font des claquettes comme Gene Kelly sous la pluie. La magie du monde, le vent, la nuit glacée, les odeurs qui disparaissent et la vie qui s'exprime en faisant grelotter les corps.

- Tiens, c'est tout ce que j'ai trouvé.

La cloche s'est approché et lui tend une plaquette de cachets bleu-gris, on ne voit pas bien avec la pénombre.

Bilal la glisse dans son survêtement, il faut qu'il dise quelque chose, qu'il se justifie, qu'il se détache de cette crasse, il ne faut surtout pas qu'elle commence à lui coller à la peau. Il sent que ce n'est pas loin.

- Elle a les cheveux blonds. Affirme Bilal en respirant l'air froid.

- Ma fille aussi, elle avait les cheveux blonds.

Ils se regardent, Bilal gêné et le mec qui fait genre « Et oui, chuis pas qu'une merde... ». Il fouille dans sa poche, en sort un paquet de clopes froissé et s'en allume une en mettant ses mains en cornet contre son nez.

Bilal acquiesce de la tête et s'éloigne. Il entend le barbu crier ; « Hé, demain j'en aurai d'autres, mais il faudra du fric cette fois ! »

« C'est ça », pense le jeune en secouant les épaules pour en chasser les frissons.

Le soir dans sa chambre, Bilal regarde l'émission des Marseillais en replay en observant les coupes de cheveux et les fringues des garçons mais, pour la plupart, ils se baladent en slip. En plus, ils se font vieux et ont du bide. Seules les filles sont belles – et jeunes -, enfin, pas belles comme la blonde. Il demande à sa mère où est son tee-shirt du Bayern qu'il a reçu à Noël puis va dans la salle de bain et allume la tondeuse pour se raser les tempes. Sa sœur de douze ans vient l'aider. Après, il ne pense plus à la blonde, il regarde ses conneries sur l'ordinateur, sauf lorsqu'il se couche, que la pénombre s'écrase sur lui. Il garde les yeux grands ouverts et se projette sa moue entêtée, ses deux petites fossettes qui se creusent, ses grains de beauté sur sa poitrine. Ils sont comme des petits diamants noirs.

DEUXIEME FOIS

Le lendemain, au crépuscule. Bilal attend. Il ne regarde plus les gens, ses yeux balaient les allées entre les files de voitures, de l'Est à l'Ouest. Dès qu'un reflet d'or se met à luire, il pense à ses cheveux blonds alors qu'il ne s'agit que d'un rétroviseur frappé par la lumière tombante. Il se fait surprendre par la musique.

Une petite Audi de bourge voyante comme un gyrophare, jantes en alliage clinquant, il y a un mec et une nana à l'avant. Un homme. Il doit avoir trente ans et les dents blanches quand il rit, la fille est brune et très jeune, 15 ou 16 ans, comme

elle ; assise sur la banquette arrière. Ils parlent fort, la musique à fond, de la techno d'Ibiza. Ça fait comme une boîte de nuit sur le parking du supermarché. Ils se sont arrêtés de l'autre côté de l'allée, à une trentaine de mètres. Les gens les regardent en poussant leur caddie, les enfants font de grands yeux, un petit vieux se dandine sur le rythme, il est bourré.

Il la voit rire dans le cadre de la fenêtre, dans l'enfermement de cette vie qu'elle montre. Elle l'appelle à travers la vitre, elle ne veut pas sortir de la voiture, de l'univers faux qui la protège. Bilal fait non de la tête, surpris de penser ainsi, de la voir prisonnière. Aussitôt, les traits de la blonde changent. Colère ? Inquiétude de ne pas avoir les cachets ? Curiosité pour ce garçon qui lui résiste ? Bilal ne saurait dire, juste que, devant l'intensité de son regard, il a l'impression de brûler des pieds à la tête.

Elle sort de la voiture, titube, se ressaisit, elle a bu. Elle arrive et se plante face à lui. Dans ses yeux, du jeu et de l'agressivité. La musique se déverse de la voiture, l'adolescente tape le tempo avec la tête.

- Salut, fait Bilal.

- Salut, alors ?

- Alors quoi ?

- Alors quoi, t'as quelque chose ?

Elle est redevenue agressive. Bilal est déçu, en même temps, il le savait.

- J'ai une boîte de Skenan et une de Xanax.

Les yeux de la blonde s'éclairent un peu plus.

- Combien ?

« Merde », on lit sur le visage de Bilal.

- Heu, c'est quoi le prix d'habitude ?

La fille voit que c'est la première fois qu'il vend des cachets. Surprise et attendrie. Cette fois, elle cache son soupir de mépris. Ses fossettes se creusent légèrement dans une sorte de sourire tout en réfléchissant super vite pour ne pas avoir l'air de

l'embrouilleuse qu'elle est. Elle gigote en permanence, mais ce n'est plus à cause de la musique

- Cinq euros le cachet, c'est ça, non ? Je crois.

- Ok.

Il pensait que ça se vendait à la boîte. Il fait un signe de tête pour confirmer. Elle rajoute, en se mordant un coin des lèvres.

- Je t'en prends six, une plaquette, c'est bon ?

- Une plaquette, ouais.

Il sort la boîte, mais ne cesse de regarder ses yeux, ce qui stresse l'adolescente.

De la voiture, la musique se fait moins forte, le brun au polo Lacoste qui coute cent cinquante euros a baissé la vitre. Sa main pend le long de la portière, pour montrer sa lourde montre en acier. Il crie ;

- Hé Maeve, grouille !

Elle se retourne, du napalm dans le regard et lui fait un doigt. Elle regarde à nouveau le garçon à la coupe de footballeur. Il est bizarre, on dirait qu'il plane mais pas à l'horizontale. Non, c'était comme s'il plongeait du ciel vers la terre. Dans sa tête, il se répète ; « Maëve... Maëva... Ça fait penser à du bain moussant. »

D'un coup, elle le trouve idiot et « zone ». Elle arrache la plaquette de ses mains, lui plante les trente balles et se retourne pour se barrer.

Bilal lui crie ;

- Hé, salut, et merci !

- Ouais, c'est ça, merci.

Elle éclate de rire.

Bilal amène les billets sur son visage et les renifle, ils ne sentent rien. Il aurait dû lui demander si elle allait revenir. La musique s'éloigne. La voiture quitte le parking. A travers la vitre, elle le regarde, lui.

Maeve, ou Maeva...

TROISIEME FOIS

Puis, il ne la voit plus.

Le quatrième jour, elle arrive. Complètement marbrée. C'est l'après-midi, il est tôt.

Elle vient vers lui comme s'ils se connaissaient depuis un bout de temps.

Bilal sent une boule gonfler dans son ventre. Il reste Zen, pour ne pas laisser son sourire intérieur se matérialiser sur sa face. Elle lui jette un regard.

- Salut.

Elle s'accoude à la barre sur laquelle Bilal est assis, contemple le parking et rajoute ;

- Putain, j'ai envie de gerber.

Elle surprend le regard inquiet du garçon, ça la fait ricaner.

- Mais je suis bien, je suis trop bien.

Défoncée.

Bilal l'observe, son profil, il peut prendre son temps, elle est tellement barrée. Qu'elle est belle, et quel gâchis, se dit-il. Mais c'est bon de pouvoir la détailler, l'envelopper, la scruter, indécent et le garçon s'en rend compte. Presque, il commence à fantasmer, et à nouveau, sa gorge se bloque. Il toussote.

Elle, soupire.

- Putain...

Ses yeux furètent alentours, elle repère un muret de béton. Les gens vont et viennent, il fait froid, alors, personne ne fait attention à personne.

- Dis, tu veux pas qu'on aille s'asseoir là-bas ?

Elle ne l'a même pas regardé.

- Okay.

Il saute de sa barre et ils se calent sur le muret.

Elle se met à frissonner et demande comme un dû ;

- T'as une clope !

D'un côté, Bilal est content d'être avec elle. D'un autre, il a envie de la claquer.

Elle parle mal, comme on dit. Il grogne.

- Ouais.

Il sort un paquet de Marlboro, avec dedans, un carré de shit noir, du papier OCB, et une cigarette et demie. Maeva le voit et se redresse.

- Putain, t'as à meffe ? Vas-y, roule ton toss.

Il secoue la tête en lui tendant la cigarette.

- Non.

- Allez, fais pas ton rat.

- Non, je te dis. Tu la veux la clope ou pas ?

- C'est bon... Putain, t'es pas cool.

- C'est ça.

Elle prend la tige et la glisse sous son nez.

- Ça sent trop bon.

Puis, elle se la plante dans les lèvres. Bilal sort son briquet et l'allume pour s'approcher du bout. Mais ça foire, parce que la fille le braque dans les yeux, un regard boudeur, et il a la main qui tremble. D'un coup, les doigts de Maeva enserrant son poignet pour arrêter qu'il tremble et elle aspire sur sa clope. Elle a les doigts glacés, pense le garçon.

Après qu'il ait rangé le briquet, elle le regarde longuement

- T'es un drôle de gars, mais... t'es mignon dans ton genre.

Il se met à rougir et fait un sourire entendu en secouant la tête.

- N'importe quoi.

Puis, ils ne disent plus rien.

Elle fume sa clope. Parfois, on dirait qu'elle réfléchit et d'autres, qu'elle plane complètement.

Bilal, lui, regarde les gens. *Ses* gens. Il les voit moins bien, parce qu'il est plus bas que d'habitude. En fait, il distingue les corps mais presque pas les visages. Alors, il les imagine, le monsieur sourit à la dame, la gamine, derrière le coffre de la voiture, elle tire la langue. Le temps est lourd, les nuages couleur de plomb et les lumières des phares se mettent à flouter doucement. Maeva regarde le ciel puis se prend la tête dans les mains et pleure.

Surpris, il se penche vers elle. Ses doigts vers sa poche où se trouve le paquet de Marlboro, peut-être que s'il roulait un pétard ?

- Hé, heu...

- Putain, j'en ai marre.

Il a envie de demander ; « de quoi ? »

- Tu veux que je roule un stick ?

- J'ai mal au cœur.

- Peut-être que... Tu devrais rentrer. Il fait froid. Tu trembles.

Elle se redresse et le regarde.

- Rentrer ?

- Ouais, chez toi.

Elle a le visage triste, mais sincère, son cœur dessus. Elle a envie de parler. Mais elle ne le regarde pas vraiment.

- Ma mère, elle a un mec.

- Ha...

- Ouais, et encore, c'est un nouveau. Y'en a toujours un chez moi, même, des jeunes, des vieux, y'en a même qui me draguent.

Le regard de Bilal devient dur. Inquiet. Il comprend ; il ne vaut mieux pas qu'elle rentre. Mais c'est stupide. Elle est si belle, obligé qu'elle se fasse reluquer. Mince, elle est trop belle. C'est ça le problème. Maeva voit qu'il se passe quelque chose dans le regard du garçon, et ça la reconforte. Elle lui sourit, néanmoins malheureuse.

- C'est pas le pire. Elle picole et on n'arrête pas de s'engueuler. De toute façon, je ne la supporte plus.

- Et ton père.

- Mon père ?

Dans la poche de son cuir noir, son téléphone sonne, une chanson débile à la mode.

Ses yeux décryptent le cadran.

- C'est elle.

Elle regarde Bilal comme s'il allait trouver une solution.

Puis elle se lève.

- Tu me raccompagnes ?

Il n'y croit pas, mais, bien sûr qu'il s'est planté sur ses jambes ! Ses yeux fixés dans les siens. Il ne voit plus sa beauté, il voit encore plus de choses.

Ils marchent dans Nice. Une heure au moins. C'est merveilleux, ils marchent côte à côte. Elle l'emmène loin vers le bas, vers la mer. L'hiver, à Nice, la mer est toujours belle. Bilal ne le savait pas, il ne descend que l'été, pour voir les Hollandaises avec ses potes.

Le ciel est gris, il pleuviote doucement, il fait froid, mais la mer est là, immense et mouvante, perpétuelle et puissante. Imposante. De l'autre côté, il y a l'Afrique et sur la gauche, l'aéroport. Les avions passent si près qu'on pourrait les attraper à deux mains. Des gros décollent lourdement et s'élèvent, s'élèvent, pour où ? Pour le bout du Monde !

Maeva regarde un avion qui s'éloigne et dit ;

- Un jour, je me casserai.

Puis elle se met à tousser et fouille dans sa poche. Bilal reconnaît la plaquette. Elle se fourre un cachet dans la bouche. En attendant, elle se casse avec les cachets, pense Bilal.

Ils traversent la Promenade pour aller sur le trottoir le long des galets.

Les deux silhouettes marchent dans l'opéra du vent qui soulève les vagues et les disperse sur la ville. C'est de la bruine salée et tiède, des larmes vaporisées. Bilal a l'impression que la mer l'enserme et danse avec lui, le froid n'existe pas. Elle le fait traverser à nouveau.

Ils arrivent devant un immeuble aux balcons bleus. De ceux qui donnent aux gens qui s'y réveillent le cadeau de la baie. Elle sonne à l'interphone. Bilal sent que quelque chose de pas net se passe. Il reste à l'écart, par pudeur. Elle parlemente et, finalement, après de longues secondes, la porte vibre. Elle lui fait un sourire. Il le sent pas ce sourire et n'y répond pas. Il la suit dans l'escalier de marbre blanc.

Dans l'ascenseur, il est dans un cocon, enfermé avec elle, mais ça ne dure pas.

Maeva s'engage dans le couloir moqueté, une porte d'appartement est ouverte et un homme la tient entrebâillée.

- Maëva, qu'est-ce que tu veux ?

Elle s'approche et présente sa main la paume vers le haut, comme si on allait y poser un plateau de serveur, et dit ;

- Mon père.

Il tente de se fâcher mais on n'y croit pas.

- Mais enfin Maëva, tu sais très bien que...

Pas même lui.

Elle se met sur la pointe des pieds pour voir derrière, Bilal, inconsciemment, l'imite. Dans l'appartement, il y a une fille. Cela pourrait être la grande sœur de Maeva. Elle les foudroie du regard.

- Qu'est-ce que tu veux, de l'argent ?

Son père agite un billet de cinquante euros et surtout, de l'autre main, il tient fermement le battant de sa porte. Bilal pense ; ce n'est pas là, ce soir, que dormira Maeva.

La jeune fille crache un soupir et s'éloigne.

- Allez viens... heu.

Elle s'arrête, gênée.

- C'est quoi ton prénom ?

Le père assiste au spectacle, interloqué.

- Bilal.

- Ha... Allez viens Bilal, on se casse !

Elle se dirige vers le couloir et au dernier moment, revient et récupère le billet. Sa voix est glaciale, Bilal sent comme elle taille dans le cœur du père.

- Merci papounet !

Ils se retrouvent dans l'ascenseur. Maeva frimeuse et malheureuse, et Bilal, finalement, voudrait être ailleurs. Puis il se révolte, Mon Dieu, si j'avais une fille comme ça !

Ils se remettent à marcher sous la pluie. Le ciel noircit. Elle s'arrête à un arrêt de bus, le long de la Promenade des Anglais. La mer se couvre d'ombre, comme son sourire.

- Bon, bah, je vais te laisser. Merci de m'avoir accompagnée.

- Tu vas prendre le bus ? Tu rentres chez... Chez ta mère ?

- Ma mère ? Ho, non.

- Mais, heu... Tu dors chez qui ?

- Chez des potes. D'ailleurs... Tu veux pas me donner un bout de shit ?

Bilal pense « Putain ! »

- Heu... Ouais. Tiens.

Il lui tend le paquet de clope.

- Tu gardes pas les feuilles ?

- Je fume pas, en vrai.

- Ha... t'es vraiment un drôle de mec.

Il se dit ; « Est-ce qu'elle va rajouter, mais t'es mignon dans ton genre ? Est-ce qu'ils vont s'embrasser, au moins sur les joues ? »

Le bus arrive.

- Bon, bah, à la prochaine. Merci...

Elle grimpe, les portes chuintent, et le gros pachyderme repart. Il ne la voit plus.

À la prochaine, pour quoi ? Pour des cachetons ?

Bilal, perplexe, furieux, troublé, et quelque part, heureux, reprend le chemin de son quartier. Il en a pour plus d'une heure de marche, la nuit tombe, le froid le presse, mais il s'en fout, il a plein de choses à penser. Même si, indéniablement, c'est le visage, les yeux, le sourire, de Maeva qui lui squatte le cerveau.

Elle n'est pas de son monde, elle profite de lui, elle est insupportable et elle dort « chez des potes ». Son père l'a échangée contre une jeune maitresse et sa mère doit être malheureuse à en vouloir à sa fille, parce qu'elle trimballe le même âge que celle qui lui a volé son mari. Bilal pense qu'il devrait aller voir son père et lui parler d'homme à homme. C'est votre fille, bordel ! Vous l'abandonnez ? Vous ne savez même pas où elle vit, où elle dort, avec qui ? Regardez ! Elle traîne avec des mecs comme moi ! Il lui proposera, si Maeva revient (il peut l'appeler Maeva ?) Il lui dira ; « Tu veux que j'aille parler à ton père ? »

Si elle revient.

Il réfléchit, il aura besoin d'argent. Le soir même après être rentré chez lui, il récupère son casque de scooter et redescend. Il rejoint l'avenue, les boutiques sont fermées, les bars sont occupés, il y a un petit snack qui fait des pizzas à emporter. Il croise un jeune avec un casque sur sa casquette, la sacoche chaude pour aller livrer. Ils se font signe de la tête. Bilal se poste devant le comptoir de bois noir et met le casque en évidence à côté de lui. Le gérant, qui pourrait être son grand frère, continue de saupoudrer du fromage en le regardant durement, puis, après avoir enfourné trois pizzas, va se planter devant lui.

- Salut, fait Bilal.

L'homme se boit une grande rasade d'eau à la bouteille et la repose.

- Dis-moi, c'est quand tu veux, hein ?

Le jeune encaisse le reproche. Le gérant soupire puis part vers le fond du snack près de la caisse et griffonne sur un carnet. Il revient et tend la feuille avec un trousseau de clé.

- Tiens, une résidence à Gorbella, sous le Ray. C'est les trois qui sont dans le four, y'aura deux canettes d'Oasis et un Coca avec. Tu fais gaffe au scooter et surtout, tu ne prends pas de chèque, t'as compris ?

- Ok Salim.

L'autre grogne et retourne étaler sa pate sur le lino imitation marbre.

Le lendemain, le jour s'éloigne, Bilal attend. Il arpente le parking des yeux comme si l'endroit lui appartenait, il ne voit plus les gens, ce sont eux qui croisent son regard et réagissent. Que se passe-t-il ?

Il existe.

Elle n'apparaît pas, alors, il se dit qu'il faut aller acheter des boites, que ça la fera venir. Il sent, de toute façon, que cela ne sera pas aujourd'hui. Bilal va vers le fond du parking, là où les ombres font comme des passages pour d'autres mondes. Petit rectangle de lumière jaune au milieu des épaves alignées, de la fumée sort de la voiture du français par la fente de la vitre conducteur, pas question qu'il monte là-dedans. Il tape sur le toit.

- J'ai du fric.

Le barbu le regarde de ses yeux vagues puis désigne la place du mort. Bilal en tremblerait, le même regard défoncé que Maëva. Il ne bouge pas et l'autre comprend qu'il ne montera pas. Il s'extirpe en grommelant, on dirait un vieux pécheur, un marin, un robinson. Le parking du Supermarché, c'est son île déserte. Le vent souffle. Sur le grillage, les sachets de plastiques claquent comme des ballons blancs qui éclatent, les uns après les autres, parfois en rafale. Au-delà, une mer de détritiques grouille sur le terrain vague. Le vent les rend vivants. Le zonard se rapproche du gosse.

- Alors, t'as du blé cette fois ?

Du blé ? Bilal ne connaissait pas l'expression.

- Ouais, et toi, t'as quoi ?

- Xanax, Skénan, comme d'hab.

Les épaules du garçon s'affaissent dans un long soupir intérieur. Le blond crasseux le remarque.

- Ça te dégoute, je vois bien. Alors, pourquoi t'en prends ?

- Je les vends.

Il tend le fric, l'autre farfouille dans sa poche et en sort deux boites. Bilal les glissent dans son survêtement. Le mec lui demande ;

- T'as du shit ?

- Non.

Ils se regardent un moment, ça ne passe pas entre eux. Bilal a les lèvres serrées, il reporte son dégoût de tout sur le pauvre gars. Le français a l'habitude, il s'en fout, il ricane.

- Je l'ai vu, tu sais.

Le gosse se tend d'un coup.

- Hein ? Qui ?

- Ha ! Ha ! Bah, ta blonde.

Bilal lui jette un regard furieux. Le clochard se marre.

- Hé, ça va, calme toi. Hé, t'es sur que t'as pas du shit ? Je suis sûr que si ? Je t'en achète, aller...

- Je te dis que non.

A présent, ce sont ses poings qui se serrent.

- Qu'est-ce qu'y a ? Renchérit l'autre, tu veux te la garder pour toi tout seul, ta blonde ? J'ai vu comme elle était canon, tu veux te la faire, c'est ça ?

- T'es qu'un gros con !

- Ouais, c'est ça, c'est moi le con. En tous cas, je cracherai pas dessus. Tu sais pas y faire, les filles en manque comme ça, faut en profiter. Elles sont prêtes à tout pour avoir leur calme (et non pas « came »). Tu sais. Hé, tu l'amènes par-là, tu lui dis une pipe, rien qu'une pipe, et tu verras...

L'homme s'arrête de parler d'un coup.

Bilal n'est plus Bilal. Ses yeux ont vrillés, son corps est contracté, il va exploser, ses poings moulés, les muscles à se péter, en trois secondes, peut-être quatre, il pourrait tout lâcher, et arracher la peau du type, l'aplatir de ses coups de tête, telle une furie.

Le gars recule, il a peur, puis son regard devient mauvais quand il ouvre la portière de la voiture. Ultime défi machiste. Il voudrait dire quelque chose, encore une chose. Mais cela serait comme d'appuyer sur le bouton nucléaire. Bilal souffle longuement, il a mal, ses pupilles pleines d'acide. Il se retourne et s'en va à grands pas. A la fois honteux et furieux. L'autre a eu peur, il s'est rabaissé en fermant sa gueule, juste devant le regard d'un gamin de dix-sept ans. C'était coup pour coup.

Les deux ont morflés.

Bilal retourne sur sa rambarde, les cachets dans sa poche, il ne veut pas les toucher, ça le débecte. Il n'est plus comme tout à l'heure.

Putain de vie !

Il a besoin d'observer les autres.

Et son regard part dans leur vie.

Il n'existe plus.

QUATRIEME FOIS

Trois jours plus tard, elle revient. Dix-sept heures trente, la nuit déjà.

Ses cheveux font des paquets, son visage est gras, elle a les ongles écaillés ; sale. Elle se trimballe une canette de 8.6 qu'elle boit en marchant. En voyant Bilal elle fait un sourire, et même, elle lève le pouce pour faire un « super ! ». Ses chaussures délacées râpent le sol jusqu'à la rambarde sur laquelle elle grimpe.

- Salut Bill.

- Salut...

Lui, n'ose pas prononcer son prénom. Il attend. Elle ne le regarde pas, juste elle soupire ;

- Putain...

Il pense qu'elle a trainé toute la journée et que c'est l'heure de rentrer, « chez ses potes », et qu'elle a pas envie. Il prend son courage et demande.

- Tu veux quelque chose ?

Elle secoue la tête, faisant la fière.

- Non merci. De toute façon, je suis raide.

Elle éclate de rire, comme une soularde. Bilal voit qu'elle force le trait, il sourit, elle est marrante. Elle fait la con.

Lui aussi a envie de faire le con. Il doit poser ces questions qui squattent dans sa tête.

- Tu viens me voir parce que t'as personne d'autre ?

Elle ne rit plus.

- Je veux juste être comme ça.

- Comment ?

- Tranquille, putain. Je veux être tranquille.

- Défoncée quoi.

- Hein ?

- Laisse tomber.

Maeva ne dit plus rien, elle boude.

Mais il est content, elle est avec lui, elle est revenue, pour lui, pour être avec lui. Alors, il laisse passer le temps, sans rien dire. Il lui offre une clope, elle fume, il la regarde, puis voit qu'il la gêne. Il mate ses gens à lui.

- J'adore les regarder.

- Hein ? Qui ?

- Les gens. Ils ont tous une histoire, ils vivent une histoire, là, en ce moment. Moi, j'essaie d'imaginer la suite, ou alors, ce qu'il s'est passé avant.

Maeva se tourne vers lui, ses yeux pétillent.

- C'est génial !

Puis, elle cherche sur le parking.

- Eux, là-bas, c'est quoi leur histoire ?

- Et bien... Le mec est reparti seul pour ramener le caddy, pendant que la femme l'attend, assise dans la voiture. Elle ne sait même plus qu'il existe, elle attend juste

le chauffeur qui va la ramener à ses habitudes, chez elle, défaire ses courses, tout ça. Et lui, c'est pareil. Regarde, ils ont les yeux dans le mur, on dirait qu'ils pensent à des trucs courts.

- Des trucs courts ? Ca veut dire quoi ?
- Chais pas, des trucs qui s'arrêtent au bout d'un moment, qui continuent pas.
- Ils sont défoncés quoi !
- Ouais, c'est ça, ils sont défoncés, eux aussi.

Il la regarde, elle sent le reproche, ça la gêne. Finalement, ils se mettent à rire.

Elle dit ;

- J'adore tes histoires ! Des trucs courts...

Le temps s'écoule, petit sourire sur leurs lèvres. Il bruine, fait super froid, humide, sombre, l'odeur de pisser de chien, le bruit des bagnoles, les pots d'échappements, mais ils sont bien.

Une heure plus tard. Aucun ne veut bouger, malgré les frissons qui font que leurs mains vont frotter le haut de leurs bras. Maëva soupire.

- J'ai pas envie de rentrer.
- Je connais un endroit.
- Ah ouais ?

Incrédule.

- Viens.

Ils traversent le parking et descendent l'avenue pour prendre une rue sur la droite, nuiteuse aux pavés luisants, on dirait Pigalle. Au coin, en levant la tête, les lettres H.O.T.E.L écrites du haut vers le bas en néons lumineux floutent la bruine d'un rouge d'incendie, allant jusqu'à remplir de sang les flaques entre les pavés.

Elle ralentit le pas, Bilal se tourne vers elle.

- Je t'ai pris une chambre. Pour la nuit.

Elle est surprise, elle commence à avoir vraiment froid, alors ; « pourquoi pas ? », Elle le suit dans le petit couloir. Bilal fait signe à un jeune noir derrière le comptoir, il a déjà la clé, il l'emmène au troisième étage. Quand ils ouvrent la porte, la chambre semble emplie de braise. Elle rougeoie à cause de la lettre O du néon à

l'extérieur. Le jeune allume la grande lumière et plisse les lèvres de dégoût devant le jaune pisseux des murs, la courtepointe miteuse, l'étalage de tristesse. Il va près du lit et branche la lampe de chevet avant de revenir éteindre l'ampoule du plafond. C'est moins sinistre. Maeva, qui hésitait au début, pousse ses pas dans la pièce et va s'asseoir sur le lit, elle attrape une télécommande et allume la télé sur le mur. Il n'y a pas de son, mais les images qui bougent finissent de donner une vie plus chaude à la petite chambre. Elle le regarde différemment. Lui, il sourit, comme s'il venait de lui montrer son trésor caché.

Elle se racle la gorge et le fixe dans les yeux, on dirait un reproche.

- Tu veux baiser ?

- Noooooooooon... Non.

Offusqué.

Elle le détaille encore plus bizarre.

- Qu'est-ce qu'on fout là, alors ?

- Rien, c'est juste pour que... Pour que tu sois bien.

- T'as du shit ?

- C'est interdit de fumer.

- T'as un cachet ?

- Pfffffffff.

Les yeux bleus de la fille sont recouverts d'un fin liquide qui tremble, ils se fixent sur la porte, derrière Bilal.

Il est toujours debout, planté à côté de la télé. Il secoue la tête en grognant, mais ne peut s'empêcher de demander.

- Et si j'en ai pas ?

- J'irais en chercher. Ou à boire. M'en fous. J'ai froid. Je suis pas bien... je....

Elle est cool cette chambre, enfin, je crois. Et, j'ai envie d'être bien.

Bilal est bouleversé, on dirait qu'elle le supplie, mais pas comme une mendiante, comme une amie. Il lui donne un cachet, et dit ;

- Attends.

Il va vers le haut du lit et se penche pour sortir un sac de plastique, d'où apparaît une bouteille de Coca.

- Tiens, avale le avec ça.

Elle s'exécute, tandis qu'il tourne un peu en rond.

- T'as faim ? Il demande.

- Mouais.

- J'reviens.

Il part dans l'escalier, il saute les marches quatre à quatre et dans la rue qui ressemble à Pigalle, il marche en roulant des épaules, le visage illuminé.

Vingt minutes après, il revient. Elle a le regard trouble, devant une émission en clair, de Canal Plus. Bilal dépose deux cartons de Pizza sur le lit, elle le voit et se redresse en faisant un sourire doux.

- Ouah.

- Vas y, elles sont chaudes.

- Génial.

Elle hésite à se servir. Le garçon va poser son blouson et se met à côté d'elle.

- Attends.

Il découpe une part et lui donne, le fromage dégouline, la fumée plane sur la sauce tomate.

Elle lève les doigts pour pas se bruler, mais ça coule quand même.

- Attends... Mais... attends !

- Hé hoo ! (C'est chaud)

Ils se marrent, Bilal tente de mettre des serviettes dessous, le menton de Maëva est rouge de tomate.

- Ayou, ça brule !

- Mais enfin... Tu peux pas attendre deux minutes ?

- J'ai trop faim.

En effet, elle vient d'engloutir sa portion à la vitesse d'un castor. Elle prend une autre part et la tend au garçon.

- Tiens, t'as pas faim ?

- Si. Mais vas-y, prend le reste, c'est pour toi.

- T'es sur ?

- Je te dis !

Elle mange en le regardant du coin de l'œil.

- C'est gentil, c'est super gentil.

- Grrrrrrr.

Il secoue la tête en grognant et ça la fait rire. Elle rajoute ;

- Quand même...

Au bout d'un moment, ils ont tout les deux les yeux vagues, Maëva a mis les clips à la télé. Bilal baille, regarde l'heure sur sa montre, se lève. Prends son blouson.

- Faut que j'y aille.

Elle paraît réveillée d'un coup.

- Où ça ?

La tête du garçon désigne la fenêtre.

- Travailler.

Il aimerait se pencher, l'embrasser, il ressent même qu'elle attend, « comme un aimant », mais il lui fait juste un sourire, avant de partir.

- A toute à l'heure.

Des heures passent.

Plus tard, il revient. Elle dort. Une fille en sous-vêtements sur l'écran qui grésille fait de la promo pour des numéros de téléphone sexy. La lampe de chevet blafarde la pièce, il l'éteint, tout comme les pubs pour des rencontres « osées ». Le rouge du néon de l'hôtel recouvre les meubles et les murs. Il aimerait la mettre dans les draps, mais a trop peur. Il se contente, millimètre par millimètre, de faire glisser le deuxième coussin de sous sa tête pour qu'elle soit mieux allongée. Elle ronflerait, tellement elle pionce, et lui, presque, il se marrerait de ses efforts pour ne pas la réveiller. En tous cas, il sourit comme il faut. Puis il la regarde.

Longtemps.

Ses cheveux, malgré le feu qui les baignent, ils sont d'or et de blé, et non pas de jais, comme dans le poème*de Baudelaire, et pourtant, il ressent des tas de choses en les contemplant. Lui, n'a pas les mots pour traduire ses émotions.

Mais c'est tout pareil.

Il récupère un petit crayon et un bloc dans le tiroir de la table de nuit et lui écrit un mot.

« Tu peux rester, j'ai pris une nuit de plus pour la chambre. Je me suis arrangé avec le réceptionniste, c'est un pote. A demain. »

Il hésite à lui laisser un cachet. Il le fait quand même, posant la plaquette sur la table de nuit.

Il part.

CINQUIEME FOIS

Le lendemain, vers midi, il revient. Elle est sur le lit, devant la télé, les yeux en vrac, il manque deux cachets sur la plaquette.

- Heu... Salut, ça va ?

Elle tourne la tête de son écran.

- Ha, c'est toi.

- Ouais.

Il fait la gueule. Elle ne voit rien.

Elle se plante sur les genoux, et le regarde fixement. Son chemisier est débraillé, on voit son soutif.

- Dis, t'aurais pas à manger, je crève la dalle.

Il mate autour de lui. Il n'a aucune envie de rester.

- Je reviens.

Il part dans les escaliers, son regard croise celui du noir à la réception, il y lit des reproches.

Vingt minutes après, il ramène des pizzas, du coca, de l'eau, et d'autres choses dans un sac en plastique. Il dépose tout sur le lit, Maeva se jette sur la pizza. Lui, il reste debout, il n'a même pas enlevé son blouson. Elle lui demande.

- Tu boudes ou quoi ? T'as pas faim ?

- Non, heu... Faut que je retourne travailler.

Il a trouvé un deuxième travail, une vingtaine d'heures par semaine dans un Mac-Do. Il rajoute ;

- Je t'ai acheté du shampoing, et du gel douche, tu devrais prendre une douche, t'as les même fringues depuis hier.

Elle, moqueuse ;

- Ha, c'est pour ça que tu viens pas t'asseoir à côté de moi. Je pue, c'est ça ?

- Non, heu, à plus tard.

- C'est ça, à plus tard.

Il aurait pu repasser, vers vingt heures, avant d'aller livrer les pizzas, mais il se contente de trainer devant l'hôtel, ses yeux rivés sur la fenêtre, au troisième étage. Et vers minuit, il monte délicatement les escaliers. Pousse tout doucement la porte de la chambre, en même temps qu'un soupir de soulagement. Maeva dort. Mais elle ne s'est pas douchée. Il sent comme un raclement dans son estomac... en voyant qu'il manque deux autres cachets sur la plaquette. Il n'en reste plus qu'un. Il éteint. La télé, la lumière, et s'assoit sur sa chaise à côté du lit. Pour la regarder dans le feu de sang. Dieu qu'elle est belle. Le souffle régulier fusant d'entre ses lèvres gonflées, le visage reposé, il peut voir tout à loisir les deux tiers de sa poitrine recouverte d'un soutien-gorge noir. Gonflée comme ses lèvres. Chaire vacillante et mouvante au rythme lent de sa respiration. Sa gorge à lui se resserre, son estomac chauffe, il se

force à ne regarder que les grains de beauté, les petits diamants noir, il se calme. Un peu.

Elle est comme une poupée, là, à trente centimètre de sa main.

Sa poupée.

Il s'approche doucement et pose le dos de ses doigts sur ses cheveux, on dirait de la soie, puis sur sa joue, elle est légèrement dodue, et si douce. Le garçon en frissonne de tout son être. Jamais, il n'a ressenti telle douceur et plaisir en lui. Il se rassoit sur sa chaise, et la regarde. Derrière, en contre champ, il voit aussi la plaquette de cachet.

Il pense ; « Cette fille, je l'ai prise, mais elle n'est pas à moi. Je vais devoir la rendre. »

Mais il ne peut s'empêcher de la regarder.

Vers six heures du matin, alors que dans la rue tambourine le jet d'eau des éboueurs, il s'en va. En bas, il salue le réceptionniste qui est en train de s'installer. Le jeune black l'interpelle.

- Hé, Bilal.

Ils se serrent la main.

- Salut Georges, ça roule.

- Elle est toujours là-haut ?

Silence.

George rajoute ;

- Je sais que c'est pas mes oignons, mais... Cette fille, tu peux pas la garder.

Enfin, tu vois... Et puis, elle est pas bien.

Bilal hoche la tête, gravement.

- Je sais, ne t'inquiète pas. Je... Je l'aide à décrocher.

- C'est pas pour elle que je m'inquiète.

Ils restent un petit moment à se regarder, puis Bilal lui dit ;

- Ça va aller.

- T'es sûr ?

- A plus tard.

Il s'en va.

SIXIEME FOIS

En début d'après-midi, il monte les escaliers de l'hôtel en trainant comme s'il portait des bottes de béton. Il entre dans la chambre, elle est dans la salle de bain. Est-ce qu'elle prend une douche ? Bilal se rapproche de la porte entrebâillée, il entend des bruits au-dessus des toilettes. Maeva est en train de vomir.

- Hé, ça va ? T'es pas bien ?

- Ouais, attends, n'entre pas, n'entre pas.

Il va s'asseoir sur le lit, sur la table de nuit, la plaquette est vide. La fille sort de la salle de bain en titubant.

- T'as raison je crois, je vais prendre une douche.

Il était temps, pense le garçon. Mais il ne dit rien, elle a la mine défaite. Lui aussi.

Elle regarde autour d'elle, Bilal n'a pas amené de sac, un paquet de biscuit vide traîne sur la moquette. Elle fait semblant de rien, se contentant de dire.

- Putain, j'ai faim.

Bilal ne dit toujours rien. Elle voit qu'il fait la gueule, et pourquoi pas en rajouter ?

- Dis, ça t'embête de me redonner des cachets, j'en ai plus. Heu... je te paierai après. De toute façon, faut que je bouge, je dois me trouver d'autres fringues. Celles-là, elles commencent à puer.

- Non.

- Quoi, non ?

- Je te donnerai plus de cachets. Tu veux pas essayer d'arrêter ? Regarde, je te paie la chambre et je t'amène à manger, t'en profite pour arrêter.

- Je suis pas une droguée.

- Raison de plus pour pas en prendre, juste aujourd'hui, d'accord ?

Elle le regarde comme si c'était un extraterrestre, et ça lui fait mal, à Bilal. Il rajoute ;

- Si tu veux, ce soir, je repasse, et on se roule un pétard, ça te dit.

Elle fait la gueule.

- Et après, tu me baisses, c'est ça ? C'est quoi ton plan ?

- N'importe quoi, qu'est ce tu racontes ?

- Pourquoi tu paies l'hôtel et tout ça.

- Pour t'aider. Juste pour t'aider.

Il a l'air sincère, c'est Maëva qui est emmerdée à présent.

- Bon, heu, d'accord. Excuse-moi. Mais, tu veux pas qu'on le fume maintenant, le pétard ?

- Faut que j'aïlle travailler.

- Mais, qu'est-ce que je vais faire ?

- Bah, tu l'as dit, t'as qu'à prendre une douche et laver tes affaires, je sais pas. Ou aller en chercher. Ce soir je reviens avec des Kébab, ça te dit ?

- Ouais ! D'accord.

Bilal se tourne vers la porte.

- Bon, j'y vais.

- Dis, t'es sur, pour les cachets, t'en a plus ?

Le regard du garçon redevient dur, ça lui fend le cœur mais il répète.

- Non.

Il s'en va.

Il se dit « Ça va marcher. »

Plus tard, quand il revient...

Elle n'est plus là.

Il pense ; elle est partie.

Et à nouveaux, comme la fois où ses cheveux s'étaient dressés sur sa tête lorsqu'enfant, dans un train fantôme, ses pas l'avaient perdu, il se dit que certaines expressions ne sont pas sans fondement.

Il a le cœur serré.

Le soir, il est seul dans la chambre d'hôtel. Dans l'obscurité floutée de carmât, il regarde le lit.

SEPTIEME FOIS

Dix jours plus tard. Il mate ses gens sur sa rambarde et la nuit commence à venir, faisant chauffer la lumière des néons de l'enseigne de supermarché. Il n'y a pas de soleil couchant, mais le rouge des lettres lumineuses palpite comme la braise au bout

d'une cigarette. Bilal avait le cœur lourd, et puis c'est passé, marre de ruminer, de voir les choses floutés de gris. Il a doucement appris la fatalité. Avec un peu de haine par-dessus. Son cœur s'est retrouvé derrière une porte blindée, comme un chat puni qui n'a rien fait.

Il est énervé. De temps en temps, il rode à une centaine de mètres du blond à la voiture, il essaie de voir ce qu'il fout, ce con ! Il aimerait tant qu'il dégage. Ce n'est pas par rapport à la fille, d'ailleurs, c'est un prétexte pour ne pas y penser. Une histoire de territoire. De le savoir là, pas loin, ça le dégoute. S'il pouvait se barrer. Ca lui fait du bien cette colère, il s'en réserve quelques portions, se traitant d'abruti, de crétin, de porte ouverte à toutes les conneries, il se force à penser ; c'est fini, elle ne reviendra pas. Plus. Qu'est-ce que tu croyais ?

Il pourrait s'en aller. Il y a pensé. Un jour ou l'autre, ce parking, il devra le laisser. Mais pas maintenant, impossible de s'y résoudre. C'est à ces moments, qu'il entend son cœur miauler derrière la porte blindée.

Elle déboule, dans l'allée entre les voitures, elle engueule un 4X4 qui la frôle. Elle regarde alentour. Comme si elle ne le voyait pas ! Puis fonce sur Bilal. Sourire narquois, elle hausse les épaules et dit ;

- Salut.

- Salut.

C'est un petit salut.

- T'as quelque chose ?

- Putain...

- Hein ? T'as quelque chose ou pas ? J'ai du fric, tu sais.

- Dégage, va te faire voir ailleurs !

Il a crié.

Elle lui jette un regard haineux, mais ne répond rien. Ses rangers font demi-tour, elle s'arrache.

Lui, il s'énerve tout seul un moment, à l'insulter dans sa barbe. Puis, il se fait une panique et se redresse, le cou tendu. Il se met à chercher sur le parking, saute sur ses pieds et arpente le bitume en tous sens. Bien sûr, ses pas le mènent vers le fond, vers la nuit où souffle le vent sombre, et il la voit. Putain ! En train de discuter avec l'autre zonard à côté de sa caisse pourrie. Le blond lui touche les cheveux, et elle, le regarde étonnée, mais comme sous l'emprise d'un sort. Bilal déboule comme une avalanche, il la prend par le bras.

- Viens !

- Hé ho !

- Viens, je te dis, j'ai ce qu'il faut.

Ils partent. Elle se dégage le bras, mais continue de le suivre. Ils s'arrêtent au coin du supermarché et Bilal lui plante deux boîtes de cachets dans la paume.

- Tiens, t'as de quoi faire. Et ne vas pas voir ce con, c'est un pervers, t'as compris ?

- Je... Tu voulais me protéger ?

- C'est bon, casse-toi maintenant ! Casse-toi !

Elle baisse les yeux, fourre les boîtes dans sa poche et s'en va dans la nuit noire.

- Et ne reviens plus jamais ! T'as compris ? Plus jamais !

Il la regarde disparaître comme dans un tunnel, les larmes dévalent sur son visage. Puis il jette un œil du côté de la zone, et, enfin, sur l'enseigne du supermarché.

Le parking, pour lui, c'est fini.

Il garde son travail, cependant, et, le deuxième soir après cette rencontre...

HUITIEME FOIS

La nuit, le vent froid, la pluie fine qui tapisse le goudron, tout brille et pourtant, le noir en est d'autant plus profond. Il revient d'une livraison, son sac à pizza au bout du bras, le casque sur la tête, s'approche du kiosque et voit George qui l'attend.

- Salut, ça va ? Lui fait Bilal.

George tire une gueule d'enterrement. Il lui tend un exemplaire du Nice Matin.

- T'as vu le journal ?

- Non ?

La voix est inquiète, il regarde l'article à l'endroit du journal que son ami a plié.

« Une jeune fille victime d'une overdose de médicament... des passants l'ont retrouvée allongée près d'un banc du quartier Nord de Nice... hospitalisée d'urgence au CHU... elle aurait absorbé l'équivalent de deux boîtes de... »

Le teint du garçon devient cadavérique tandis que le sac à pizza tombe sur le sol. Il braque des yeux fous sur George.

- Tu crois que c'est elle ?

- Avant hier soir. Tu l'as vu ?

Il se prend le casque à deux mains.

- Putain, mais quel con ! Quel con !

Il tourne la tête en tous sens, le visage dévasté de larmes et fonce sur son scooter, qu'il enfourche avant de faire glisser et zigzaguer les roues.

Il roule dans la nuit, bravant la pluie et le gras du goudron humidifié et monte sur la colline de l'hôpital L'Archet. Après avoir trainé et demandé une douzaine de fois à toutes sortes de personnes, il arrive dans le service de réanimation.

Un grand couloir blanc, calme, qui sent l'éther. Le long des murs, des gens sont allongés sur des brancards, inconscients ou gênés, attendant qu'on aille les coucher et, vers le fond, un homme et une femme qui se parlent durement. Bilal s'approche et reconnaît le père de Maëva. Celui-ci le regarde comme s'il s'agissait du Diable et l'interpelle.

- Qu'est-ce que tu fous là, toi ?

Bilal voit la porte de la chambre, fermée. La mère le détaille avec étonnement, puis échange un regard avec son mari et comprend. Elle vient se coller à dix centimètres du garçon.

- C'est toi qui lui as vendu la drogue ? Hein ? C'est toi ?

Elle est enragée, Bilal bafouille, tout en matant la porte avec insistance.

- Je... Non... Enfin, oui, mais...

- Petit salaud ! Comment oses-tu ! Salaud, je vais prévenir les flics !

- Je vous jure que... comment elle va ? Comment elle va ?

C'est lui qui crie à présent, il hurle sur la mère de Maëva qui prend peur et recule de deux pas. Le père le regarde longuement, il comprend. Il touche le bras de Bilal.

- Elle va bien. Ils lui ont fait un lavage d'estomac. Mais... Elle a besoin de repos, de... de se remettre.

- Elle va bien ?

- Oui. Tu ne devrais pas rester. Je... Je lui dirai que tu es passé.

- Elle va bien...

La mère a sorti son portable, elle cherche une carte de visite dans son portefeuille en disant ;

- Ne pars pas, il faut que tu t'expliques mon salaud. Attends un peu. J'appelle l'officier, tu vas voir. Comment tu t'appelles ?

- Je...

Il jette un dernier coup d'œil sur la porte et les images de Maëva dormant paisiblement lui reviennent. Il entend la voix de la femme qui marmonne « Allo ? Lieutenant Tellier ? Ha... »

Les yeux du père sont emplis de flote, il renifle, s'essuie le dessous du nez avec sa manche. Il rajoute.

- Je vais m'en occuper, t'inquiète pas.

Bilal s'en va, en se retournant plusieurs fois, il entend la mère crier sur son mari ; « ne le laisse pas partir, c'est sa faute ! C'est sa faute ! »

Mais le père sait que ce n'est pas vrai.

DERNIERE FOIS

Un mois plus tard, Bilal est sur sa rambarde. Le temps est plus doux, le ciel bleu, les gens continuent de remplir leur caddie. Il a gardé son travail mais il vient tout de même, de temps en temps, un petit peu avant la tombée de la nuit. Ce n'est plus pour regarder les gens, non, juste pour profiter des nuances de lumière qui s'étalent sur le grand lac au-dessus de lui. Au début, il s'est fait discret, les flics faisaient descente sur descente pour nettoyer le coin. D'ailleurs, la voiture du barbu a disparu avec son occupant. Le petit Mouss continue d'essayer de démonter des distributeurs à bonbons et ses potes plus âgés à vendre du shit. Lui, il a laissé tomber le bizness, mais il garde toujours un petit bout, plus une cigarette et demi et du papier JOB dans un paquet de Marlboro au fond de sa poche.

Il avait le nez sur les nuages, alors, il ne l'a pas vue arriver.

- Salut.

Elle est encore plus belle. Toujours fringuée pareil, mais la « bonne mine » et puis, un beau sourire, transparent, clair, une eau de rivière. Elle est vraiment heureuse de le voir. Il saute sur ses pieds, juste en face d'elle.

- Salut. Heu... Ça va ?

Maëva fait la moue, puis se remet à sourire.

- Oui, je vis chez mon père maintenant. Heu... il m'a dit que t'étais venu me voir ?

- Oui, y'avait ta mère aussi.

- T'as vu le dragon alors ?

Ils éclatent de rire.

Bilal en profite pour demander ;

- Tu viens faire tes courses ?

- Non, je suis venu pour te dire... Tu sais, je prends plus rien, c'est fini. Je... je voulais te remercier, aussi...

Elle a failli mourir à cause de lui.

- Me remercier ?

- Non, c'est pas vrai. En fait, je voulais te voir.

Et alors, cette fille, elle a une manière de le regarder, il se sent comme une tranche de glace Napolitaine en train de fondre. La bouche qu'elle a, les pépites dans ses yeux bleus et ses petites taches foncées en bas de son cou.

Les petits diamants noirs.

Il se racle la gorge.

- Tu voulais me voir ?

- Dis-moi juste... Si... T'as pensé à moi ? Je veux dire, depuis la fois que...

- Je pense à toi tous les jours.

Alors, si c'est possible, le sourire de Maeva s'élargit encore plus. Elle lui prend la main, Bilal à l'impression de toucher une anguille électrique, ça la fait rire. Lui aussi, il éclate de rire, et se détend.

Il se détend et regarde le parking, le ciel, et il sait que c'est fini.

EXTRA-BALLE

UNE CARTE DE VIE SUR LA PEAU

Eléonore est gardien de la Paix, Yanis pompier et Monique infirmière. Ils ont entre vingt-sept et vingt-huit ans et ont décidé de s'occuper d'une adolescente recueillie le soir d'un drame et envoyée dans un foyer, puis une famille d'accueil. C'est Eléonore qui prend le premier week-end. Elle vient tout juste de la ramener chez elle.

Pendant qu'elles faisaient craquer leurs frites entre leurs dents et avalaient des morceaux entiers de viandes hachés à grandes rasades de Coca-Cola, Eléonore n'arriva pas à en savoir plus sur la petite. C'était elle qui passait au grill des questions.

- Et qu'est-ce que tu fais ?
- Et pourquoi ?
- Tu as déjà sauvé des vies ?
- Tu as ton arme avec toi ?

- Je peux la voir ?
- C'est quoi ton emploi du temps ?
- Pourquoi tu habites toute seule ?
- Tu es plutôt triste, ou plutôt drôle ?
- Il se passe quoi dans ton travail ?

Ça n'en finissait plus dans les réponses parce que la jeune femme avait l'impression à chaque question de devoir se justifier, expliquer, comme à elle-même, ce qui en rajoutait sur son malaise. D'un côté, toutes ces questions la flattaient et la rendaient heureuse – depuis quand s'intéressait-on à elle ? – et d'un autre, elle se retrouvait presque à faire un bilan de sa vie, à chercher les raisons de ses choix et surtout, à presque devoir les remettre en question.

Dietrich était si vive et avide, ses grands yeux cernés de khôl béants, comme aspirant chaque mot de chaque réponse, la bouche en attention, tremblante ou souriante, à demi ouverte, prête à réagir, stupéfaite, froissée, pâmée ou, subitement, toute pincée de perplexité qu'Eléonore avait l'impression de la nourrir de ce qu'elle avait fait, ce qu'elle faisait, de sa vie. Certes, il y avait toutes ces réactions rigolotes, ou émotives (Dietrich serrait parfois les doigts de la grande en frissonnant) mais aucun jugement, ou alors, comme d'être le héros d'une histoire. Sa propre histoire. Bien que baratinant à outrance, alors que ce n'était qu'instinctif et plus pour protéger l'adolescente qu'elle-même, Eléonore s'en trouvait admirée, voire aimée. Elle tourna certaines situations en conseils ou avertissements, du genre, comment je m'étais faite piégée par ce collègue ou cette soi-disant victime.

En vérité, elle ne raconta pas grand-chose d'autres que des mensonges, les habituels et d'autres en fonction de l'attente mais ce n'était pas dramatique, tant pour elle que pour Dietrich. Ce qui importait, c'était les sentiments que cet échange créait. Mince alors, pensa Eléonore, qu'est-ce qu'elle est attachante. Fragile, belle, curieuse, affective.

Tout en parlant, elle sentait se lier entre-elles une sorte de mouvement maternelle qui la responsabilisait et l'effrayait, lui picotait l'échine de curiosité mâtiné de fierté, tout en la bouleversant d'une force inattendue.

Dietrich conclut soudainement par :

- Je t'aime vraiment bien, tu sais !

Elle en pleurait presque et Eléonore en prit une mine tragique, décontenancée avant de réagir et de l'embrasser contre sa poitrine. Ces deux idiots lâchaient des larmes à présent. Eléonore se recula en soufflant :

- Ouf ! Ba dit-donc.

La petite fit une grimace coupable, inquiète. Eléonore plissa les yeux, curieuse du revirement, puis proposa des Danette.

- Je préfère aller voir Paris.

- Ok, je te l'avais promis

Clin d'œil étrange de Dietrich.

- Ok chérie ?

- Ok chérie.

- T'es trop belle. T'es triste, mais t'es trop belle, rajouta la petite.

- Arrête, c'est toi la plus belle de nous deux.

- N'importe quoi, mais ton uniforme, c'est n'importe quoi. En vrai, t'es trop belle, répéta Dietrich.

- On va voir qui c'est la plus belle. Tu veux aller danser c'est ça ?

- Danser, gigoter, sauter, avec toi !

- Alors il faut s'habiller comme il faut.

- Tu vas me prêter des fringues ?

- Lève-toi, que je te regarde. On a à peu près la même ligne et les mêmes pieds.

Le couloir d'entrée faisait office de dressing, sa moitié longue s'ouvrant sur des placards aux portants garnis de vestes, chemisiers et robes, aux étagères de pull, de mini-jupes et de tee-shirt. Sur le bas, une cinquantaine de paires de chaussures et la moitié de sac à main. Des tiroirs cachaient des bijoux et des montres, des carrés et des écharpes, la plupart des vêtements étaient griffés de marques haute couture à la pointe chez les jeunes et les branchés. On se pensait Avenue Montaigne dans une friperie de luxe. Dietrich trouva tout cela naturel, s'emplit les bras d'un tas de trucs trop fou, trop chic, trop classe, trop de la balle et fila dans la salle de bain. Eléonore eut beau lui conseiller d'utiliser les innombrables miroirs disposés à l'intérieur des placards, eux même alimentés d'une lumière tamisée et valorisante, l'adolescente ne voulut rien savoir.

Elle la voyait ressortir, pantalon en cuir, mini-jupe en daim, pull ou justaucorps à manche longue, foulard dans les cheveux, talons grimant de six à douze centimètres, bottines ou sandales, baskets de folie. Eléonore se rappela avoir fait un flingage chez Dior une semaine plus tôt en ayant laissé les sacs à peine jetés de l'autre côté de son lit. Elle grimpa les chercher et redescendit jusqu'à la salle de bain, poussa la porte en disant ;

- Chérie, il y a ça auss...

Dietrich la regarda d'abord amusée puis fit à nouveau cette drôle de grimace à la fois emmerdée et désolée. Eléonore recula, souriant comme une réelle idiote, sortit et referma la porte.

Elle remonta s'asseoir sur son lit.

Toute de cire au dehors, glacée de l'intérieur, elle entremêla ses doigts jusqu'à s'en faire mal. Puis pleura de son cœur, de son amour nouveau pour Dietrich. Qu'est-ce que c'était que toutes ces zébrures sur ses avant-bras ? Ces ratures sur l'intérieur de ses jambes, ces coupures sur son petit bidon de fille ? Ce gros bleu à l'épaule ? Sur l'extérieure de la cuisse ? Cette douleur ? Cette explosion de douleur affichée. Ces feux d'artifice de malheur que Dietrich s'était elle-même infligés. Ma Dietrich, ma pauvre Dietrich.

La gamine sortit sa tête de la salle de bain.

- Je crois que je suis prête, tu devrais te bouger, chérie !

Un grand sourire douloureux se tordit sur le visage d'Eléonore et elle répondit :

- Oui ma chérie, j'arrive. J'arrive...

Elle se mordit les lèvres, renifla avant de reprendre son souffle et se leva.

Mais je suis seul dans l'univers

J'ai peur du ciel et de l'hiver

J'ai peur des fous et de la guerre

J'ai peur du temps qui passe, dis

Comment peut-on vivre aujourd'hui

Dans la fureur et dans le bruit

Je ne sais pas, je ne sais plus, je suis perdu

Belle et triste à mourir, une robe d'écaille noire à mi-cuisse scotchée sur le corps, des bas de soie opaque, de superbes mitaines de dentelles montant jusqu'aux coudes, suspendue sur des mi-plateforme-mi-talons (la propulsant douze centimètres plus haut et quatre années dans le futur), avec sa peau peinte à la chaux vive, ses cheveux en goudron liquide tranchés d'une raie à la blancheur spectrale et ses grands yeux de biches crayonnés - tout en dissimulant sous de la voile étincelante les lacérations sur sa chair - Dietrich ressemblait à un Saki roulé dans une feuille d'algue, deux baguettes chinoises rentrées vers l'intérieur en guise de jambes. Explosant d'une féminité capricieuse et rock n'roll, craquante comme une confiserie au

glaçage de chocolat noir garnie d'épice et de coco sur une praline de piments rouges à l'amertume d'un yaourt avarié.

Un mix de son passé, présent et avenir, de sa vie.

Eléonore était impressionnée, conquise et effrayée. C'était Dietrich la patronne à présent. Comment pouvait-on dégager autant de lumière et d'opacité à la fois ? En faisant briller l'obscurité sur sa peau de crème fraîche inviolée.

La jeune femme quant à elle portait des bottines cloutées d'argent sur un pantalon de cuir, un pull marine serré sur son buste de statue aux légers seins de marbre, col roulé sur cou élancé, cheveux attaché, visage tendu et fin aussi grave et gracieux qu'une Audrey Hepburn. Dietrich demanda si elles pouvaient se donner du courage. La gamine avait vu le trouble, en savait les raisons et presque, semblait en jouer de sourires en forme de clin d'œil. Eléonore répondait par des petits rires de châteaux hantés, comme toujours prête à se retourner, persuadée qu'on courrait dans son dos un poignard à la main. Dieu que ces images de peau écorchées l'avaient ravagées, de l'intérieur de son ventre à la peau de son cœur, à ramollir ses tempes et givrer ses poumons, elle ne mit aucune restriction à l'idée d'un shoot de vodka avant d'y aller.

- T'inquiète, j'ai « l'habitude », lui balança l'adolescente en riant.

- Ouais, mais juste un alors !

La Zuborowska fut sorti du congélateur, versée dans des verres à shoot et lampée à la vitesse d'un missile tombant du ciel. Elle se retrouvèrent dans un Uber, excitées et paumées mais liées par les petites larmes dans leurs yeux, leurs doigts qui s'agrippaient, leurs sourire qui s'envoyaient de l'électricité. Eléonore entendait les bas de Dietrich crisser sur le cuir de la banquette et en avait des remous dans le cœur, c'était ça l'amour, alors ?

La jeune femme connaissait un endroit près des Champs Elysée, le U-Boot, une sorte de petit Las Vegas dans un drôle d'espace de 1000 mètres cubes à plusieurs niveaux et mezzanines, principalement rouge baiser, à lèvres, sang, fumeux et d'or et de soie vive, de spots virevoltant, arboré de tables de jeux, de longs comptoirs aux barres de cuivres illuminées, d'une moquette psychédélique, de pistes de dance improvisées, encagées ou sur des podium en plateau de pick-up, de belles tables garnies de nappes blanches et de lumière tamisée, l'ensemble écrasé de musique assourdissante. Même vide, l'endroit était fantastique, mais cette fois, la faune qui s'y consumait mêlait des confettis dans les yeux de Dietrich.

Femmes magnifiques et maitresses, gueules d'acteurs, gosses top-modèles, garçons romantiques et classieux, business women encanaillées, papi en costard à mille boules, bandes d'ados sapés skate/trip-hop du seizième, rockeuses et rockers shootés et sa bande, rappeurs endiamantés et son crew, filles faciles et femmes fatales, mecs en manque et regards qui transpercent le ventre, prince de la coke ou de l'esclavage, trans, lesbienne et homos, plus belles et beaux, mystérieux et joueurs. Ici, le vernis claquait sur le portrait, empêchant de deviner les traits et couleurs, l'âge ou le génie, la rage ou la peur d'être en vie. Un de ces endroits de joie où la douce hystérie de chaque âme scintille telle une longue lame, prête à s'entrechoquer et danser dans des étincelles de faim, des miroitements de vide aussi beaux et bleus que le spleen d'une femme à l'aube d'un nouvel amour.

L'eau était à point !

Dietrich prenait son bain, entourée de ses jouets favoris. Eléonore en lisait les émotions dans toutes les lignes de son corps ; sa protégée était heureuse, clair et net, on pouvait s'amuser. Au bar, elles prirent des boissons au goût de bonbons, énergisantes mais sans alcool, grignotèrent des cornichons géants puis se ruèrent sur le dance-floor. Deux copines, deux sœurs, durant la première heure. Elles dansèrent face à face les yeux fermés, impliquées et déchainées, du Jennifer Lopez, Lady Gaga, des mix de Bruno Mars et de Week-end, l'ambiance était de folie. À cause de ses grands yeux de Bambi au printemps, ou bien de ses cannes de mannequin sur son corps d'ado, l'espace se libérait pour Dietrich. Un cercle de respect, un autre d'admiration, puis d'envie, et de curiosité pour ceux qui ne pouvaient voir. Des ronds concentriques provoqués par ce caillou aux cheveux longs qui venait de plonger dans la mare. Son aura devint le coin VIP de la boîte. Des filles se frottaient contre elle, des mecs la sifflaient, des jeunes se roulaient à ses pieds, Eléonore se retrouva au bord du premier cercle, happée et rejetée comme les autres. La gamine avait cette façon de danser comme une flamme de bougie, les bras levés et entortillés, les jambes entrecroisées, ondulant de tout son être, des pointes des talons aux ongles manucurés. Même noyé dans la masse, il suffisait de lever les yeux pour voir ses mains pointées vers le plafond peint d'étoiles et de comètes. Cette bougie d'anniversaire vacillant sur ce gâteau d'âmes chauffées à blanc.

Eléonore devait reprendre son souffle, boire un peu d'alcool pour se dégriser. Elle voulut le dire à Dietrich mais celle-ci n'était plus avec elle. Elle dansait, riait avec les gens, communiquait de ses gestes mouvants, achetant de son halo, petit à petit, chaque parcelle de vie et d'espace dans ce lieu magique.

Au départ, deux jumelles, puis deux copines dont une un peu plus âgées, ensuite, une flic et une adolescente ; Eléonore ne voyait plus Dietrich et se leva d'un bond de son tabouret.

Une mère et sa fille.

Son cerveau se mit en mode panique, cela faisait dix minutes qu'elle tournait dans le club sans la trouver. Et d'un coup, ce fut une amante et son aimée, lorsque son cœur s'étiola comme un pare-brise en mille morceaux. Dietrich était au bout d'un des longs bars, un coin VIP grouillant de mecs à la chemise ouverte, aux traits burinés et aux tatouages sur les muscles, entourée d'une demi-douzaine de ces prédateurs. Ils la collaient, riaient avec elle. Sa main tenait une coupe de champagne. On la faisait boire ? Mais non, ce n'était pas la flic ou la mère, belle et bien l'amoureuse éconduite qui voyait les sourires et les regards passionnés de sa protégée se poser sur ces mecs aux mains baladeuses et au cerveau rempli de foutre, les arroser de clin d'œil encourageants, une chatte qui se tortille, une poule mouillée de chaleur. Eléonore fonça, se fraya entre les corps bosselés de testostérone et d'envie, et attrapa sa protégée par la main, ne pouvant se retenir :

- Putain, mais qu'est-ce que tu... je t'ai cherché de partout !

D'un coup, le visage de la gamine s'assombrit, comme, à son tour prise de panique. Ses yeux forèrent ceux d'Eléonore, y faisant passer des excuses ainsi qu'une profonde empathie envers son inquiétude.

- Je suis désolée.

Elle pleurait presque. Elles se serrèrent dans les bras.

- C'est rien, c'est bon, je t'ai retrouvée.

Ignorant les mecs qui commençaient à jouer du torse et de la menace avec les rides, Dietrich emmena Eléonore par la main en se détachant du groupe.

- Viens avec moi, j'ai envie de pisser.

Un des gars, cinquante ans lifté et bronzé, lui attrapa le haut du bras.

- Hé cocotte, tu nous quittes ? Le barman doit amener une autre bouteille. Tu sais combien ça coute ?

Dietrich se détacha d'un coup d'épaule et le regarda comme une merde.

- Et ma petite chatte, coco, tu sais combien elle coute ?

Eléonore lui secoua le bras, plus choquée par l'allusion sexuelle que par le ton agressif de l'ado ;

- Hé ho !

Le gars voulait rétorquer « pour qui tu te prends pétasse ? » mais savait que la prochaine réplique le mettrait sous terre. Il acquiesça bon joueur, en lâchant : « tu reviens quand tu

veux, cocotte ». La garce leur fit un clin d'œil. Sa copine, sœur, amante, mère et policière secoua la tête avec dégoût.

- Laissez tomber, compris ? Elle est mineure.
- T'es sa maman ? Parce que t'as droit au Champagne toi aussi, si tu veux.
- Je suis flic, pas un cul de conclusion d'une soirée en boîte.

En disant cela, elle regarda Dietrich, pour lui faire comprendre. L'ado soupira, comme agacée et insista :

- On y va ou quoi ?
- On y va, chérie !

En fendant la foule vers les toilettes, Eléonore tenta de lui faire un cours.

- Dietrich, ces types sont des prédateurs, tu dois faire gaffe.

La gamine continuait de souffler.

- Et on avait dit pas d'alcool.
- Je gère, je t'ai dit, tu t'inquiètes trop. C'est choux, mais ça va.
- On va pas tarder, en fait.
- Comme tu veux.

Elle lui garda la porte des toilettes, puis se dit qu'elle pouvait en profiter et lui lança :

- Dietrich, je suis dans la cabine à côté, tu m'attends, hein ?
- Oki, t'inquiète je te dis.

Evidemment, lorsqu'elle eut fini, la petite n'était plus là. Eléonore vit rouge. Elle sortit des toilettes, percutée par la musique et le brouhaha. On approchait l'heure de pointe, la foule se cimentait, il fallait contourner des blocs, fendre avec les mains en prière ou faire la brasse pour passer. Elle cherchait les fins poignets au-dessus du dance-floor, commença à s'arracher des morceaux de lèvres et à les mâcher d'énervement et d'inquiétude puis, se décida à aller voir dehors. Il faisait un froid de clochard, rendant la nuit d'une pureté noire, la buée sortait comme le sang d'une blessure et on claquait des dents plus vite qu'une paire de castagnettes. Eléonore eut un haut le cœur, Dietrich riait à côté d'une grosse voiture de luxe, une Tesla aux ailes papillons ouvertes. Un homme d'une trentaine d'années, beau comme Delon chez Minville mais l'air balafre de l'intérieur, tenait la gamine par la hanche, prêt à la balancer dans la bagnole. La gosse fumait, un joint ou quoi ? Eléonore fusa, écarlate, comme ces personnages d'Astérix prêt à exploser. La buée faisant office de fumée colérique.

- Dietrich, mais qu'est-ce que tu fous ?

- Eléonore ! Je te présente Mike, c'est ma copine Eléonore. Tu veux venir ? Mike va me faire essayer son vaisseau spatial.

Le beau Mike lui fit un sourire de vampire, Eléonore remarqua un type de l'autre côté de la voiture, l'air d'un violeur contrarié, deux écureuils inquiets à la place des yeux, il reniflait comme un accro à l'oxygène.

- Mais oui, fit Mike, venez, on vous emmène.

- Où ça ?, répliqua-t-elle, cinglante.

- Dans notre base spatiale, vingt-cinquième étage d'une tour à Grenelle.

Dietrich la regardait, faisant des oui admiratifs de la tête. Elle part en sucette, ma parole !, pensa Eléonore, passant de rouge à vert de l'intérieur. Un des types a deux kilos de coke dans le nez et l'autre se trimballe la tête du pervers ultra fiché à la brigade des mineurs. Pourquoi un beau gosse friqué tenterait de rapter une gamine de quinze ans ?

- Elle est pas majeure alors vous oubliez, d'accord ? Et aussi, précision, je suis flic. Dietrich on y va.

Le faux Delon n'eut pas peur, il ne sembla pas déçu, il se contenta de dire à la gosse :

- T'as ma carte beauté ? On fait comme on a dit ?

Dietrich fit oui en se mordant la moitié de la lèvre inférieure, comme si elle bouffait ce con de la chatte !

Eléonore en fut si soufflée, qu'elle pensa « Cette fille est une source d'ennui, c'était une erreur de vouloir l'aider. » Mais Dietrich se tourna vers elle, la lèvre toujours croquée, cette fois d'un air fautif. Elle partit devant vers la boîte, collée par la grande ;

- Mais putain ! Je t'avais dit de m'attendre.

La gosse se tournait en marchant.

- Je suis désolée, je croyais le connaître, j'ai un pote du centre qui lui ressemble. Alors je l'ai abordé et puis c'est tout.

- Et ce con allait t'emmener chez lui, avec son pote et sa gueule de casier judiciaire. Pourquoi faire, à ton avis ? Au vingt-cinquième étage d'une tour, pas facile de s'échapper.

- C'était pour de faux, t'imagines, on n'allait pas partir.

- Tu regardais juste l'intérieur de la caisse, c'est ça ?

- Y'avait rien à craindre je te dis.

- Je te dis, je te dis !

- Hein ?

- Rien ! On rentre, j'appelle un UBER, on va l'attendre à l'intérieur.

- Ok, no problem, chérie, on fait comme tu veux.

- Oui, c'est ça.

- Quoi ?

- Chérie !

- Oh.

Elles étaient collées au mur dans l'entrée, face au vestiaire qui ne désemplassait pas. La boîte était sur le point d'éclater. Si les gens pouvaient voler, mais non, ils se serraient les ventres contre les culs, les mains sur les cuisses et les hanches. Dietrich se retourna et attrapa son front entre ses doigts, appuyant de toutes ses forces comme pour le faire éclater. Tout en regardant son écran, Eléonore repéra les sanglots, elle rangea son portable et serra la petite par les épaules ;

- Hé, ça va ?

- Je suis fatiguée. J'en ai marre...

Ses derniers mots s'éteignirent, tout comme l'expression de vie, de jeunesse sur son visage, perdant de sa lumière et sa chaleur, une flamme d'allumette soufflée d'un mauvais coup de vent. Une alarme se mit en branle dans le corps d'Eléonore, elle connaissait cette expression et surtout, cette tonalité ; « j'en ai marre ».

- J'aurai pas dû gueuler, je m'excuse.

- Je suis trop nulle, c'est pour ça. Je vaux que dalle.

- Arrête, personne n'a dit ça.

- Tu... Tu es déçue ?

Elle le dit en la regardant de tous ses yeux faméliques, persuadée de la réponse mais s'accrochant à un petit espoir. Eléonore vit qu'elle retenait sa respiration, attendant, se mourant.

- Mais non, arrête. C'est ma faute.

- J'aurai pas dû boire.

- Ah ça.

- T'es pas déçue, alors ?

Elle éclata en sanglot, mélange de joie, de perte et de terreur, cela coula dans Eléonore comme de l'eau glacée. Elle visualisa les cicatrices, la chair ensanglantée, la lame qui s'enfonçait, rageuse, qui frappe. Elle se sentit obligée de la prendre et de la serrer dans ses bras comme si elle allait s'envoler ou plonger sous terre. Elle la serrait et fouillait ses cheveux des siens, frottait sa joue contre la sienne, mélangeait ses larmes.

- Je te jure que non, Dietrich, je te le jure.

- Tu... Tu...

- Oui, je... je suis là. Ne t'inquiète pas.

Eléonore leva les yeux au ciel, à ras-bord de larmes, de beauté, de cette émotion intense. Elle ne croyait en aucune religion, mais il y eut vraiment quelque chose de divin lorsqu'elle pensa ; « Mon Dieu, je l'aime cette idiote ! »

D'un coup, Eléonore eut l'impression d'avoir un cadre de fer entre ses bras. Dietrich venait de se tendre comme les filins d'un paquebot aspiré par la houle.

- T'as entendu ? Lâcha la petite, le visage foudroyant vers le vestiaire.

La jeune femme eut l'impression que Dietrich venait de reconnaître un vilain fantôme.

- Qui, quoi ? demanda-t-elle en regardant à son tour.

Deux grands blacks entouraient un petit très gras, sa tête rasée posée sur ses épaules comme un melon sur une commode, le torse uniformément rond dans son tee-shirt noir taille XXL, un ballon pour géants verts, des bras qui auraient fait les délices d'une famille tigre, il présentait un poing gros comme la bouille à toto à la fille du vestiaire, la retenant par la manche de son autre main afin de l'avoir à sa portée.

- Tu veux que je t'en colle une, c'est ça ?

La fille, déjà blonde typée russe cristalline, était sur le point de disparaître, tant elle palissait.

- Je vous jure monsieur, si vous avez pas ticket, je peux pas vous donner manteau.

Le gros s'amusa de sa peur en répétant ses mots :

- Je vous jure monsieur...

Eléonore eut soudain l'impression d'être collée à un téléphone en train de vibrer. Dietrich était prise de petits spasmes. Elle croisa son regard et y vit deux puits noirs où flottaient des corbeaux morts, ses narines frémissaient comme un animal qui sent approcher l'ennemi et doit choisir entre fuir, se terrer, ou attaquer. En deux secondes, l'adolescente se détacha, fendit le flot des noceurs et se retrouva face au grand mec sur le côté du plus petit. Le décolla du comptoir de son corps et s'immisça jusqu'à se coincer entre l'homme en colère et la blonde terrorisée. Ses grands yeux de biches étaient des oiseaux de proie, griffes ouvertes et acérées.

Elle lui cracha au visage :

- Ça t'amuse de frapper les gens, hein ?

- Mais d'où tu sors sale pute...

Sans prendre d'élan, mais d'un geste qui en avait vu d'autre, elle claqua une gifflerette retentissante sur son beignet côté gauche, ses doigts s'imprimant un instant dans la gélatine

de sa joue, écrasant son oreille, fermant son œil et faisant presque rouler le melon sur la commode tant il bascula sur lui-même. Le gars fut si surpris qu'il poussa un cri de gosse en plein caprice, débordant de rage, de haine et de crasse crétinerie :

- Rhaaaaaaaaa ! Je vais te niquer ! Je vais te niquer !

Il frappa du droit mais Dietrich s'était laissée glissée vers le sol, profitant de l'espace offert par l'avancé du comptoir pour filer à quatre pattes sur la gauche et réapparaître toute droite en faisant un doigt d'honneur aux trois hommes.

- Je t'encule gros porc.

Deux grandes et très belles filles accompagnaient le groupe, elles fixaient Dietrich comme si c'était Cléopâtre en personne en train de faire la leçon à César, un gros « Ouah » sur le visage. Le gros le vit et les menaça :

- Ça vous amuse ? Ça vous amuse ?

L'adolescente était dégoutée ;

- T'es qu'une grosse merde !

Cette fois, il rua sur elle. Eléonore eut juste le temps d'attraper sa copine et de la tirer à elle en l'engueulant d'une voix stridente :

- Mais t'es complètement folle ?

Avec toutes les patrouilles et les interpellations de nuit, elle avait appris à reconnaître les vrais connards des autres. Les psychopathes des grandes gueules. Les videurs venaient d'apparaître, ils virent le furieux se jeter sur Eléonore, qui protégeait de son dos Dietrich, et l'écraser au sol de toute sa masse. Au lieu de rebondir, son gros corps de ballon s'affaissa, comme deux grosses palmes de chaque côté des deux filles. La foule poussa des cris, se mit à courir, prendre des photos, filmer, les gros bras attrapèrent le débile avant qu'il n'abatte ses poings, Eléonore remit Dietrich debout et elles se fondirent dans la masse en direction de l'intérieur. En levant les yeux, elle put voir les videurs emmener la bête fauve vers la sortie. Il hurlait en postillonnant ; « Je vais te chopper connasse ! Je te jure que je vais te niquer salope ! »

Essoufflée, elle se posa au premier bar venu et regarda Dietrich, inquiète.

- Ça va, t'as rien ?

La gamine souriait des lames de rasoir, ses yeux pétillants de haine. Elle avait l'air ailleurs, autre, oui, c'était cela, pensa soudain Eléonore, Dietrich est plusieurs ! Il y a celle qu'on aime et celle qu'on déteste. Qu'on admire et qu'on fuit, mais elle savait que ce n'était pas si simple. Lorsqu'on aime quelqu'un, on prend le package, toutes les humeurs, les bonnes comme les mauvaises, sinon, ce n'est pas du jeu. Car, pour être honnête, si la personne est

tellement magnétique, possédante, si douce et tendre, fondante et collante, c'est en contrepartie de ses carnages, dérapages, sauvageries et folies furieuses ; l'un n'existerait pas sans l'autre. Le caramel ne serait pas succulent sans avoir été une matière brûlée et fondue capable de ronger la peau comme un acide. Cette fille, se disait Eléonore, c'est un embarras psychologique, tu te la prends dans le cerveau, les bras et la poitrine, tout le fatras, son passé, ses émotions, sa chair à vif, un amoncellement tout mélangé qui ne cesse de s'écrouler et de se masquer, de grimper, une boîte sur une autre, et de te remplir la tête, de te gonfler le cœur à l'hélium jusqu'à l'éclatement.

Puis, à nouveau, le masque de l'ado tomba, remplacé par un autre, foutrement inquiet envers son amie.

- J'ai fait une connerie ?

- Quoi ? Oui merde ! T'as fait une connerie, t'aurais pu te faire tuer.

Dietrich avait la mine de celle qui raconte un rêve tout juste achevé ;

- Il voulait la frapper. J'aime pas, j'aime pas ces mecs-là !

Elle l'avait dit en frissonnant de dégoût. Les mots défilèrent dans la tête d'Eléonore « Cicatrices, tailladages, petit frère battu. » elle fit oui de la tête en serrant les mains de l'ado dans les siennes.

- C'est pas grave.

Puis, un grand sourire sur les lèvres :

- Putain, tu m'en auras fait voir ce soir. Allez, on va boire un coup, je t'autorise une toute dernière vodka, mais tu me jures...

- Je te jure, chérie, je te jure.

- Chérie, tu parles !

Elles s'esclaffèrent de rire. Eléonore pensa, encore glacée *d'embarras* et de terreur ; « mais quel histoire cette gamine ! »

Un des videurs vint les rejoindre, s'adressant à la grande :

- Bonsoir, je voulais vous dire d'attendre un peu avant de sortir. Le type et ses copains, ils sont toujours dehors à vous guetter.

- Vous n'avez pas une sortie de secours, ou par derrière ?

- Si, mais mon pote à l'entrée m'a dit qu'un des gars avait fait le tour pour vous coincer.

On n'est pas trop pour, mais on peut appeler les flics si vous voulez.

- C'est gentil, je le ferai si y'a besoin, merci.

- Ok, sinon, on peut vous accompagner jusqu'à votre voiture.

Eléonore pensa comme lui, qu'après ça, ils pourraient les suivre.

- Merci, on va boire un verre et décider.

- Ok, je retourne jeter un œil sur eux. Encore une chose, j'ai pas vu le truc, enfin, je sais pas ce qu'il s'est passé, mais ce type, le Lourd il s'appelle, il produit du Rapp, il est dangereux. Vraiment dangereux.

- On va peut-être s'excuser, alors ? fit Dietrich, provocatrice.

Le gars la regarda à la fois amusé et « respect ». Il lui fit le signe des rockeurs avec les doigts. Eléonore avait l'impression que tout le monde connaissait Dietrich ici, mais savait que c'était l'effet de son aura qui marquait comme un tampon d'encre sur l'intérieur du poignet. Elle commanda les vodka, Dietrich resserra ses épaules en faisant la moue :

- Je nous ai mises dans la merde, je suis désolée.

- Laisse tomber.

- Non, mais, ça a l'air chaud, quand même. Il est sérieux le type à nous attendre ? Pour une gifle ?

Cela fit se marrer la grande, quel numéro cette gosse !

- Je vais appeler un ami, dit-elle, faisant un clin d'œil mais ultra-emmerdée de l'intérieur. Elle n'aimait pas demander des services aux gens qu'elle aimait.

Deux heures de la nuit, enfoncé dans son canapé Yanis écoutait un polar en jouant à Assassin Creed sur sa Play. Son esprit se dédoublait ; d'un côté jouer des doigts afin d'éviter les flèches et balancer des coups de sabre dans un monde de palais et de guerre, de l'autre, suivre les aventures d'un flic entouré d'autres flics corrompus et brutaux. Ce n'était pas tout, il dodelinait de la tête au son d'un morceau de Massive Attack que ses lèvres fredonnaient mais qu'il n'entendait pas. Le flic dans le livre venait de tomber sur un gars portant un masque pare-balle qui venait d'éborgner la femme du héros, dans le même temps, son guerrier était en train de trucher deux sicaires Turcs et Yanis songea qu'il avait envie d'une clope. Il tendit la main sur sa droite et sentit son téléphone vibrer contre lui. Il envoya un carreau d'arbalète, ses yeux pivotèrent pour voir apparaître le nom d'Eléonore. Il arracha son casque, lâcha sa manette et colla l'appareil à son oreille.

- Elé, ça va ?

- Yanis, t'es de garde ?

- Non, ça va, je suis chez moi.

- Merde, désolé. Je te réveille ?

- Qu'est-ce qu'il se passe ?

Son esprit à deux cent à l'heure entendait le brouhaha, les cris et la musique derrière la voix de son amie. Il pensa même reconnaître l'endroit mais, en tous cas, avait saisi, au vu des circonstances, qu'il se passait quelque chose qui dépassait le simple besoin de discuter.

- Je... On est au U-Boot, près des Champs, tu pourrais venir nous chercher ?

Il passa une vitesse dans son cerveau, deux cent-cinquante à l'heure, le U-Boot, évidemment, la musique était reconnaissable entre toutes, sans compter la présence de presque mille personnes qui formait ce bourdonnement particulier. Première info. Deuxième info, elle avait dit « On », qui « On » ? Eléonore avait un petit ami ? Son cœur s'écrasa comme une grappe dans un pressoir, il n'avait pourtant jamais manifesté de sentiment amoureux, pourquoi cette désolation ? La réminiscence du vaincu, sans doute. Troisième info consécutive de la demande de venir et des deux premières ; U-Boot, présence éventuelle d'un mec, cela sentait les embrouilles. Son éducation et le respect pour son amie lui interdisait la question mais il biaisa :

- T'es avec Monique ?

Un peu honteux quand même du stratagème.

- Non, je... Je suis avec Dietrich, tu te souviens ?

Eléonore vit que la petite l'observait et écoutait. Dietrich s'aperçut qu'Eléonore avait l'air ennuyé et tourna la tête vers le bar alors que la grande faisait de même de l'autre côté, chacune faisant semblant de ne plus voir ou écouter l'autre.

- Il y a deux ans, le petit garçon au bras cassé, c'était... c'est sa sœur. Je suis allé la voir, prendre des nouvelles, c'est une idée à Monique. Et puis... enfin, on s'est retrouvé là. Je t'expliquerai mais il y a des types dehors, ils nous attendent.

- Ils vous attendent ?

- Dietrich s'est dispu... elle a frappé un des gars et ils sont furax.

Sur son canapé, Yanis fit des yeux ronds, une sorte de sourire amusé aux lèvres. C'était quoi cette fille qui frappait des gars en boîte ? Il se souvenait avoir vu une gamine de pas treize piges, cette nuit de mort et de douleur. Cela effaça le sourire et mit en place dans son cerveau tout un circuit de compréhension, de respect et déjà, sans même la connaître, de protection et de soutien. Il avait l'habitude des boîtes, il avait l'habitude du U-Boot, de ses bagarres, des filles hystériques qui s'écharpaient pour un mec ou une dose, ou pour s'enfoncer un peu plus dans la douleur. Dietrich n'était pas une hystérique, le mec en question, nécessairement, devait être un enculé qui méritait sa race. Yanis était déjà debout, cherchant du regard son portefeuille, son manteau et ses pompes.

- Eléonore, écoute moi bien, tu vas aller au bar au fond à droite par rapport à l'entrée, il a des néons oranges au-dessus des bouteilles. Là, tu vas voir un blond du côté de la caisse, c'est un ami. Jimmy, demande-le de ma part et explique-lui que t'as besoin de protection. Dis-lui aussi que j'arrive. En attendant, tu peux boire un coup et ne t'inquiète plus, ça va aller.

- Tu connais le U-Boot ?

Eléonore tremblait à l'idée d'avoir pu y croiser son ami de la nuit. Yanis avait saisi le trouble. Mince, c'est vrai qu'il y avait cette histoire entre eux qu'il voulait reculer, éloigner, ignorer en vérité.

- Oui, je file des coups de mains pour la déco ou des réparations, mais j'ai pas trop eu l'occasion d'y aller faire la fête. C'est sympa ?

« Tu parles, prends-moi pour une cruche, songea Eléonore. »

- Faudra qu'on discute Yanis.

Merde !, rugit-il en pensée.

- Bougez-pas, je suis là dans... il regarda sa montre : quinze minutes.

Il raccrocha et se connecta sur son compte Uber ; la bagnole allait se pointer dans trois minutes. Le temps de se chausser et de succomber une fois de plus.

Dès qu'il sortit de la BMW, Yanis passa les lieux au scanner. Rambo en binôme devant la porte en forme de cachot, file de talons et de paillettes, de mecs éméchés jouant les communicants pour pouvoir entrer. Dans le périphérique ; des petits groupes de fumeurs, des couples pressés par l'envie et, plus loin sur la gauche, deux grands black collés à une Bentley nacrée, leurs yeux rivés sur le club. Il marcha vers l'entrée, tapa son poing sur celui du videur de droite.

- Salut Mouss.

- Yanis, t'es de sortie ?

Il fit un signe du nez vers la Bentley.

- Ce sont eux les gars qui ont des histoires avec des filles ?

- Tu veux parler de la bagarre tout à l'heure ? Ouais, ils ont pas l'air de lâcher l'affaire.

- Ils sont tous là ?

- Non, un troisième a fait le tour pour guetter la sortie derrière.

- Merci Mouss, je te file mon numéro, appelle-moi si t'en vois un bouger vers l'arrière, je vais m'occuper d'exfiltrer les filles.

Le grand se marra ;

- C'est tes copines ?

- Ma petite famille.

- Ok, je les lâche pas des yeux ces boloss. Sans ça fais gaffe, celui qu'est derrière c'est du genre champion mi-lourd. Racé et pas un poil de gras.

- Merci du conseil.

Mouss lui ouvrit la porte. Yanis s'enfonça dans le couloir, se faufila entre les tables, traversa des groupes comme on rampe dans le sable, la musique bastonnait derrière ses pupilles, il se sentait recouvert d'or et de rayon gamma, un sourire de plaisir au coin des lèvres. Le produit faisait du ménage dans ses méninges, un vrai Monsieur Propre, son esprit rutilait autant qu'une paire de canines à Hollywood, il en aurait siffloté sur les basses et les flow qui choquaient les âmes des clubbeurs comme une paire de dés dans un cornet. Il repéra Eléonore au bout du bar, la gamine à ses côtés, sentit une pointe percer son ventricule gauche en voyant le maquillage défait sous ses yeux mais se rendit vite compte qu'à l'intérieur, entre les longs cils charbonnés, le regard était à la fête foraine.

On aurait dit une de ces gosses qui font la queue pour l'attraction de l'année à Disneyland. Excitée et joyeuse à l'idée de ce qu'elle allait vivre. De fait, elle le repéra et le gratifia d'un sourire de joueuse qui accueille un nouveau partenaire à la table. Yanis n'eut pas le temps de s'en méfier. Ses émotions se mirent au diapason de celles d'Eléonore quand il fut près d'elle.

- Yanis, putain, merci.

- Ça va ? Vous n'avez pas l'air trop inquiètes ?

Eléonore sembla surprise. C'était vrai ça, pourquoi était-elle si décontractée ? Le fait de profiter de ces instants de calme, d'attente, de moments à partager avec Dietrich, sachant que papa arrivait et qu'il allait prendre le relais, lui permettre de souffler un peu ?

On dirait deux shootées, les jugea Yanis un peu perplexe.

- Heu non, ça va ! On savait que tu arrivais. Je te présente Dietrich.

L'adolescente lui fit son sourire sensation bain chaud, sans lâcher, dans son regard, sa petite musette pleine d'amusement. Lui, s'abstenait de se souvenir de la nuit caniculaire et douloureuse. Il avait eu peur qu'elle le reconnaisse et, ainsi, devoir partager encore de ce moment pourri. Mais comment aurait-elle pu ? Cette nuit-là, sur la nacelle, il portait son casque et tout le déguisement Ville de Paris.

- Enchanté, moi c'est Yanis.

- T'es son mec ?

- Très drôle. Tu devrais te passer un truc sur le visage parce que là, c'est Siouxié sans les Banshees.

- Siou qui ?

Perchée comme elle l'était sur son tabouret, il remarqua la robe à ras le pompon, moulante comme un papier de Carambar et les chaussures de Drag-queens, mi-plateforme-mi talons de 12 qui pendouillaient comme de grosses breloques au bout des fines cannes aux collants noirs, détailla ensuite Eléonore, sexy en diable avec ses seins qui pointaient, ses jambes en cuir de rockeuse, son visage élancé et ses lèvres peintes de purée de tomates, se racla la gorge et râla dans son oreille ;

- Dis-moi, elle n'est pas un peu sapée, heu...

- Sapée quoi ? T'es pas ce genre de mec, quand même ? Arrête, elle a quinze ans.

Puis à Dietrich :

- Dietrich, descends un peu ta robe, bientôt on te voit l'utérus.

La gamine l'étira de ses bras tendus, se tortillant.

- Zut, c'est ces putains de tabourets.

Gêné et un peu vexé, Yanis leva les yeux au ciel avant de revenir aux choses sérieuses :

- Allez chercher vos affaires, on va bouger. Je reviens.

Son amie se leva, un sourire narquois planté aux coins des lèvres. Yanis était contrarié, Eléonore avait vu sa gueule de mort de faim lorsqu'il l'avait détaillée et puis, cette ado l'énervait, l'intriguait. Et son rapport avec Elé ? Inutile de chercher trop loin, elle avait le sang du clan, à sa façon, mais avait-elle envie d'en faire partie ? Ou, surtout, en avait-elle besoin ?

Tout en rejoignant Jimmy qui l'avait détronché, il sentait les yeux de la gamine lui grignoter les épaules.

- Salut Jimmy, merci d'avoir veillé sur elles.

- Pas de quoi bonhomme, on te voyait plus.

- On manque d'effectifs à la brigade.

- Combien vous y êtes, déjà, dans cette brigade ?

- Jim, on en a déjà discuté, laisse tomber. J'aurai pas d'autre job si je perds celui-là.

- T'aime la nuit, je te prendrai chez moi. Et qui te dit que tu tomberas ? Je suis sûr que même les gradés aiment la belle blanche.

- De toutes façons, t'as bien remarqué que j'émergeai plus chez toi ? T'es trop cher.

- Et je fais des crédits, à long terme.

Yanis pris un air faussement offusqué ;

- Et moi, je t'ai donné les meilleurs cours de surf du monde.
- Tu parles, tu t'es payé des vacances à mes frais dans ma villa à Biarritz.
- J'ai fait tous les barbeuques.
- Mais t'as pas voulu venir à Avoriaz.
- J'aime pas la neige.
- Toi ?

Ils éclatèrent de rire.

Jimmy rajouta ;

- T'es trop con.
- Tu connais les gars qui emmerdent mes copines ?
- Le Lourd de Saint Ouen, il vendait des maillots de foot de Thaïlande avant de se lancer dans le Rapp. En vrai, t'as compris qu'il dealait de la dure et des putes. Il a trois ans de bizz et sait pas se tenir. C'est une merde mais qui rapporte du fric à la boîte.

- Je te l'abimerais pas.
- Fais ce que tu veux, je m'en fous de ce connard.
- C'est quoi le nom de la rue derrière ?
- Rue du Postillon.

Yanis sortit son portable et commanda un Uber. Puis désigna du menton le dessous de la caisse enregistreuse.

- T'aurais quoi à me prêter ? Mouss m'a dit que le type dehors était du genre tueur à mains nues.

Jimmy posa sa main sur son aine où se planquait un automatique plat.

- Tu veux que je t'accompagne ?
- Non, je tiens pas à mouiller ta boîte.

Le blond se pencha et tira un grand tiroir en bois. Une matraque s'entrechoqua avec un buzzer, il y avait aussi un couteau, une barre de fer, une bombe lacrymogène et quelques poings américains de différentes dangersités.

En cas de vent, la lacrymo ne servait à rien, quant au buzzer, même s'il envoyait des décharges de mille volts, on pouvait s'électrocuter en se faisant serrer par son adversaire, ou lui-même n'avait qu'à se reculer afin de ne plus subir de décharge. De plus, Yanis imagina que le mec allait être en planque assez loin de la sortie. Il opta pour la barre de fer de quarante centimètres et la glissa dans son blouson en la coinçant dans sa ceinture.

- Tu la mettras sur ma note.

- Avec le reste. Tu bois un coup ?
- Je suis crevé, je dois ramener les petites à leur mère.

Ils se claquèrent la paume.

- Quand tu veux mec.
- Merci Jimmy.

Eléonore revenait avec les manteaux.

- Vous êtes prêtes ? Couvrez-vous, parce que ça caille dehors.
- Oui papa, le railla la petite.
- T'es une rigolote toi.
- Je t'aime bien, tu sais ?

Amusée, Eléonore échangea un sourire avec son ami, l'air de dire, « tu vois comment elle est ? » Il le lui rendit, bien tartiné de doute, quand même.

Il les emmena vers la sortie de secours où se tenait un employé du U-Boot. Ils se saluèrent et le type ouvrit la porte, la poussant de son dos. Yanis briefa les filles :

- On va sortir. S'il y a la voiture, vous y allez direct, sinon, vous restez derrière moi, compris ?

Dietrich fit semblant de frémir.

- Tu vas faire quoi ? Nous protéger ?
- Contente-toi de rester derrière. Si ça tourne mal, vous retournez dedans.
- T'inquiète, on sait se battre avec Elé.
- Je n'en doute pas.

Cette idiote était toute excitée.

Il avança dehors et repéra le type sur le trottoir en face, trapu dans sa veste de costard, des épaules remplies de trucs élastiques et puissants. Coup de bol, le Uber était sur leur gauche, la fumée de son pot d'échappement dessinant des nuages dans la nuit froide. Yanis poussa les filles d'une main tout en mettant l'autre dans son blouson.

- Allez-y les filles, grimpez, je vous rejoins.

Le gars traversait la rue, fonçant droit sur lui.

- Hé, bougez-pas !

Yanis sortit la barre de fer, Dietrich le vit, faisant de grands yeux voraces, elle hurla ;

- Vas-y Yanis, défonce ce tarba !

Il en eut des frissons dans les bras, merde !, elle lui avait foutu la trouille. Sans compter une drôle de pression. Ressaisis-toi, laisse faire le produit dans ton sang. L'homme s'arrêta à deux pas et présenta ses poings en mode combat.

- Vas- y, attaque mec, attaque !

Il sautillait sur place, Yanis pensa qu'il devait être rapide, mais habitué à esquiver des coups de gants, cela se voyait à sa façon de balancer sa tête de droite et de gauche, typique de la Boxe Anglaise. Il fit mine de lever la barre en s'approchant très vite et se ramassa vers le bas pour frapper de toutes ses forces dans le genou gauche. La rotule craqua comme du bois sec et le boxeur poussa un aboyement, le souffle coupé, qui se prolongea en râle d'agonie et en pleurnicheries. Il se retrouva à hoqueter et ramper sur le goudron glacé, la moitié de jambe gauche braquée vers l'extérieur d'une façon aucunement naturelle. Yanis le voyait agripper le bitume en serrant les dents, comme s'il allait pouvoir se relever et remonter le temps et, alors, ne jamais traverser cette rue maudite.

Il en eut mal, et lâcha la barre qui fit rebondir ses trois kilos d'acier sur le bord du trottoir.

Le type avait l'air de reprendre des couleurs, faisant des efforts surhumains pour contrôler son souffle. Yanis lui lança :

- Désolé mec, tu... Tu veux que j'appelle les secours ?

Le gars fut si surpris que, l'espace d'une seconde, il en oublia sa douleur. Ses yeux veinés de rouge se froissèrent de perplexité. Faisant crisser ses dents entre ses lèvres ouvertes, il réussit à faire non de la tête, montrant son portable comprimé à se péter dans sa main droite. Il avait l'air de penser « Mais d'où il sort ce con ? »

Yanis rejoignit la voiture et monta derrière. Dietrich avait ses genoux sur la banquette, la tête rivée sur le pare-brise arrière à se gaver du spectacle du pauvre mec se tortillant dans le noir du macadam. La femme au volant la surveillait du rétroviseur sans donner l'impression de s'émouvoir. Yanis la réprimanda ;

- Mets-toi droite, on va rouler.

La voiture s'éloigna.

- Wesh, comment tu l'as marave !

- C'était lui ou moi.

- T'es mon héros.

Elle se retourna prestement, faisant crisser ses fines jambes gainées sur le cuir et lui offrant un sourire d'impératrice comblée de territoires conquis. Eléonore, pour sa part, avait l'air soucieuse et Yanis en connaissait la raison. Les deux n'aimaient pas la violence. Il se sentait un peu peiné et étrangement fier. Drôlement touché, en tous cas, par la remarque de la petite. La voiture roulait dans les rues vides peinte de la lumière des lampadaires avec toutes ces devantures fermées, ces volets clos, toutes ces vies gisantes. Au moment de les

quitter, au pied de son immeuble, Dietrich demanda s'ils allaient se revoir. Eléonore répondit à sa place « Demain soir », avec un clin d'œil. Yanis, bien que surpris, en éprouva une petite joie mêlée de ce doute, de cette peur qui ne concernait que lui. Eléonore le vit, elle avait l'habitude et lui lança ;

- Encore merci.
- De rien, à demain alors ?
- Oui.

Elles repartirent, cimentées l'une contre l'autre, heureuses d'être au calme, jusqu'à la maison.

Elles se changèrent dans une semi-obscurité. Dietrich sortit de son sac un vieux pyjama à motifs de chatons, Eléonore lui proposa un lait chaud, la colla au lit avec des BD et la jeune femme fuma une cigarette dans la cuisine, buvant de la vodka sans savoir pourquoi. Le lait chaud avalé, le verre de vodka rincée, les deux allèrent se brosser les dents avant de filer se serrer sous la couette.

Lumière éteinte. Bâillements et voix souriantes :

- Bonne nuit chérie.
- Bonne nuit ma chérie.

Eléonore mit quelques secondes pour s'endormir, auxquels succédèrent de profondes heures d'évanouissement de l'être. Abrutie d'alcool et de stress, son corps flanchait. Elle ronflait, bavait, sursautait telle un petit jouet qui se remonte à clé, lourde de fatigue, elle était loin, loin, loin.

Dietrich resta les yeux en mode pleins phares sur le grand lustre étoilé, elle entendit les ronflements de la grande et se mit à rire nerveusement. Lorsqu'elle pressait ses paupières, des larmes en coulaient. Les dents si serrées parfois qu'elle en tremblait. Elle colla ses bras sur son torse en mode camisole et se roula dans le drap, tournant le dos à son amie qu'elle savait loin, loin, loin. Elle eut des spasmes, se força à tout lâcher, ouvrit la bouche, ferma les yeux comme on attend une surprise et commença à compter les ronflements de sa sœur de couche.

Les muscles mollirent, elle aussi sursauta, si morte, si crevée de combattre, qu'elle glissa soudain dans son trou noir. Au début il n'y eu rien que l'apaisante obscurité, le merveilleux silence, elle plongeait dans les abysses. Vers le pays des monstres et de l'oubli. Dietrich déconnecta, le corps d'une poupée molle, les yeux retournés sous ses paupières.

On aurait jeté un seau d'eau glacée sur la poitrine nue d'Eléonore, elle se serait éveillée de la même façon.

Pétrifiée de terreur !

Dietrich aux yeux écrasés d'un front plissé de tous ses muscles, dont le corps mort semblait relié à une prise électrique, le masque d'une brûlée vive sur le visage, poussait des hurlements de chiens des rues, de goule blessée, de truie forcée vers le pistolet d'abattage. Des cris au tranchant de miroirs éclatés, au grinçant d'une craie qui se brise sur le tableau noir, la bouche semblable à une sortie d'égout d'une obscurité nauséuse tapissée de vampires décharnés, vomissant un flot putride et épais, visqueux et vivant, grouillant, flippant, assourdissant !

Des lèvres d'entre lesquelles se déversaient un goudron torride et fumeux recouvrant chaque parcelle du corps d'Eléonore, chaque entaille de mur, fissure de plafond, reflet de parquet. Un hurlement dément, méchant comme un boxeur trompé qui a éclusé huit shots, comme un poing serré dans la face, un doigt déplié dans l'œil, des becs de vautours dans le foie, un front haineux cognant le nez, brisé, éclaté, tapissé de sang. Un cri à arracher ses dents !

Un cri où ils étaient cent, un cri qui te serrait le ventre, un cri de paire de gifles pas volées, un cri de couilles écrabouillées, un cri violent, un cri de fille épouvantée, un cri d'enfant !

C'était le cri de la nuit, d'une agonie, le cri de toute une courte vie, un cri de Chine, le cri d'une poulie de guillotine.

Eléonore voulait fuir, grimper aux murs, elle se boucha les oreilles. Sa mâchoire claquait comme des pièges à loups. Les yeux sortis du crâne, elle se jeta sur Dietrich et la secoua. L'adolescente bringuebalait telle une agonisante, le gouffre de sa bouche continuant de mitrailler les oreilles et de poignarder le cœur de la grande. Elle la gifla, si fort qu'on aurait pu en faire un film ou une chanson de Marilyn Manson, lui tira les cheveux, l'attrapa par les oreilles et tenta de les lui arracher. Eléonore était possédée de peur et de folie, ses deux mains se plaquèrent sur la gueule grande ouverte. Posée l'une sur l'autre, elle pesa de tout son corps frémissant, lui boucha le nez, essaya de la tuer. De l'achever.

Dietrich continuait d'hurler entre les doigts, elle s'essouffait, manquait d'air, suffoquait, Eléonore leva les mains en panique « Que fais-tu, folle ! ». Elle se plaqua dos au mur, attrapa l'oreiller pour s'y étouffer quand, d'un coup, le cri cessa.

Une chape de silence s'abattit sur la chambre.

Dietrich dormait, à plat sur le dos, knock-out sur le ring, les yeux cadennassés, un bras jeté au dessus de ses cheveux tempétueux, bouche entrouverte d'épuisement, le sommeil légèrement agité. Des tics de chat un soir de fête des puces.

Eléonore trembla durant de longues minutes, ses dents faisaient des claquettes ; on aurait dit Gene Kelly sous la pluie, ses doigts s'entremêlaient, elle cherchait sur le visage apaisé de Dietrich la Bête inhumaine qui l'avait possédée. Elle se leva, titubant sur le lit, marcha par-dessus la petite et descendit au salon. Elle avait l'esprit en loque, la peau à vif, les yeux brulants, la gorge sèche, le cœur enflé d'avoir trop cogné. L'appartement était glacé, l'obscurité habitée, les poils rugueux de la Bête la frôlaient. Elle se précipita dans la salle de bain, tomba à genoux devant la cuvette et balança l'intérieur de son estomac dans l'eau bleutée. Des larmes fusaient en même temps, ses mains tentaient d'arracher les bords d'émail froid.

Son corps livide se redressa, elle avait besoin de chaleur, d'un son qu'on aime. Elle se dénuda et se glissa sous la douche. D'abord fraîche mais sa peau était du zinc dont on fait les toits de Paris puis la chaleur l'amollit. Elle baissa la puissance du débit, se décala du jet pour verser du shampoing sur ses cheveux et frotta avec douceur. Le bruit de l'eau qui s'écoule, la vapeur qui l'enveloppait, la brulure qui couvrait les poils de ses bras et le lent crissement de ses doigts dans la masse poisseuse de ses cheveux la calmèrent. Un moment, elle cessa son shampoing et baissa les yeux sur son corps nu, rougi d'humidité bouillante, cherchant les bleus, les coupures, les hématomes qui la faisaient gémir. Il n'y avait rien. Rien d'autres que les échos de sa peur.

Elle régla la température de la douche et se laissa enrober d'eau chaude. Sa chevelure se plaqua, le jet foudroyait le nid de ses racines sur la peau tendue de son crâne, puis le liquide serpentait le long de ses épaules, sur ses bras, sa poitrine, sa bouche, roulait sur ses yeux fermés. Tout doucement, elle revint des enfers et pleura de soulagement.

Mon Dieu Dietrich, qu'as-tu vécu ?

Quel âge avait-elle vraiment ? Treize ans dans son pyjama trop grand, dix-sept moulée dans une robe de latex noire, cinq, dans les entrailles de la nuit ?

Elle s'était rendormie comme dans un tombeau, trois ou quatre heures, avant d'entendre la musique de dessins animés. Eléonore avait levé une paupière puis la tête en direction du bruit. De derrière les stores de la cuisine, le béton humide de l'aube gonflait l'appartement d'une lumière fragile. Dietrich était posée sur le canapé dans la pièce du bas, face à la télévision, les yeux encore raturés de sommeil. Elle remarqua le remous dans les vagues de couette et répondit au visage de la grande par un grand sourire baillé. Eléonore était heureuse de la voir ainsi, comme reposée et indifférente. Avait-elle rêvée les cris ?

Quelle heure était-il ? Elle s'en foutait, il restait deux journées de repos avant qu'Eléonore ne reprenne son service au commissariat du XIV^{ém}. Elle traversa le lit à quatre pattes et s'assisa sur son bord, avant de descendre jusqu'à la cuisine ouverte. Elle fit remonter les stores vénitiens en regardant les toits comme on regarde le large à l'avant d'un paquebot ; toujours le même horizon, le même ciel de cire grise.

- Tartine de Nutella ?

- J'arrive.

- Bouge-pas, je gère.

- N'importe quoi.

Elle alluma la machine à café.

Quelques minutes plus tard, elles étaient toutes deux au fond du canapé les yeux hypnotisés par les aventures d'une super-héroïne en costume de coccinelle. Un dessin animé français qui se passait à Paris. Elle se bagarrait avec des papillons dorés sur la Tour Eiffel.

- J'ai envie d'y aller, lâcha Dietrich.

- Sur la Tour ?

- Oui, au dernier étage, tout en haut.

- Super idée, je t'y emmène ce matin. Dis, tu me donneras le numéro de... du couple qui s'occupe de toi.

Ses yeux ne quittèrent pas l'écran mais la voix de Dietrich devint fraîche.

- Tu veux leur demander quoi ?

Eléonore laissa passer le frisson sur sa peau. Comment avait-elle devinée ? Evidemment qu'elle voulait leur demander pour les cris, pour le traumatisme, pour le passif, pour les nuits en enfer. Ils avaient nécessairement des réponses, des choses à dire, à échanger. Eléonore voulait se décharger, partager, enlever cette mélasse sur son âme.

Elle se pencha légèrement pour essayer de capter le regard de la petite et eut à nouveau ce sentiment de danger éminent en voyant la rigidité sur ses traits. Puis le visage de l'adolescente s'amollit soudainement, Dietrich ouvrit grands ses yeux, comme pour s'excuser, elle dit :

- Tu sais, ils ont droit à leur weekend, eux aussi.

- Bien-sûr, mais... tu me le donneras ?

- Pas de problèmes. C'est quoi ton tel ?

Eléonore le lui énuméra, Dietrich pianota sur le sien puis il y eut un petit « *ting* » qui résonna. On aurait le Gong d'un début de combat, mais pas de boxeurs ; de chiens, de loups, de serpents ou de coqs. La jeune femme fit un clin d'œil à Dietrich ;

- Merci.

Avant de s'éloigner en composant le numéro. Elle tomba sur le répondeur, « Nous ne sommes pas là pour le moment... » Elle laissa un message, demandant de la rappeler et entendit dans son dos ;

- Ils sont partis, ils m'ont envoyé un SMS, je te le passe.

Eléonore frémit en se redressant, il y eut un autre petit « *ting* », un autre Gong. Elle dévora le message des yeux.

« Dietrich ma chérie, les parents de Jean Marc sont tombés malades. Ils sont très vieux tu sais. Nous devons nous rendre à Montpellier pour nous en occuper. Tu auras sans doute du mal à nous joindre, j'espère qu'on se reverra bientôt. On t'embrasse fort. » Eléonore était estomaquée, elle marcha jusqu'à la cuisine, les yeux rivés sur son écran et se laissa tomber sur une chaise. Elle alluma la hotte aspirante puis une cigarette et recomposa le numéro.

Messagerie.

Elle lança ;

- Dietrich, je comprends pas, qu'est-ce que ça veut dire ?

- Chais pas.

- Mais, tu as eu d'autres messages ? Ils reviennent demain, c'est ça ?

- Je crois pas.

- Mais...

Elle commença à envoyer des SMS « Vous revenez demain ? » C'est Eléonore, la policière, répondez-moi, par pitié. »

Elle releva la tête de son portable :

- Mais, s'ils ne reviennent pas ?

- Je comprends pas.

Elle écrasa sa cigarette nerveusement, posa le téléphone à plat sur la plaque à induction, se releva et vint se planter presque en face du canapé. Les lèvres d'abord pincées, elle finit par demander ;

- Ce n'est pas possible, ils vont rappeler ?

- On verra lundi, de toutes façon j'ai mes affaires de cours, tout va bien.

- Ils ont déjà fait ça ?

- Quoi ?

- Te laisser avec... une inconnue ?

Dietrich tendit le bras et appuya sur la télécommande. L'écran fut englouti de noir.

Le sanglot tinta comme un grelot cassé dans la gorge de Dietrich.

- Tu... n'es pas... une inconnue.

Eléonore vint se mettre à genoux devant elle, lui prit les mains.

- Mais non, ce n'est pas ce que je voulais dire. C'est que... lundi, qu'est-ce qu'on va faire ?

- De quoi t'as peur ? De me garder ?

La grande se remit debout, le visage frappé d'une sorte de fou rire muet. C'était tellement énorme, inattendu. C'était comme les cris la nuit, comme la soirée en boîte, comme leur première rencontre dans le petit pavillon, une succession de bouleversements. Et ce n'était, au final, pas grand-chose.

- Pas du tout, mais il y a des lois. Pour te protéger, je veux dire...

- Tu vas me renvoyer au Centre. Pour me protéger ? Que je me fasse peloter par des porcs, serrer par des grands, frapper par des connasses. Tu me donneras du fric, dis ? Parce que là-bas, si tu chopes pas un peu de speed ou de weed, autant mourir de suite.

Elle l'avait dit comme une blague, un ton amer, un truc qui congela le sang dans les veines d'Eléonore. D'un coup, un nouveau « ting ». Elle pivota et retourna à la cuisine. C'était une réponse des parents. « Nous sommes désolés. Je ne pouvais plus la regarder mourir. N'appellez plus, s'il vous plait, nous avons beaucoup de choses à faire, à présent. » Eléonore pianota à toute vitesse. « Je vais devoir la ramener au Centre, elle dit que c'est l'enfer, vous ne pouvez pas l'abandonner. »

« Le Centre, on pouvait l'y envoyer à tout moment mais on vous l'a confiée. Soyez juste patiente, elle finira par partir. »

Par partir ?

Eléonore eut la vision de ce deuxième avion tapant dans le World Trade Center, et ensuite, la tour qui s'écroule dans un déluge de poussière grise.

Elle tourna son visage couvert de larmes vers le dos du canapé. Dietrich avait migré devant la chaîne stéréo, emmenant sa boîte à chaussures.

Elle claqua le compartiment à cassette et appuya sur Play. La musique de Lloyd Cole se mit à emplir l'appartement, les poumons et le ventre d'Eléonore.

Dietrich se déplaça pour la regarder, un sourire aux lèvres, elle fit semblant de ne pas voir les larmes.

- Ça te plait ?

- J'adore.

Elle se laissa tomber, le cul sur la chaise.

Alors je me sauve dans le matin gris

C'est plein d'cageots et pas d'taxi

Les chats qui s'tapent leurs p'tits ronrons

Les éminences, les p'tits bateaux

Porte d'la Chapelle, j'm'sens pas belle

Mes bigoudis sont plus en plis

FIN